ARCHÉO AT
ARCHÉOTHÉMA 29
Histoire et archéologie
juillet-août 2013

ALBANIE
Le centre monumental romain d'Apollonia

INSTITUT DE FRANCE
Le prix d'archéologie del Duca 2013

Marseille
La plus ancienne ville de France

www.archeothema.com
L 13248 - 29 - F: 8,00 € - RD

HISTOIRE EN BOUCHE
Les ananas Condés

RHÔNE
Chaponost, mille ans d'histoire

AT Édito

Par **Bruno Bioul,** Rédacteur en chef d'*Archéothéma*

Alors que le nouveau Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MuCem) a ouvert ses portes au public le vendredi 7 juin dernier, marquant ainsi une étape forte dans les célébrations de la capitale culturelle européenne 2013, *Archéothéma* vous propose de revoir les principales étapes du développement de la « plus vieille ville de France » depuis sa fondation par les Grecs de Phocée au VI^e^ siècle av. J.-C. jusqu'à sa consécration comme premier port méditerranéen aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Car on a tendance à l'oublier un peu, mais Marseille est avant tout une ville méditerranéenne, et son histoire témoigne davantage de ses relations politiques et commerciales avec les cités et États du Sud qu'avec les grands centres du Nord. Grecs, Étrusques, Carthaginois ou Romains furent ses alliés ou ses adversaires autant sinon plus que les Gaulois. Et elle n'entrera dans le giron du royaume de France qu'en 1481, ce qui est relativement récent : ainsi « c'est toute la France qui s'ouvrait derrière Marseille et désormais le port provençal apparaît comme le débouché naturel de la France vers l'Orient » (R. Collier). Vous découvrirez cette passionnante histoire tout au long de ces pages où l'archéologie n'est pas en reste tant ses apports se sont révélés capitaux dans l'approfondissement de nos connaissances sur la cité des Massaliètes. AT

En couverture : Notre-Dame de la Garde à Marseille.
© Lukas Blazek, Dreamstime.com

Sommaire

n° 29 | juillet-août 2013

68

Marseille

La plus ancienne ville de France

LE DOSSIER

4 . . . . **Marseille 2013. Histoire des recherches**, par Henri Tréziny

6 . . . . **L'occupation préhistorique du bassin de Marseille**, par Ingrid Sénépart

14 . . . **Marseille grecque et romaine**, par Sophie Bouffier

18 . . . **Topographie de la ville grecque et romaine**, par Henri Tréziny

24 . . . **Les fouilles de la Place de l'îlot Madeleine**
par Lucien-François Gantès

26 . . . **Les découvertes antiques sur le site de l'Esplanade Major**, par Françoise Paone

28 . . . **Le secteur de la Joliette et de la butte des Carmes**
par Françoise Paone et Bernard Sillano

30 . . . **Le bâtiment romain de l'Hôtel-Dieu**, par Philippe Mellinand

32 . . . **Les nécropoles antiques de Marseille**
par Manuel Moliner

40 . . . **La nécropole grecque du Lazaret d'Arenc**
par Charlie Newman et Juliette Michel

42 . . . **Vignobles et parcellaires autour de Marseille antique**, par Philippe Boissinot

45 . . . **Marseille, bassin de stockage Sadi-Carnot**, par Bernard Sillano

46 . . . **Marseille aux premiers temps chrétiens, (IVe-VIe siècles)**, par Jean Guyon

52 . . . **L'archéologie médiévale à Marseille ou la redécouverte d'un espace urbain**, par Marc Bouiron

58 . . . **Le port médiéval**, par Xavier Corré

59 . . . **Étude archéologique du bâti des cryptes de l'abbaye Saint-Victor de Marseille**, par Fabien Blanc

60 . . . **Approche archéologique de Marseille aux Temps Modernes**, par Bernard Sillano

66 . . . **Marseille et la peste**, par Stéfan Tzortzis

68 . . . **La recherche archéologique à Marseille** par Xavier Delestre

70 . . . **Marseille, ville-monde. Un musée d'histoire pour un patrimoine vivant**, par Laurent Védrine

DÉCOUVERTES ET ACTUALITÉS

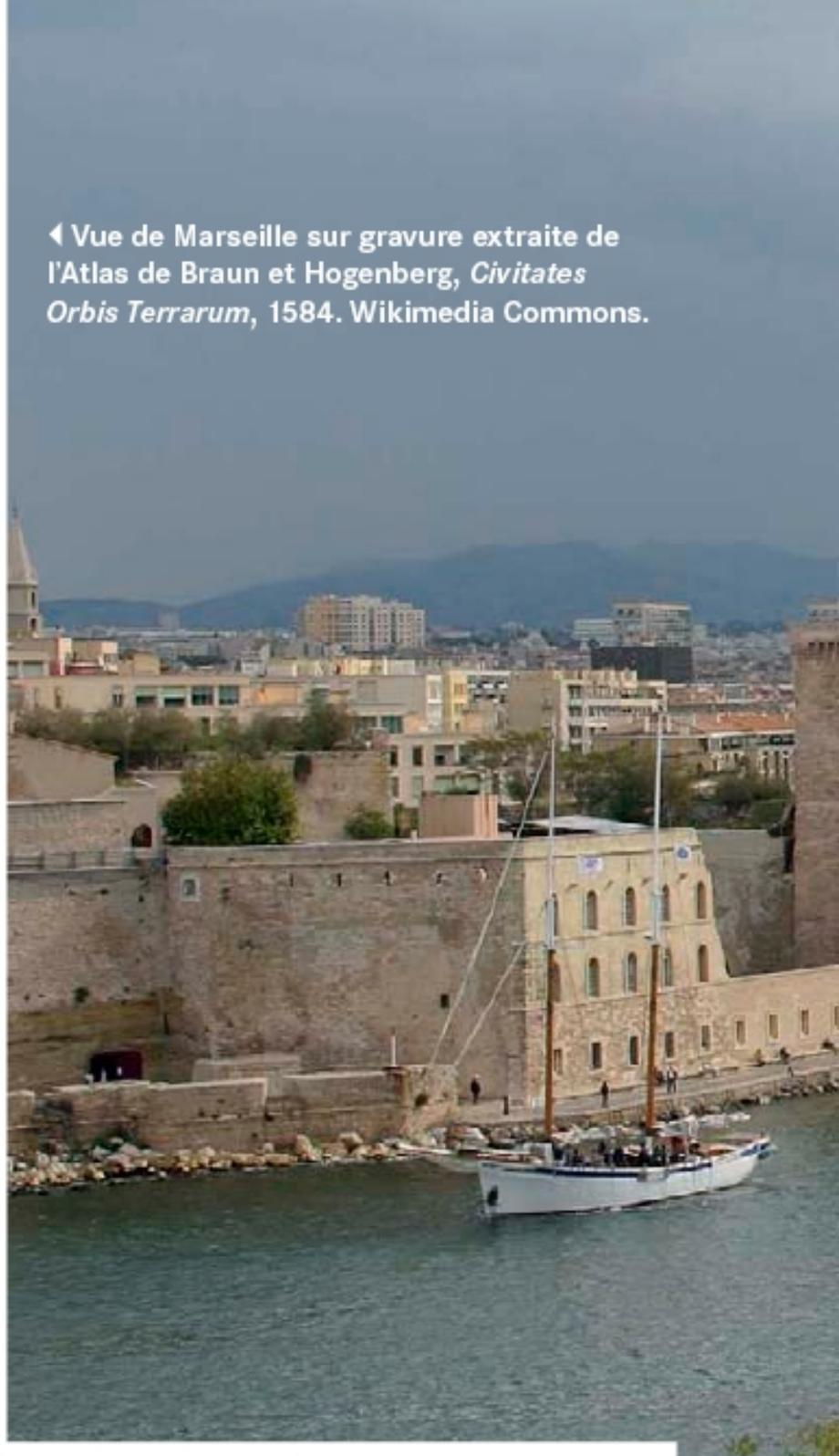
72 . . . **Histoire d'ananas**, par Sylvie Campech et Amélie Rullier

22 . . . **Albanie. Le centre monumental romain d'Apollonia d'Illyrie**, par Erik Follain

22 . . . **Le Prix d'archéologie de la Fondation del Duca 2013. Entretien avec Françoise Villedieu**

86 . . . **Découvertes et actualités, livres**

Encarts joints : documents ARCHEOTHEMA



◂ Vue de Marseille sur gravure extraite de l'Atlas de Braun et Hogenberg, *Civitates Orbis Terrarum*, 1584. Wikimedia Commons.

Marseille 2013
Histoire des recherches

Par **Henri Tréziny,** directeur de recherche au CNRS

L'exploration archéologique de Marseille, commencée au XVII[e] s. avec les travaux des « Antiquaires » (Ruffi, puis Grosson), s'est poursuivie avec les grands travaux du XIX[e] s. (bassin de carénage, rue de la République, rue Colbert) et du début du XX[e] s. (destruction du quartier de la Bourse), puis de l'après-guerre (fouilles de la « reconstruction » du quartier du Port, sous la direction de Fernand Benoit). Tous ces travaux, même les derniers nommés, ont été réalisés dans des conditions très sommaires : le matériel archéologique, quand il était conservé, était très mal enregistré, la documentation pratiquement inexistante.

C'est avec les fouilles de la Bourse en 1967 que commence à Marseille une véritable archéologie scientifique qui va permettre d'accumuler rapidement une documentation de qualité. L'ouverture en 1983 du Musée d'Histoire, puis la création de postes d'archéologues municipaux dans le cadre de l'Atelier du Patrimoine, la participation aux grandes opérations d'aménagement urbain de l'Association pour les fouilles archéologiques nationales (Afan), devenue en 2002 l'Institut de recherche en archéologie préventive (Inrap), sont autant de jalons dans l'histoire de la recherche.

Parallèlement aux travaux de terrain s'est mise en place une activité de recherche regroupant tous les acteurs de l'archéologie marseillaise autour de l'Université et du Service Régional de l'Archéologie. La première étape de cette réflexion collective est sans doute la création en 1986 au Centre Camille Jullian (Université d'Aix-Marseille/CNRS) de la collection *Études massaliètes*, suivie en 1990 par le colloque *Marseille grecque et la Gaule*, puis par d'autres colloques ou volumes collectifs dont on trouvera la liste en bibliographie. L'accumulation quantitative des informations au cours de ces années a abouti à un saut qualitatif dans les interprétations, comme on en jugera en comparant les diverses publications.

Si l'archéologie urbaine ne nous livre, par définition, que des petites fenêtres sur un tissu urbain qu'il faut reconstituer par extrapolation, il est possible aujourd'hui de proposer, avec toute la prudence voulue, des schémas probables de développement de la cité phocéenne, ce qui n'était guère envisageable il y a un quart de siècle.

Les progrès récents de la recherche ne concernent pas que la ville antique. Ils ont aussi mis au jour alentour des espaces agricoles où l'on cultivait surtout la vigne, et tout un paysage rural dont les cadastres commencent à se révéler.

Enfin l'intérêt des archéologues se porte aujourd'hui aussi sur la ville médiévale et moderne, jusque-là connue surtout par des documents d'archives, mais que des publications récentes ont bien mis en lumière.

Ce sont tous ces aspects de la recherche archéologique récente que ce dossier vise à illustrer, de façon aussi large que possible.

POUR EN SAVOIR PLUS

Ouvrages anciens

• Ruffi A. et L.-A. de, *Histoire de la ville de Marseille contenant tout ce qui s'y est passé de plus mémorable de puis sa fondation,* seconde édition, revue, corrigée, augmentée Henri Martel, 1696, 2 vol.

• Grosson J.-B.-J., *Recueil des antiquités et des monumens marseillois qui peuvent intéresser l'histoire et les arts,* Marseille, Jean Mossy, 1773.

• Vasseur G., *L'origine de Marseille. Fondation des premiers comptoirs ioniens de Massalia vers le milieu du VII^e siècle. Résultats de fouilles archéologiques exécutées à Marseille dans le Fort Saint-Jean,* Marseille 1914 (Annales du Musée d'histoire naturelle de Marseille, XIII).

• Clerc M., Massalia. *Histoire de Marseille dans l'Antiquité, des origines à la fin de l'Empire romain d'Occident (476 apr. J.-C.),* Marseille, impr. du Sémaphore, 1927-1929, 2 vol. (Laffitte reprints 1999).

• Benoit F., « Le chapiteau ionique de Marseille », *Revue Archéologique,* XLIII, fasc. 1, 1954, pp. 17-43.

• Benoit F., « L'évolution topographique de Marseille. Le port et l'enceinte à la lumière des fouilles ", *Latomus,* XXXI, 1972, pp. 54-70.

Volumes collectifs

• Hermary A., Hesnard A., Tréziny H. (dir.), *Marseille grecque. La cité phocéenne (600-49 av. J.-C.),* Paris, Errance, 1999, 184 p.

• Rothé M.-P., Tréziny H. (éd.), *Carte Archéologique de la Gaule,* vol. 13/3, *Marseille et ses environs,* Paris, 2005, 925 p.

• Bizot B., Delestre X., Guyon J., Moliner M., Tréziny H., *Marseille antique.* Guides archéologiques de la France, Éditions du patrimoine, Paris, 2007.

• Bertrand R., dir., *Histoire d'une ville : Marseille,* CRDP Marseille, Marseille 2012.

• Bouiron M. et Mellinand Ph., *Quand les archéologues redécouvrent Marseille,* Paris, Gallimard/Inrap, septembre 2013.

• Bouiron M., Dureuil-Bourachau C., Marseille, *le guide - Parcourir la ville et comprendre son histoire,* Nice, 2013.

Actes de colloque

• Bats M., Bertucchi G., Congès G., Tréziny H., éd., *Marseille grecque et la Gaule, Actes des colloques de Marseille, novembre 1990, Etudes massaliètes 3,* Lattes-Aix-en-Provence, 1992.

• Bouiron M., Tréziny H., Bizot B., Guilcher A., Guyon J., Pagni M., éd., *Marseille : trames et paysages urbains de Gyptis au Roi René,* colloque archéologique international, Marseille, 3-5 novembre 1999, *Études massaliètes 7,* Aix-en-Provence 2001.

Catalogues d'expositions

• Hesnard A., Moliner M., Conche F., Bouiron M., *Parcours de villes. Marseille : 10 ans d'archéologie, 2600 ans d'histoire,* Marseille/Aix-en-Provence (Catalogue d'exposition, Musées de Marseille), 1999, 183 p.

• Gantès L. Fr., Moliner M., *Marseille : itinéraire d'une mémoire. Cinq années d'archéologie municipale* (Catalogue d'exposition, Musée d'histoire de Marseille), Marseille, Musée d'Histoire de Marseille, 1990, 136 p.

Publications de fouille

• Bouiron M. (dir.), *Marseille, du Lacydon au faubourg Sainte-Catherine (V^e s. av. J.-C.-XVIII^e s.). Les fouilles de la place du Général-de-Gaulle,* Paris, Maison des Sciences de l'Homme (D.A.F., 87), 2001, 340 p.

• Moliner M. (dir.), *La nécropole Sainte-Barbe à Marseille (IV^e s. av. J.-C. - II^e ap. J.-C.),* Aix-en-Provence, Edisud (Etudes Massaliètes, 8), 2003, 496 p., ill.

▲ **Marseille. Vue du Vieux-Port et d'une partie de la ville antique. Cliché H. Tréziny.**

Vue du chantier Nédélec et situation du site sur le flanc ouest de la colline Saint-Charles. En contre-bas la porte d'Aix (fouilles I. Sénépart). Cliché F. Parent, Inrap.

L'occupation préhistorique du Bassin de Marseille

Un bilan des dernières découvertes

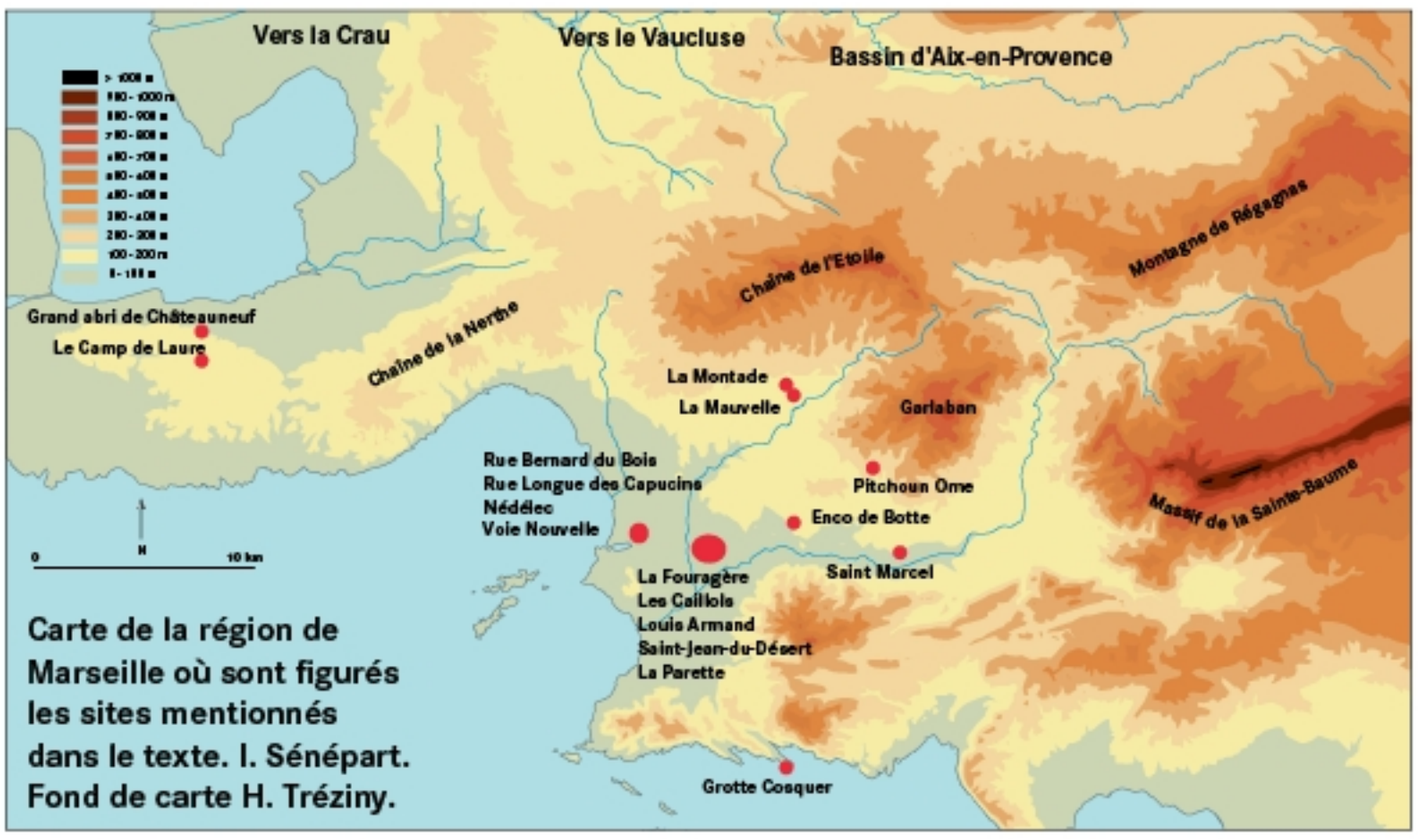
Par **Ingrid Sénépart,** docteur en Préhistoire, Service archéologique Municipal, Atelier du Patrimoine de la Ville de Marseille

L'exploration du patrimoine préhistorique du Bassin de Marseille et de ses alentours a débuté à la fin du XIXe et au début du XXe siècle et s'est poursuivie de façon irrégulière au cours du XXe siècle. Durant ce laps de temps, les interventions des amateurs éclairés et des chercheurs professionnels ont surtout porté sur les sites de hauteur et les grottes des abords du Bassin et très peu sur les sites de plein air. Les difficultés d'accès au sous-sol de la ville avant les fouilles d'archéologie préventive urbaines expliquent cette situation. Il fallut, en effet, attendre la fin du XXe et le début du XXIe siècle pour conduire des diagnostics et des opérations de fouilles en pleine ville et découvrir des sites de plein air enfouis sous l'habitat.

Les connaissances du patrimoine préhistorique de Marseille se sont donc étoffées ces dernières années. Les dernières découvertes portent principalement sur deux secteurs de la ville, la plaine de l'Huveaune aux alentours du quartier de Saint-Jean-du-Désert et la colline Saint-Charles, proche de l'actuelle gare ferroviaire.

LES FOUILLES DE LA PLAINE DE L'HUVEAUNE

Les premières investigations qui furent conduites au lieu-dit Saint-Jean-du-Désert remontent à 1993 et furent effectuées sous la direction de Philippe Boissinot (Boissinot 1993). Les découvertes préhistoriques concernaient un ensemble funéraire soit deux tombes en coffre, probablement recouvertes par un tertre de terre ceinturé par une couronne de pierres de 11 mètres de diamètre (Boissinot 1993). Ce monument, sans vestiges osseux du fait d'une probable violation ancienne des sépultures, fut attribué au Chasséen Récent grâce à la présence d'une écuelle à calotte de sphère (Sauzade, Grenet 1994). Cette première



Carte de la région de Marseille où sont figurés les sites mentionnés dans le texte. I. Sénépart. Fond de carte H. Tréziny.

Les coffres de Saint-Jean-du-Désert et leur couronne de pierre marquant l'emplacement de l'ancien tumulus (fouilles M. Grenet). Cliché M. Grenet.

▲ Les niveaux du Néolithique Ancien (VI^e millénaire av. J.-C.) du 53-63 rue Bernard du Bois. Au premier plan, on aperçoit une série de trous de petits poteaux. Les piques de couleur indiquent les objets qui jonchent le sol : essentiellement des coquillages (cardium, palourdes, bigorneaux), des fragments de céramique et de déchets de taille de silex (fouilles I. Sénépart). Cliché I. Sénépart SAM APVM.

découverte fut suivie, une dizaine d'années plus tard, par de nouvelles investigations effectuées à l'occasion de la mise en place d'une nouvelle ligne de tramway (La Fourragère, Les Caillols, la Parette) et de métro (station Louis-Armand). En 2002, des diagnostics dans le quartier de Saint-Barnabé au lieu-dit « la Fourragère », au nord de Saint-Jean-du-Désert, devaient mettre en évidence une nouvelle occupation de plein air du Néolithique et de l'âge du Bronze (Voyez, Barra, 2002a). Ils furent suivis par une fouille dite « 35, Avenue des Caillols » (Dufraigne 2005). Les indices d'occupation s'avérèrent importants. Les fouilles mirent au jour des fosses et des trous de poteaux, des silos du Néolithique Moyen, du Bronze Moyen et Final IIIB accompagnés par un mobilier nombreux. Une possible habitation sur poteaux porteurs ainsi que la présence d'enclos funéraires à incinération témoignent de l'importance du site. En 2004, le diagnostic conduit par B. Sillano sur l'emprise de la future station Louis-Armand livrait aussi des indices d'occupation attribuable à l'âge du Bronze Moyen-Final (Sillano 2004). Ces premières impressions furent confirmées par la fouille qui suivit dans le courant de l'année 2005. Le site devait livrer plusieurs occupations appartenant au Néolithique Ancien Cardial, au Néolithique Récent ou Final et à l'âge du Bronze Moyen et Final, en particulier une habitation sur poteaux porteurs (Bernard *et al*. 2006). Enfin, deux ans plus tard, c'est dans le vallon de la Bombinette, lieu-dit « la Parette » que de nouveaux indices d'une occupation préhistorique furent mis au jour et datés du Chasséen (Weydert, Bertomeu 2007). La proximité du site de Saint-Jean-du-Désert laissait supposer que ces vestiges, mêmes épars et mal conservés, appartenaient en réalité à une même occupation.

LA COLLINE SAINT-CHARLES

Par ailleurs, la vaste opération de restructuration urbaine conduite par Euroméditerranée au cœur de la ville de Marseille concernait, à partir de 2002, le secteur

▼ La station Louis-Armand en cours de fouille. On remarque les deux rangées parallèles de trous de poteaux ainsi que le poteau central (fouilles L. Bernard). Cliché L. Bernard.

de la colline Saint-Charles et principalement son flanc ouest, entre la rue Bernard du Bois et le boulevard Nédélec. Plusieurs campagnes de diagnostics y furent conduites par les équipes de l'Inrap (Voyez, Bara, Molina 2002 ; Sillano 2003, De Luca, Paone 2004, De Luca, Paone, Sargiano 2004) suivies, à partir de 2004, de prescriptions de fouilles engagées par le Service Régional de l'Archéologie de PACA à la suite de la découverte d'un site préhistorique daté en première instance du Néolithique Moyen aux alentours du Ve-IVe millénaire av. J.-C. La colline livrait également des traces agraires de vignobles grecs, des installations rurales romaines et les étonnants vestiges de la manufacture royale des poudres et salpêtre, érigée à la fin du XVIIe siècle et dont la mémoire marseillaise avait perdu la trace. Les fouilles furent conduites par l'Inrap (Rue Longue des Capucins, Sargiano 2004, et Voie nouvelle, Dubesset 2007) ou en collaboration avec le Service archéologique de la ville de Marseille (53-63 rue Bernard du Bois et Nédélec, Sénépart 2008, 2010). Elles ont permis de montrer que trois occupations préhistoriques se sont succédé sur la colline : la plus ancienne est datée du Mésolithique – aux alentours du VIIIe millénaire avant J.-C. – et a été mise au jour sur le site Bernard-du-Bois ; la deuxième concerne une installation du Néolithique Ancien – vers le VIe millénaire avant J.-C. – et suit l'occupation mésolithique sur le site Bernard-du-Bois ; la dernière, la plus vaste, se déploie sur tout le flanc ouest de la colline et potentiellement sur ses autres pentes. Il s'agit d'un vaste habitat du Néolithique Moyen, installé vers le IVe millénaire avant J.-C. Les quatre lieux de fouilles de la colline étaient concernés par cette occupation – le site de Nédélec, avec ses 2200 m² étant le plus vaste.

À ces deux principaux secteurs de découvertes, il faut ajouter quelques indices isolés autour du Vieux Port laissant supposer une fréquentation du lieu durant le Néolithique Ancien et Moyen (Pharo, Collège Vieux Port – fouilles Ph. Melinand, Inrap) et à l'âge du Bronze (Jules Verne, fouilles A. Hesnard, CNRS ;

◂ Les niveaux néolithiques du chantier Nédélec en cours de fouille. Les horizons préhistoriques ont été très morcelés par l'implantation des soubassements de la manufacture de soufre et salpêtre du XIXe siècle (fouilles I. Sénépart). Cliché I. Sénépart SAM APVM.

▾ Tesson d'un vase cardial provenant de la station Louis-Armand. Il présente un décor exécuté dans la pâte avant cuisson avec le bord d'une coquille de cardium (coques) (fouilles L.Bernard). Cliché I. Sénépart SAM APVM.

MEDELEC 2007
N°340

◀ Les niveaux du Néolithique Moyen (Ve-IVe milllénaires av. J.-C.) de la zone B du Chantier Nédélec. Une série de trous de piquets – probablement une palissade – recoupe un niveau de grandes fosses. Certaines de ces fosses contenaient encore des pans de grands vases. Elles devaient servir à caler les récipients à même le sol (fouilles I. Sénépart). Cliché F. Parent, Inrap.

▶ Petite fosse contenant des murex et un peu de céramique du Néolithique Moyen sur le site du 53-63 rue Bernard-du-Bois témoignant peut-être d'un épisode de consommation (fouilles I. Sénépart). Cliché I. Sénépart SAM APVM.

Collège Vieux Port fouilles Ph. Melinand, Inrap). L'ensemble nous permet d'établir un bilan réactualisé de la Préhistoire marseillaise.

DE NOUVELLES DONNÉES SUR L'OCCUPATION DU BASSIN DE MARSEILLE DURANT LA PRÉHISTOIRE

Au VIIIe millénaire avant J.-C., la rade actuelle n'existe pas encore. Le niveau de la mer est situé vingt mètres plus bas que l'actuel, et les îles du Frioul et l'Archipel de Riou sont encore rattachés au continent. La rade est donc partagée en deux grandes anses et la colline Saint-Charles, placée à l'intersection de ces deux espaces à plus de cinq kilomètres du littoral, offre une position stratégique aux groupes qui l'investissent. Les populations mésolithiques qui s'y établissent consomment des coquillages, un apanage des sociétés littorales atlantiques ou méditerranéennes de ces périodes : patelles, bigorneaux, huîtres et oursins sont les ressources marines principales consommées sur la colline. La nature des espèces consommées indique que ces groupes fréquentent un rivage rocheux. Les coquillages sont éparpillés à même le sol. Le site est probablement saisonnier. Aucun reste de faune terrestre n'a été retrouvé, ni aucun microlithe, petites pièces de silex servant d'armatures de flèches qui sont généralement un indice d'activités liées à la chasse qui est une autre des composantes majeures de ces derniers chasseurs-cueilleurs.

Au VIe millénaire avant J.-C., les premières populations paysannes néolithiques s'installent en Provence et colonisent le bassin de Marseille aux alentours de 5400 av. J.-C. Venus de Méditerranée orientale par voie maritime, ces groupes apportent avec eux les céréales et les animaux domestiques au fondement de leur mode de vie. Ils construisent des villages en dur dont les plans sont encore fort mal connus. Ces villages sédentaires qui étaient au cœur de leur terroir, voisinaient avec les grottes et abris côtiers qui abritaient une partie de leurs activités spécialisées liées à la pêche, à la chasse et plus probablement à l'élevage des moutons et des chèvres qui constituaient leur cheptel majoritaire. Ceux qui s'installent dans le bassin de Marseille décorent leur poterie à l'aide d'un coquillage, le cardium ou coque (culture cardiale). Leur présence est attestée le long de la côte, notamment dans le grand abri de Châteauneuf-les-Martigues. Les découvertes de la colline Saint-Charles (Sénépart, Wattez, Weydert 2008) et de la station Louis-Armand (Sénépart *in* Bernard *et al*. 2006) confirment enfin leur présence à l'intérieur du Bassin sur des sites de plein air. La colline Saint-Charles forme cependant une exception étonnante puisque l'on y consomme encore exclusivement des coquillages, provenant cette fois de rivages plutôt sableux ou de lagunes – il s'agit de coques et de palourdes. Cette consommation préférentielle interroge : il s'agit peut-être d'un site saisonnier où se perpétue une longue tradition. La petite surface exploitée en fouille n'a pas permis d'avoir une idée précise de l'organisation de l'espace. Les trous de piquets, les fosses et les sédiments chargés de terre à bâtir laissent cependant supposer qu'un habitat a pu être installé au sommet de la colline. Par ailleurs, les fouilles de la station Louis-Armand prouvent également que la plaine de l'Huveaune est occupée par ces premiers paysans. La découverte de deux fosses-dépotoirs contenant du matériel céramique et de l'industrie lithique ainsi que des restes de torchis laisse supposer, là encore, qu'un habitat pérenne s'était installé sur le site (Sénépart *in* Bernard *et al*. 2006).

Les dernières découvertes ont permis également de préciser l'occupation du Bassin durant la période suivante, le Néolithique Moyen chasséen, entre le Ve et le IVe millénaire av. J.-C (Sénépart *et al*. 2010). Il s'agit toujours de populations paysannes, de plus en plus affirmées. À Marseille, leur présence est attestée à la fois dans les grottes découvertes ancien-

◂ **Les coquillages de la colline Saint-Charles. L'assemblage (murex, cérithes, bigorneaux) est typique des niveaux du Néolithique Moyen. Les murex ont été fracturés à des fins de consommation. Cliché N. Weydert, Inrap.**

Tesson d'un vase du Bronze Moyen portant un cordon digité sous le bord provenant du Collège Vieux-Port (fouilles P. Méllinand). Cliché I. Sénépart SAM APVM.

nement mais surtout en plein air par l'occupation de la colline Saint-Charles et celle de Saint-Jean-du-Désert. Dans ce dernier cas, il s'agit probablement d'un très vaste habitat diversement conservé livrant des séries de fosses et de fours empierrés (Boissinot 1993, Voyez, Barra 2002 a, b et c ; Weydert, Bertomeu 2007). Ces sites, connus en Languedoc, dans le Toulousain ou en Vallée du Rhône, sont parfois considérés comme des lieux de rassemblement liés à de grands événements communautaires fréquemment associés à des sépultures. C'est peut-être le cas de Saint-Jean-du-Désert. L'occupation de la colline Saint-Charles ne relève pas du même type. Il s'agit d'un habitat un peu plus tardif, à la transition entre le Néolithique Moyen et le Néolithique Récent. Sur l'emprise fouillée, les fosses-silos et les foyers empierrés sont absents. En revanche, des fosses de petites dimensions sont destinées à recevoir de grands vases et sont associées à des trous de piquets ou de poteaux laissant supposer des superstructures et des élévations dont les plans ne nous sont pas parvenus. Les restes de murs en terre, vestiges très rares sous nos latitudes, témoignent aussi que ce matériau a pu participer aux constructions de l'habitat. Plusieurs niveaux d'occupation se succèdent laissant supposer une longue fréquentation. Comme précédemment, la colline, qui est maintenant un site côtier à moins d'un kilomètre du rivage, se distingue par une consommation exclusive de coquillages : des bigorneaux, des cérithes, des murex et des *Triton nodifer*. Leurs restes sont éparpillés sur les sols ou regroupés dans de grandes fosses comme celle de la fouille de la rue Longue des Capucins qui en contenait plus d'un millier. Par ailleurs, la présence d'une fosse diversement attribuée au Cardial ou au Chasséen sur le site du Pharo (Buisson-Catil, 2005) et des indices d'industries lamellaires chasséennes sur le site du collège Vieux-Port semblent indiquer que la calanque du Vieux-Port a également connu une fréquentation préhistorique.

Les vestiges du Néolithique Final sont encore rares à l'intérieur du Bassin. Seul le site de la station Louis-Armand a livré quelques éléments céramiques associés à des fragments de meules contenus dans une fosse-silo (Bernard *et al.* 2006). Le Néolithique Final est pourtant attesté dans le Bassin, notamment par la présence d'abris sépulcraux connus de longue date (Enco de Botte, Pitchoun Ome ...).

▲ **Panorama de la calanque de Morgiou, site de la grotte sous-marine Cosquer. Cliché Vincent, 2007. Wikimedia.**

Enfin, les modes de vie de l'âge du Bronze (2000/750 av. J.-C.) qui étaient connus soit par des sites de hauteur – notamment pour le Bronze Ancien le site du Camp de Laure –, soit par des grottes – dont la grotte Loubière à Allauch qui a livré une importance série céramique du Bronze Moyen à Final – ont été précisés avec les fouilles de la station Louis-Armand et des Caillols. Leur principal apport concerne les formes de l'habitat de plein air qui étaient inconnus pour cette période dans la région. Les deux sites ont en effet livré des vestiges de plan d'habitation. Aux Caillols, l'habitation est délimitée par cinq poteaux qui dessinent au sol un rectangle accolé à une abside de 7, 5 m x 5,10 m, soit 105 m² environ au sol. Il est associé à plusieurs structures en creux : silos, foyers et trous de piquets. À proximité, des groupements de trous de piquets évoquent également la présence de petits bâtiments (Dufraigne *et al*. 2005). À Louis-Armand, il s'agit d'un bâtiment à deux nefs attribué au Bronze Ancien ou à la fin du Néolithique Final/ Campaniforme, érigé sur poteaux porteurs d'une longueur de 11 m sur 8 de large (Bernard *et al*. 2006). Une rangée de poteaux centraux supportait une faîtière. Il s'agit d'un élément remarquable qui ne trouve pas de comparaisons dans la région. Ces nouveaux éléments confirment la présence des groupes de l'âge du Bronze à l'intérieur du Bassin et viennent accréditer les indices de fréquentation de la calanque du Vieux Port : sur le site de Jules-Verne où un amas coquillier daté de l'âge du Bronze Moyen a été mis au jour, et au collège Vieux-Port où un tesson orné d'un cordon digité daté du Bronze Moyen a été découvert.

La présence de plusieurs occupations sur les sites récemment découverts de la station Louis-Armand ou de la colline Saint-Charles – Néolithique Ancien, Moyen et Final et de plusieurs phases de l'âge du Bronze Moyen et Final – marque donc une pérennité de l'occupation humaine à l'intérieur du Bassin, et pas seulement sur ses hauteurs, bien avant l'installation des Grecs. On peut espérer que de nouvelles fouilles viendront prochainement affiner ce premier tableau, notamment pour les sites du Paléolithique qui, en dehors de la célèbre grotte Cosquer, restent très mal connus.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier nos collègues responsables d'opération de l'Inrap, de l'EHESS, de l'Université de Strasbourg, pour nous avoir permis d'avoir accès aux données de leur fouille : C. Barra, L. Bernard, Ph. Boissinot, B. De Luca, D. Dubesset, J.-J. Dufraigne, M. Grenet, F. Paone, J.-Ph. Sargiano, B. Sillano, Ch. Voyez, N. Weydert .

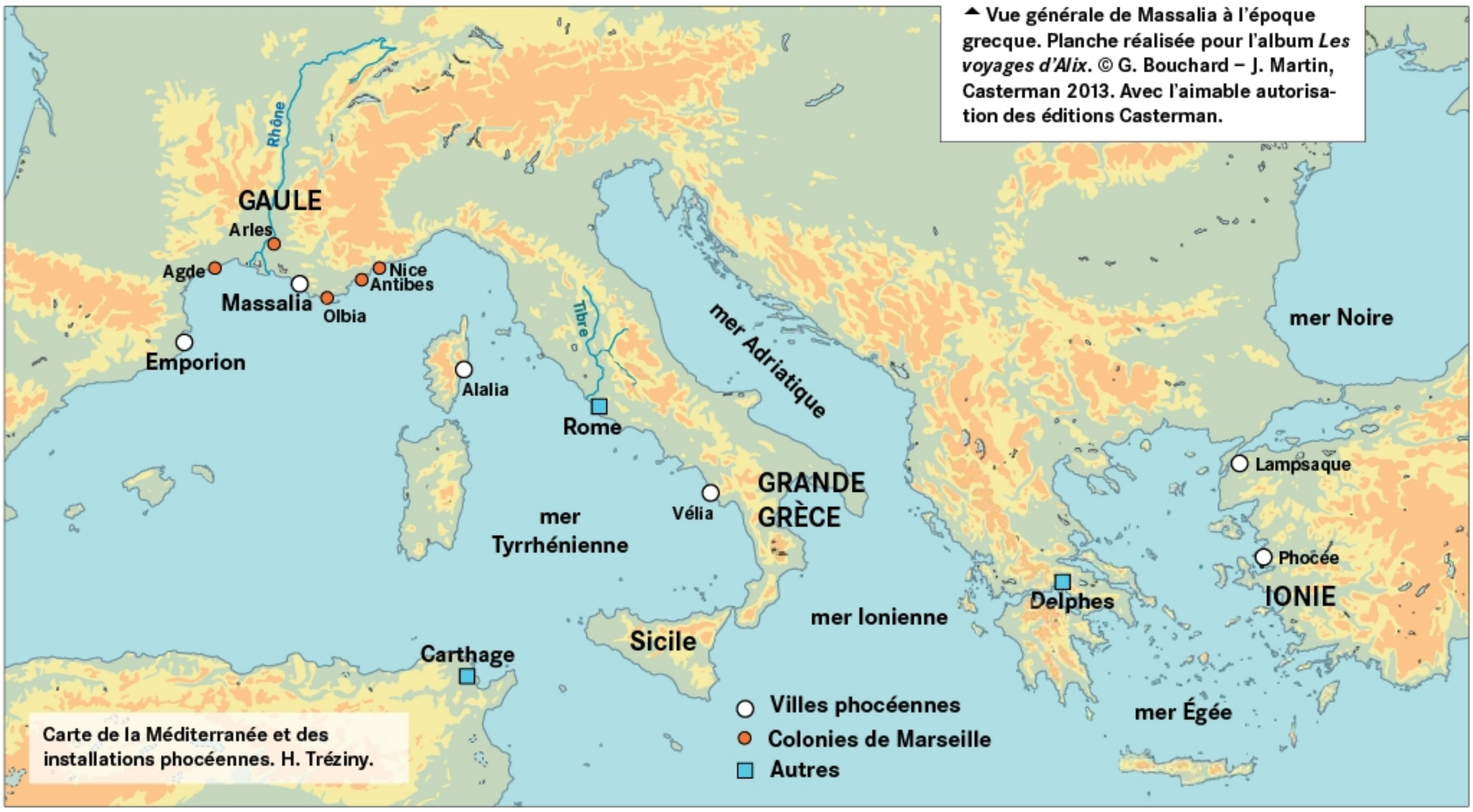
POUR EN SAVOIR PLUS

• Buisson-Catil, Période préhistorique, *Carte archéologique de la Gaule, Marseille et ses alentours*, dans M. P. Rothé, H. Tréziny (dir.), Paris, Académie des Inscription et Belles Lettres, MSH, 2005, pp. 113-116.
• Buisson-Catil, Sénépart I., « Marseille avant Marseille, la fréquentation préhistorique du site », dans *Marseille 27 000 ans d'Histoire*, *Archéologia* n° 435, juillet-août 2006, pp. 28-31.

Les notices archéologiques et rapport de fouilles utilisés dans ce texte sont consultables au Servive régional de l'archéologie :

• Bernard L., Chevillot P., Lachenal Th., Sargiano J. Ph., Sénépart I., Vasselin B., *Station Louis Armand à Marseille* (*Bouches du Rhône*), RFO, fouille préventive, INRAP.
• Boissinot, « Marseille Saint Jean-du-Désert », *Bilan scientifique*, SRA PACA, 1993, 2006, pp. 107-109.
• De Luca B., Paone F., Sargiano J.-Ph., *53-63 rue Bernard du* Bois, diagnostic, Bilan scientifique, SRA PACA, 2004.
• De Luca B, Paone F., « Marseille, Zac Saint-Charles, ilôts est et ouest », *Bilan scientifique*, SRA PACA, 2004, p.163.
• Dubesset D. De Luca B., Bertomeu É., « Marseille, Voie Nouvelle », *Bilan scientifique*, SRA-PACA, pp. 148-149.
• Dufraigne J. J., « Marseille, Avenue des Caillols », *Bilan scientifique*, SRA PACA, 2003.
• Grenet M., Sauzade G., « Marseille Saint-Jean du Désert », *Bilan scientifique*, SRA PACA, 1994, pp. 144-146.
• Sénépart I, Wattez J., Weydert N. *et al*., *53-63 rue Bernard du Bois, Marseille*, RFO, fouille préventive, INRAP-Ville de Marseille, 2008.
• Sénépart I. *et al*., *Boulevard Nédélec, Marseille* (*Bouches-du-Rhône*), RFO, fouilles préventives, INRAP-Ville de Marseille, 2010.
• Sillano B., « 33 à 45 rue Bernard du Bois », *Bilan scientifique*, SRA PACA, 2003, p. 122.
• Sillano B., « Station Louis Armand (12e), Marseille », *Bilan scientifique*, SRA PACA, 2004, p. 158.
• Sargiano J. Ph., « 33 à 45 rue Bernard du Bois et 90-94 rue Longue des Capucins », *Bilan scientifique*, SRA PACA, 2004, p. 162.
• Voyez Ch., Barra C., « Marseille, la Fourragère, 29 Avenue des Caillols », *Bilan scientifique*, SRA PACA, 2002, p. 108
• Voyez Ch., Barra C., Molina N., « Marseille - Zac Saint-Charles, ilôt Bernard du Bois », *Bilan scientifique*, SRA PACA, 2002.
• Weydert N., Bertomeu É., *La Parette, une nouvelle exploration du vignoble antique à Marseille* (Bouches-du-Rhône), RFO, fouilles préventives, INRAP, 2007.

▲ Vue générale de Massalia à l'époque grecque. Planche réalisée pour l'album *Les voyages d'Alix*. © G. Bouchard – J. Martin, Casterman 2013. Avec l'aimable autorisation des éditions Casterman.



Carte de la Méditerranée et des installations phocéennes. H. Tréziny.

Marseille grecque et romaine : un rappel historique

Par **Sophie Bouffier,** professeur d'Histoire grecque à l'Université d'Aix-Marseille, AMU/CCJ

Selon la tradition littéraire, abondante et unanime sur le sujet, des navigateurs phocéens se seraient arrêtés sur la côte marseillaise et auraient obtenu du roi local, Nannus, la calanque du Vieux-Port, dot apportée par l'indigène Gyptis ou Petta dans une union mythique et exemplaire, où Grecs et populations locales auraient scellé un accord de cohabitation pacifique.

Cet événement est plutôt rare dans le cadre de l'expansion grecque en Méditerranée qui voit les Grecs du bassin égéen fonder des cités en Méditerranée occidentale ou en mer Noire, généralement de manière conflictuelle. Aristote, dans sa *Constitution des Massaliètes* aujourd'hui perdue, et l'abréviateur latin Justin narrent la rencontre entre le contingent phocéen et la communauté ségobrige, durant le banquet de mariage de la jeune fille : celle-ci doit choisir son époux en tendant une coupe à l'un des prétendants et, à la surprise générale, l'accorde au Grec Protis (le premier) ou Euxénos (le bon hôte), devenant ainsi Aristoxénè (la meilleure des hôtesses) et la première femme d'une communauté métissée. Ainsi serait née Massalia à la fin du VII^e^ siècle av. J.-C., amenée à jouer un rôle de premier plan en Méditerranée occidentale jusqu'au I^er^ siècle av. J.-C. Les découvertes sur le site du Panier, où la ville grecque va se développer, ont révélé la présence de mobilier indigène, interprété généralement comme la preuve de cette population mêlée. La première Massalia devait accueillir d'autres occupants étrangers, comme les marchands étrusques si l'on en croit le pourcentage important de céramiques étrusques, notamment de vaisselle fine. Lieu d'échanges entre les navigateurs méditerranéens et les populations gauloises, Massalia semble avoir été d'abord un comptoir de commerce ouvert, un *emporion*, avant d'apparaître comme une véritable cité grecque, avec ses institutions et ses spécificités culturelles. C'est ce que soulignent les textes antiques, en particulier Strabon (*Géographie*, IV, 1.5) : « *Les Massaliètes possèdent un territoire planté d'oliviers et de vignes, mais pauvre en céréales à cause de la mauvaise qualité du sol, si bien que, se fiant à la mer plus qu'à la terre, ils ont choisi de développer leurs dispositions naturelles pour la navigation* », ou Justin qui précise que les Phocéens pratiquaient volontiers le commerce, voire la piraterie, et la pêche, dans le cadre des pratiques aristocratiques de l'époque archaïque.

UNE PREMIÈRE OCCUPATION TRÈS LIMITÉE

Les premiers Massaliètes se limitent en effet à la calanque et ne semblent pas occuper la plaine elle-même, si l'on en croit l'absence actuellement avérée de vestiges de la fin du VII^e^ et de la première moitié du VI^e^ siècle. Seuls les sites des Baou Saint-Marcel et de la Tourette

Carte du bassin de l'Huveaune avec les sites mentionnés. H. Tréziny.

ont probablement abrité une occupation indigène antérieure ou au moins contemporaine des premiers temps de Marseille ; les recherches récentes sur les reliefs qui bordent la plaine de l'Huveaune suggèrent également l'existence de quelques établissements ségobriges, notamment les sites de Marseilleveyre et du Roc de la Croix. Tous échangeaient avec les marins de passage, voire avec les premiers Massaliètes, des produits dont les seuls témoins conservés sont les amphores, en particulier de vin étrusque, peut-être transportées jusque-là par les Phocéens. En effet, avant leur arrivée à Marseille, Simos et Protis se seraient arrêtés à l'embouchure du Tibre, scellant ainsi une longue alliance avec les Romains, matérialisée par l'influence de cultes massaliètes à Rome même (le culte de la Diane de l'Aventin) et par un soutien militaire régulier et réciproque entre les Ve et IIe siècles av. J.-C.

En 546 av. J.-C., la prise de Phocée par les Perses d'Astyage provoque l'exil de la population qui cherche à s'installer en Méditerranée occidentale, en Corse d'abord, à Alalia, puis à Hyélé-Vélia en Italie méridionale, après l'échec des réfugiés face à la coalition punico-étrusque, soucieuse de maintenir les zones maritimes d'influence de chacun. Marseille paraît accueillir un certain nombre de ces immigrés pour lesquels elle étend son territoire agricole au détriment des populations locales, si l'on en croit les témoignages littéraires et archéologiques : elle se met alors à fabriquer du vin, attesté en particulier par la création de ses propres amphores et par son expansion dans la plaine de l'Huveaune, son bassin naturel.

LES PREMIÈRES COLONIES DE MARSEILLE

Selon Strabon et Justin, les relations entre la cité et les populations locales se dégradent dès la deuxième génération, et se traduisent par les premiers conflits, connus par les épisodes de Comanus, fils de Nannus, et de Catumandus à la fin du Ve ou au tout début du IVe siècle, et la disparition de certains sites de l'Huveaune à partir de 540/530 av. J.-C. Outremer, Marseille semble avoir tiré profit de la disparition de sa métropole et obtenu un statut de quasi monopole du commerce grec dans le golfe du Lion. Elle instaure une zone d'influence plus ou moins étendue selon les périodes, depuis la côte Bleue jusqu'à l'Espagne ou la frontière italienne, avec la fondation d'Agathè/Agde (fin du Ve ou début du IVe), et peut-être Rhodè à la même époque. Elle installe également un relais commercial à Thélinè/Rhodanousia (Arles). Au IVe siècle av. J.-C., soucieuse de contrôler la côte provençale et les marchés de Gaule méridionale, mais aussi de lutter contre la piraterie ligure et salyenne, elle crée des sortes de colonies militaires, fortins (*phrouria*) ou défenses avancées (*épiteichismata*) : Olbia (Hyères, vers 325), Tauroeis (Le Brusc, début du IIIe siècle), Antipolis (Antibes) et Nikaia (Nice, vraisemblablement mi-IIIe siècle). Soutien militaire et logistique de Rome dans les Guerres Puniques au IIIe siècle

La fondation de Massalia, d'après la version de Trogue-Pompée, auteur gaulois du Ier siècle de notre ère (Justin, *Abrégé des Histoires Philippiques*, 43.4.4-12).

« Au temps du roi Tarquin, venant d'Asie, une troupe de jeunes Phocéens aborda à l'embouchure du Tibre et se lia d'amitié avec les Romains. Puis elle fit voile vers les golfes les plus reculés de la Gaule et fonda Marseille entre les Ligures et les sauvages tribus des Gaulois [...]. Les Phocéens [...] exploitaient plus volontiers la mer que la terre. La pêche et le commerce, souvent même la piraterie qui, en ces temps anciens, était en honneur, leur fournissaient de quoi vivre. Aussi n'eurent-ils pas peur d'avancer jusqu'à l'extrême bord de l'océan, ce qui les conduisit à un golfe gaulois à l'embouchure du Rhône. Séduits par l'agrément du site, ils rentrèrent chez eux, rapportèrent ce qu'ils avaient vu et attirèrent une troupe plus nombreuse. Les chefs de la troupe étaient Simos et Protis. Ils allèrent trouver le roi des Ségobriges, appelé Nannus, sur le territoire duquel ils avaient l'intention de fonder une ville pour lui demander son amitié. Il se trouva que ce jour-là, le roi était occupé à préparer les noces de sa fille Gyptis. Selon la coutume locale, le gendre devait être choisi au cours du banquet et il se disposait à la lui donner alors en mariage. Aux noces avaient été invités tous les prétendants. Le roi convia aussi ses hôtes grecs au banquet. La jeune fille fut introduite ; son père la pria d'offrir l'eau à celui qu'elle choisissait pour mari. Alors, tournant le dos à tout le monde, elle se dirige vers les Grecs et tend l'eau à Protis, qui d'hôte devenu gendre, reçut de son beau-père un emplacement pour y fonder une ville. »

▲ **Le jardin des Vestiges qui a révélé la corne du port antique lors des fouilles menées à partir de 1967. Cliché Vincent 2007. Wikimedia Commons.**

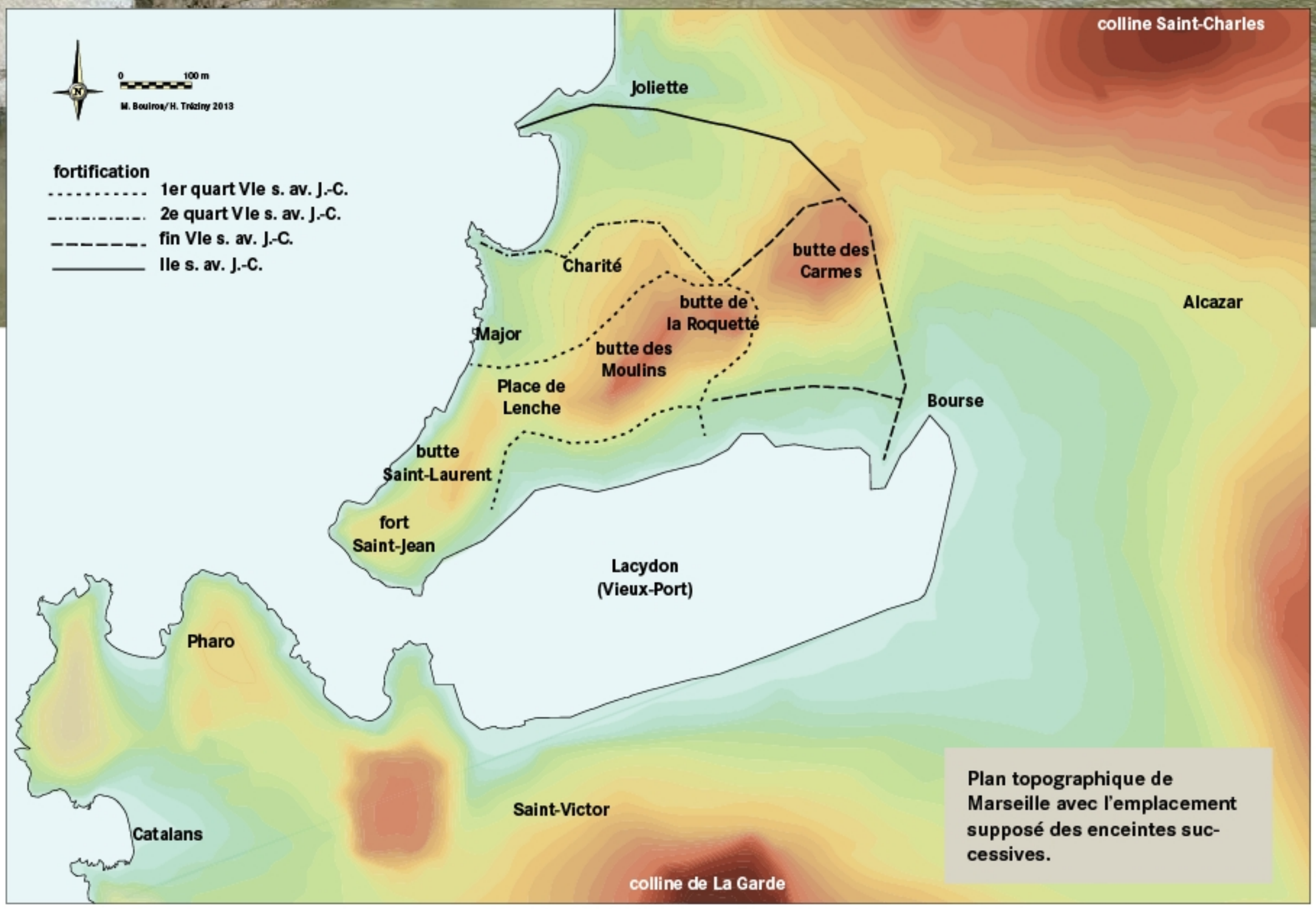
av. J.-C., Marseille est obligée de faire appel à elle au siècle suivant, lorsque les menaces des populations celto-ligures se font trop pressantes à la fois sur la côte et sur les routes terrestres. Rome mène alors campagne sur mer au milieu du IIe siècle puis dans la région aixoise en 125 av. J.-C. : à chaque victoire de son alliée, Marseille gagne des territoires, mais perd de son influence politique, militaire et surtout commerciale au profit des négociants romains qui emportent progressivement les marchés de Gaule Narbonnaise. En 49 av. J.-C., dans la guerre civile qui oppose César et Pompée, la cité refuse de prendre parti pour le vainqueur des Gaules et subit un siège de six mois dont elle serait sortie exsangue. Les centres d'activité se sont déplacés vers la Narbonnaise et vers le delta du Rhône avec la fondation de la colonie romaine d'Arles. Après la conquête, Marseille demeure une ville libre, mais perd son autonomie militaire et monétaire, son monopole commercial, déjà largement entamé par la fondation de Narbonne, au profit des nouvelles colonies Arles et Fréjus. Sa population est intégrée dans la tribu romaine Quirina. Progressivement, Marseille devient une ville romaine, administrativement, avec son ordre des décurions, son questeur, ses *duumviri*, magistrats éponymes et représentants de la cité, mais aussi professionnellement, avec ses corporations de pompiers urbains ou de dendrophores. Les Romains la considèrent comme une métropole culturelle et intellectuelle où ils envoient leurs enfants se former. Au IVe siècle de notre ère, durant la Tétrarchie, la cité est intégrée dans la province de Viennoise et cherche probablement à tirer son épingle du jeu dans les conflits d'influence des cités de Provence orientale et de la vallée du Rhône. Au Ve siècle, alors que la Gaule, et notamment Arles, sont bouleversées par les invasions barbares, elle n'est que marginalement touchée et devient un lieu de refuge pour les intellectuels et les chrétiens, qui signent un âge d'or par leurs écrits et leurs constructions architecturales.

La rencontre entre Gyptis et Protis. Affiche de R. Dellepiane pour le 2500e anniversaire de la fondation de Marseille, 1899. Musée d'Histoire de Marseille.

POUR EN SAVOIR PLUS

- Bouffier S., « Mobilités grecques en Gaule », dans Bouffier (S.) dir., *Les diasporas grecques du détroit de Gibraltar à l'Indus (VIIIe s. av. J.-C. - fin du IIIe siècle av. J.-C.)*, Paris, SEDES, 2012, pp. 127-148.
- Collin Bouffier S., « Marseille et la Gaule méditerranéenne avant la conquête romaine », dans B. Cabouret, J.-P. Guilhembet et Y. Roman (éd.), *Rome et l'Occident, du IIe siècle av. J.-C au IIe siècle apr. J.-C.*, Colloque de la SOPHAU, [15-16 mai 2009], *Pallas*, 80, 2009, pp. 35-60.
- Collin Bouffier S., « Marseille pendant l'Antiquité grecque et romaine », dans Rothé (M.-P.) et Tréziny (H.), *Carte Archéologique de la Gaule. 13/3. Marseille et ses alentours*, Paris, 2005 pp. 217-224.
- Guyon J., « Marseille pendant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge », dans Rothé (M.-P.) et Tréziny (H.), *Carte Archéologique de la Gaule. 13/3. Marseille et ses alentours*, Paris, 2005 pp. 225-229.

Le bassin d'eau douce de la Bourse a été construit au IIe s. de notre ère. Il fait partie d'un grand système d'adductions qui devait permettre l'avitaillement en eau douce des bateaux ancrés dans la «corne du Port». Photothèque CCJ.



Plan topographique de Marseille avec l'emplacement supposé des enceintes successives.

Topographie de la ville grecque et romaine

Par **Henri Tréziny,** directeur de recherche au CNRS

Les développements récents de l'archéologie urbaine ont apporté beaucoup d'informations sur l'installation et le développement de la ville aux périodes grecques et romaines : habitat et maisons, fortifications, espaces publics, quartiers artisanaux et utilisation de l'eau. Ces apports concernent également le terroir agricole, non seulement à l'extérieur de la ville mais aussi en son sein.

Lorsque des Grecs venus de Phocée, mais aussi peut-être d'autres cités de l'Ionie, s'installent à Marseille vers 600 av. J.-C., les bords de la calanque du Lacydon sont sans doute fréquentés par des populations locales, mais on ne connaît pas d'habitat permanent. Le roi Nannos et sa fille Gyptis devaient loger à quelque distance, peut-être dans la région de Saint-Marcel, dans la vallée de l'Huveaune. Les Grecs s'installent d'abord sur le butte Saint-Laurent, du fort Saint-Jean à la rue Four-du-Chapitre, et sans doute sur la butte des Moulins, qui constitue l'acropole de la cité. La superficie de la cité ne devait guère dépasser alors une vingtaine d'hectares. Mais dès le second quart du VI^e^ s. av. J.-C., la ville s'étend vers le nord dans le quartier des Pistoles, de la Charité, de la Major où s'implante un quartier orthogonal. Et vers la fin du VI^e^ s. se situe sans doute un nouvel élargissement vers l'est, vers la Bourse et la butte des Carmes, qui porte la superficie totale à 40 hectares. Entre le IV^e^ et le II^e^ s. av. J.-C., se construit au nord un nouveau quartier, limité au nord par l'actuel boulevard des Dames. La ville atteint alors avec 50 hectares une superficie qu'elle ne dépassera pas avant le Moyen Âge. Cette progression continue de l'espace urbain place Marseille dans une situation particulière par rapport aux autres colonies grecques d'Italie du Sud ou de Sicile qui occupent en général, dès leur fondation, un vaste espace qui se comble progressivement.

L'HABITAT ET LES MAISONS

Le secteur d'habitat le mieux connu est celui du Panier, entre la Major et la Charité. Les rues sont plutôt étroites (4 à 5 m en général) et dessinent un quadrillage d'environ 67 m sur 33 qui a subsisté jusqu'à nos jours (voir les encarts de L.-Fr. Gantès et Fr. Paone). Comme le paysage marseillais est très accidenté, ce quadrillage n'a pu être mis en place qu'au prix de gros efforts de terrassement, et beaucoup de rues antiques devaient être des escaliers, comme la fameuse rue de l'Échelle que l'on trouvait encore à la fin du XIX^e^ s. sur le flanc sud de la

L'entrée du port de Marseille à l'époque hellénistique. Maquette du Musée d'Histoire de Marseille. Photothèque CCJ.

Fortification en calcaire blanc de Saint-Victor et élévation en tuf. Fouilles de la Bourse. Vers 300 av. J.-C. Photothèque CCJ.

▲ Statuette en calcaire blanc (*naïskos*) retrouvée rue Négrel lors du percement de la rue Impériale (aujourd'hui de la République). Photothèque CCJ.

butte des Carmes. On connaît beaucoup moins bien l'habitat qui se met en place à partir de la fin du VI^e s. plus à l'est, le long de la Grand-Rue jusqu'à la Bourse et sur la butte des Carmes, mais assez bien aujourd'hui celui de la Joliette, autour de l'ancienne rue Sainte-Claire (voir l'encart de Fr. Paone et B. Sillano).

Les maisons grecques archaïques étaient construites en briques d'argile crue (*adobes*) montées sur un socle de pierre et recouvertes d'un toit en torchis. Cette technique de construction est encore utilisée à l'époque hellénistique. Les toitures des bâtiments publics sont sans doute réalisées en dalles de calcaire. L'utilisation des murs en pierres liées au mortier et des tuiles de terre cuite ne se généralise qu'à l'époque romaine. Les sols étaient le plus souvent en terre battue, mais des sols en dur en *opus signinum** apparaissent dès le IV^e s. av. J.-C. Ils sont quelquefois peints, puis décorés d'incrustations en pierres de couleurs, mais les vraies mosaïques sont rares avant le Haut-Empire. On ne connaît malheureusement aucun plan complet de maison, les mieux conservées étant pour la fin de l'époque hellénistique et l'époque romaine celles de la rue Leca.

À l'époque archaïque, l'abondance de matériel lié aux banquets (vases à boire et à verser, cratères) permet de soupçonner des salles de banquet dans l'îlot des Pistoles, face à la Charité, ou dans la fouille du collège Vieux-Port, sur le flanc de la butte Saint-Laurent, mais il s'agit alors plutôt de bâtiments publics ou cultuels. À l'époque hellénistique, une pièce à sol d'*opus signinum* avec inscription *Khaire* (« réjouis-toi ») pourrait être en revanche la salle de réception (*andron**) d'une maison privée.

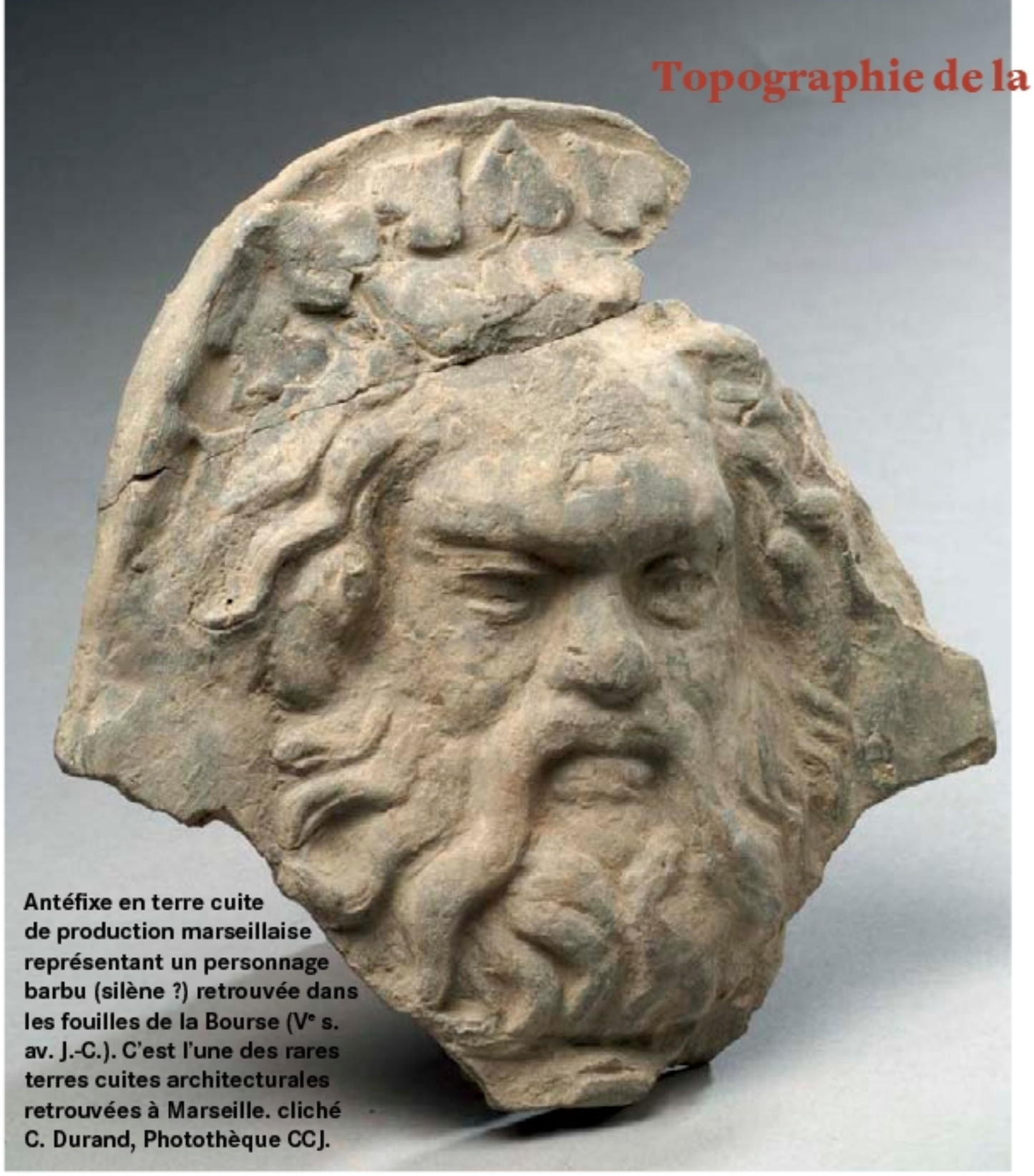
LES FORTIFICATIONS

La ville archaïque était sans doute dotée dès le premier quart du VI^e s. d'une première fortification qui englobait les deux premières collines (Saint-Laurent et Moulins) et fut agrandie à la fin du VI^e s. pour protéger également la Bourse et la butte des Carmes. Ces remparts étaient construits en briques d'argile crue sur un puissant socle de pierre en calcaire de Saint-Victor. L'enceinte fut remaniée vers la fin du IV^e s. (l'élévation en briques est remplacée par du tuf), puis totalement reconstruite vers le milieu du II^e s. av. J.-C. en calcaire rose du cap Couronne. C'est cette fortification, renforcée de tours puissantes, complétée par un fossé et peut-être dotée d'un avant-mur, qui subit les assauts de César en 49 av. J.-C. Son tracé ne fut pas sensiblement modifié avant le Moyen Âge.

À l'époque grecque, la ville était sans doute défendue également au sud, vers le Vieux-Port, par une fortification de bas de pente, dont on a sans doute des traces dans le chantier de l'Espace Bargemon et dans les fouilles d'après-guerre de la Poissonnerie-Vieille. Elle disparaît à l'époque romaine : la défense est alors assurée par une chaîne qui, comme au Moyen Âge, barrait l'entrée du goulet.

LES ESPACES PUBLICS

L'emplacement des temples grecs et romains mentionnés par les sources



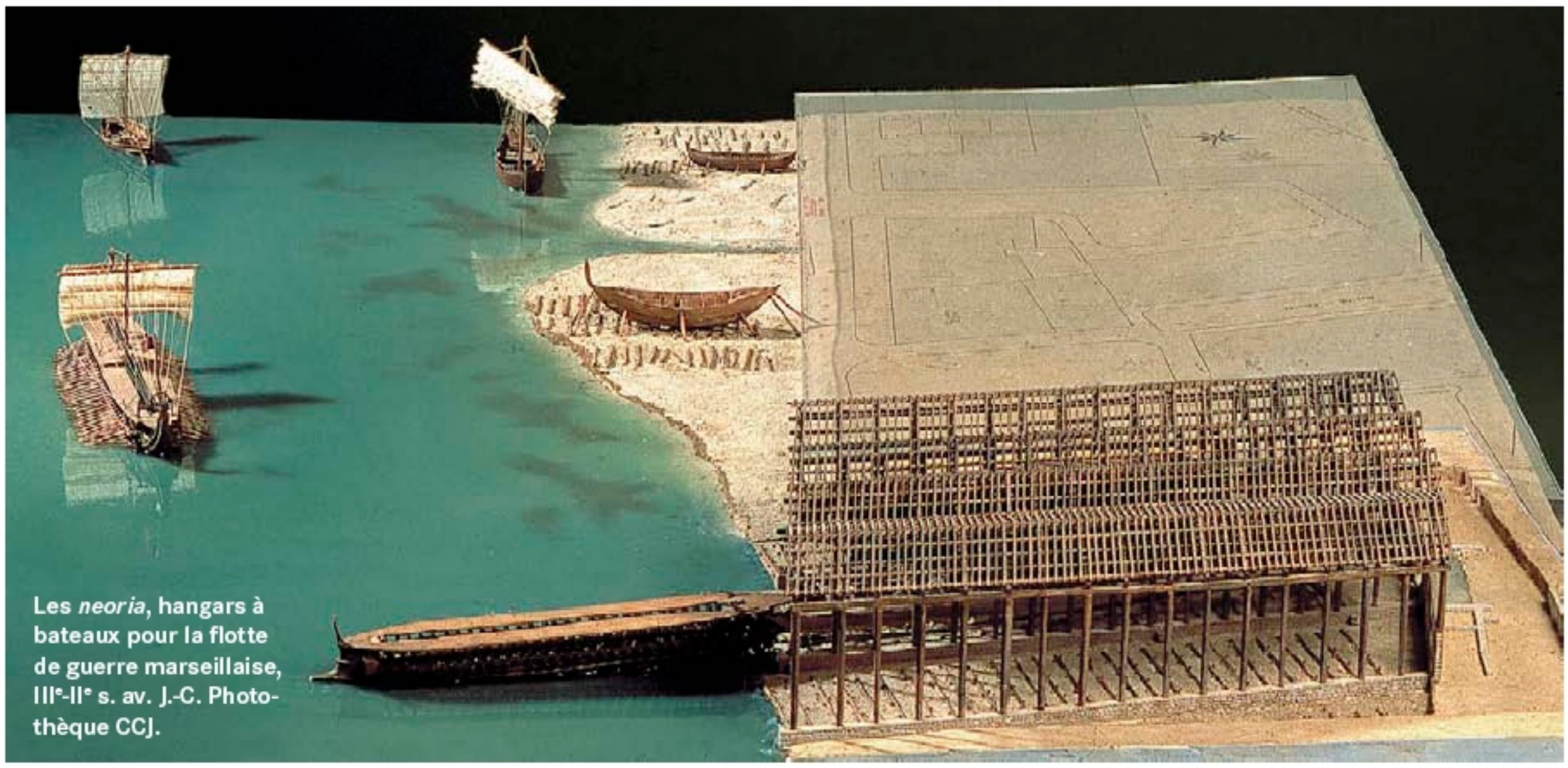
Antéfixe en terre cuite de production marseillaise représentant un personnage barbu (silène ?) retrouvée dans les fouilles de la Bourse (V^e s. av. J.-C.). C'est l'une des rares terres cuites architecturales retrouvées à Marseille. cliché C. Durand, Photothèque CCJ.

écrites est en grande partie conjectural, même si l'on a proposé quelquefois de placer le temple d'Athéna Polias sur la butte des Moulins, celui d'Apollon Delphinios sur la butte Saint-Laurent, celui d'Artémis d'Éphèse sous la cathédrale paléochrétienne de la Major. Les vestiges archéologiques se limitent à un grand chapiteau ionique de la fin du VI^e s. av. J.-C. et à quelques objets votifs dont les fameux *naïskoi** de la rue Négrel. On notera la particulière rareté des objets votifs en terre cuite, et l'absence presque totale de terres cuites architecturales archaïques, pourtant si fréquentes dans les cités grecques d'Occident.

À l'époque romaine se date sans doute la construction d'un espace monumental : le théâtre, qui adopte cependant des formes grecques, et une grande place dallée qui occupe l'ancienne plage au pied du rempart. Un grand bâtiment de stockage construit sans doute à l'emplacement du rempart, les Caves Saint-Sauveur, constitue un terrassement entre la ville basse en bordure de mer et la ville haute où se trouvait probablement l'agora grecque, la place de Lenche. Ces deux places constituent les deux forums dont il sera question plus loin pour l'Antiquité tardive (voir l'article de J. Guyon). Plus loin vers l'est, cette ville basse d'époque romaine contient des entrepôts à *dolia** (l'actuel Musée des Docks Romains), mais aussi un grand établissement thermal (les thermes du Port). Le quartier suburbain de la Bourse devient également à l'époque romaine un véritable faubourg portuaire avec aménagements de quais et d'entrepôts.

INSTALLATIONS PORTUAIRES

Le port d'époque grecque archaïque est encore mal connu, mais on sait qu'un quai en pierre de taille existait au moins à la fin du VI^e s., sinon plus tôt, dans le secteur de la Mairie. On a identifié dans les fouilles autour de la Mairie une zone de chantier naval du IV^e s. av. J.-C., puis, à partir du III^e s., des hangars à bateau



Les *neoria*, hangars à bateaux pour la flotte de guerre marseillaise, III^e-II^e s. av. J.-C. Photothèque CCJ.

Plan de Marseille à l'époque romaine. Carte H. Tréziny, M. Bouiron, 2013.

(en grec, *neosoikoi* ou *neoria**) destinés à abriter les trières de la flotte de guerre marseillaise. À l'époque augustéenne et au Haut-Empire se datent des quais en pierre de taille retrouvés surtout vers la Bourse (voir la contribution de B. Sillano), mais aussi des pontons en bois fouillés place Jules-Verne. En arrière des quais, se trouvaient aussi des entrepôts, déjà évoqués plus haut.

Plusieurs épaves permettent de reconstituer l'évolution des navires marseillais de la fin du VI^e^ s. à l'époque romaine. La plus ancienne est un bon exemple de la technique archaïque des bateaux « cousus », technique qui laisse rapidement la place à celle des «tenons et mortaises», couramment utilisée par la suite. À l'époque romaine impériale se datent deux épaves trouvées place Jules-Verne, présentant au centre de la coque un trou rectangulaire dont la fonction est encore débattue.

PRODUCTIONS ET QUARTIERS ARTISANAUX

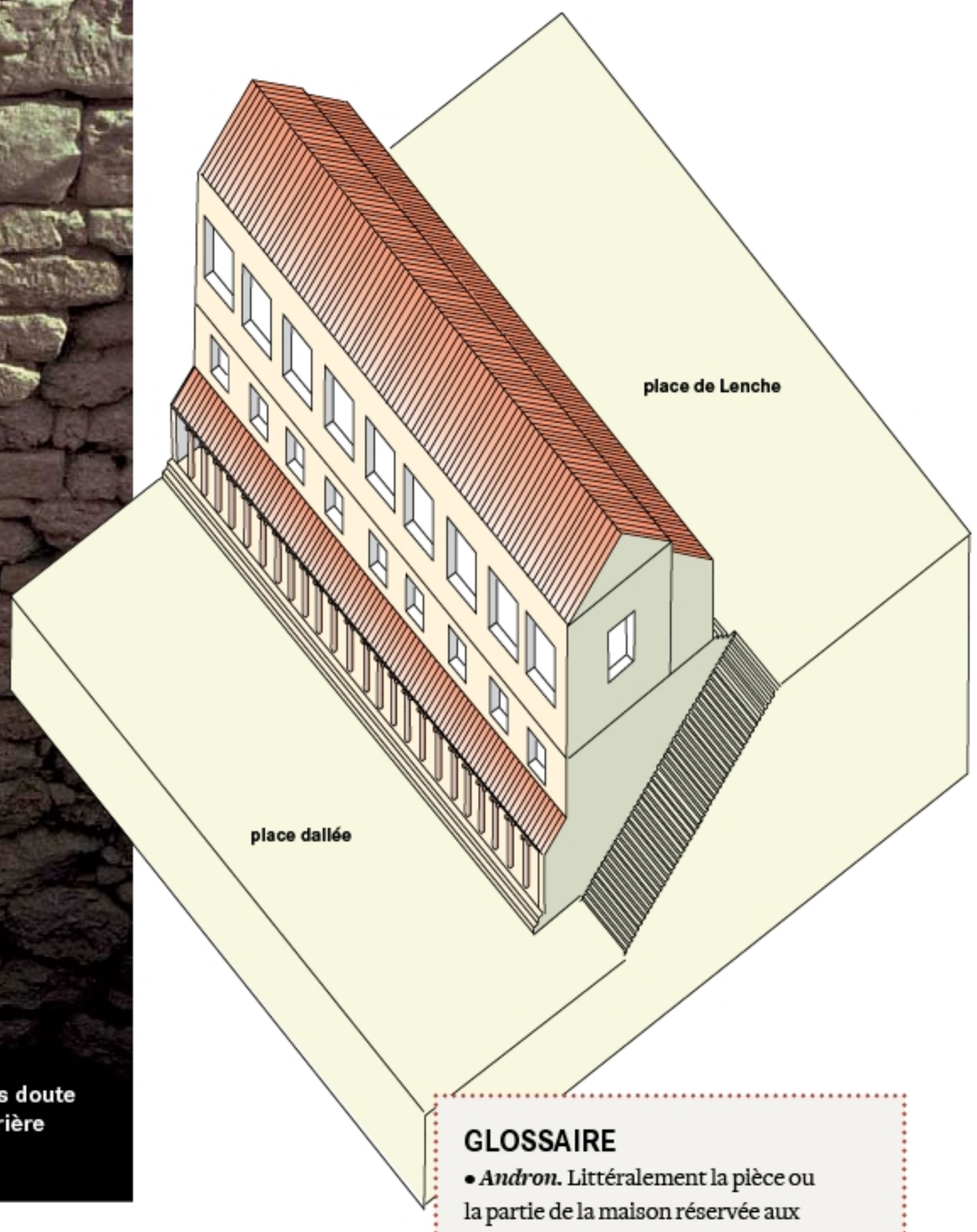
Le sous-sol de Marseille est riche en matériaux de construction comme le poudingue* et sans doute le tuf. Mais les deux matériaux essentiels à l'époque grecque sont le bois et surtout l'argile qui était extraite dans le sous-sol marneux de la ville. La principale zone d'extraction au VI^e^ s. était le secteur est de la ville (Bourse et Alcazar). Ces carrières sont ensuite abandonnées, transformées en marécages, puis comblées. L'autre ressource était le calcaire blanc issu pour l'essentiel des carrières de Saint-Victor, sur la rive sud du Vieux-Port. C'est au II^e^ s. av. J.-C. que le calcaire de Saint-Victor fut progressivement abandonné au profit du calcaire rose de La Couronne.

Marseille est également réputée pour ses productions céramiques, et notamment pour la production d'amphores qui servaient à exporter les produits du terroir, et notamment le vin. Les plus anciens fours à amphores connus (vers 530 av. J.-C.) se trouvent dans le secteur de la rue Négrel et au pied de la butte des Carmes, donc à l'extérieur du premier rempart ; un four à amphores du V^e^ s. se trouve rue Leca, au nord de la Charité, ce qui confirme la localisation préférentielle des installations artisanales à l'extérieur des remparts. Mais on connaît aussi des fours intra-muros, notamment sur la butte des Carmes à l'époque romaine.

L'EAU À MARSEILLE

L'eau ne manque pas à Marseille, sous la forme de sources sur le flanc des diverses buttes. La plus connue est celle qui se trouvait dans une grotte, au pied de l'Hôtel-Dieu. La difficulté était donc plutôt de canaliser ces eaux de ruissellement, que l'on recueillait dans de nombreux bassins-fontaines (Bourse, tunnel de la Major, butte des Carmes).

Le Grand Puits de la Bourse, sans doute construit dans une ancienne carrière d'argile. Photothèque CCJ.



◥ **Restitution des caves Saint-Sauveur, bâtiment de stockage à deux étages faisant le lien entre la vieille agora grecque de la place de Lenche et la nouvelle place dallée du forum. Sans doute période augustéenne. H. Tréziny.**

Cela explique qu'il y ait relativement peu de puits antiques à Marseille. L'établissement de bains d'époque hellénistique de la rue Leca semble avoir été alimenté par un seul puits. Le Grand Puits de la Bourse, sans doute une ancienne carrière d'argile, en fonction entre le V^e^ s. av. J.-C. et le II^e^ s. de notre ère, est une exception. Mais à l'époque romaine, le fonctionnement des thermes du Port exigeait sans doute davantage d'eau et la construction d'un aqueduc dont on a sans doute des éléments sur le site de la Bourse. Un important système d'adductions d'eau est également construit à l'est de la ville avec une série d'aqueducs qui alimentaient entre autres un grand bassin d'eau douce près du port.

Les développements récents de l'archéologie urbaine ont apporté aussi beaucoup d'informations sur le terroir agricole, non seulement à l'extérieur de la ville (voir l'article de Ph. Boissinot), mais aussi dans la ville elle-même. L'extension rapide de Marseille au cours du VI^e^ s., puis à l'époque hellénistique, a en effet recouvert par de nouveaux quartiers des zones jusque-là consacrées à l'agriculture, comme on le voit notamment dans la fouille de la rue Trinquet (voir l'encart de F. Paone et B. Sillano). Ces timides fenêtres sur l'espace rural (il s'agit ici de plantations de vignes) sous la ville antique et sous la ville moderne nous donnent une idée des possibilités que recèle encore le patrimoine archéologique marseillais, en dépit des destructions multiples dont il a été victime à l'époque contemporaine et encore récemment.

GLOSSAIRE

- ***Andron.*** Littéralement la pièce ou la partie de la maison réservée aux hommes (*andres*). Le mot désigne plus précisément dans la maison une salle de banquet. Pour laisser plus de place aux lits de banquet alignés le long des murs, la porte de l'*andron* est souvent décentrée et marquée par un tapis de mosaïque portant quelquefois une inscription.
- ***Dolium*** (pl. *dolia* ; grec *pithos, -oi*). Grande jarre servant à conserver des biens alimentaires (céréales, huile, vin), quelquefois regroupées dans de grands entrepôts ou *horrea*.
- ***Naïskos.*** Littéralement « petit temple » ; à Marseille, statue de femme assise en pierre sculptée à l'intérieur d'un cadre en forme de façade de temple.
- ***Neosoikoi, neoria.*** Hangars à bateaux servant à mettre au sec les navires de guerre ou trières.
- ***Opus signinum.*** Sol construit en béton contenant des petits fragments de terre cuite, d'aspect généralement rougeâtre, quelquefois décoré de peintures ou d'incrustations.
- **Poudingue.** Roche sédimentaire détritique consolidée, constituée de débris arrondis qui sont d'anciens galets.

Les fouilles de la Place de l'îlot Madeleine

Par **Lucien-François Gantès,** Service archéologique Municipal, Atelier du Patrimoine de la Ville de Marseille

L'opération d'archéologie préventive de la Place de l'îlot Madeleine (= Place Jean-Claude Izzo) se situe sur le versant occidental de la colline des Moulins, à 145 mètres au sud de la Charité (quartier du Panier) à Marseille. La fouille a été réalisée en 2007 par le Service archéologique municipal (Atelier du Patrimoine de la Ville de Marseille).

Des traces de fréquentations du premier quart du VIe siècle av. J.-C.

Un sol jonché d'huîtres et de brique crue évoque la présence d'une construction en adobe, de même que quelques lambeaux de sol (?) en argile jaune. Des lentilles cendreuses circulaires traduisent la présence d'activités domestiques. L'urbanisation du second quart du VIe siècle av. J.-C. a éradiqué une large partie de ces structures.

La mise en place d'un nouveau cadre urbain au second quart du VIe siècle av. J.-C.

Cette restructuration en terrasse est marquée par l'implantation de deux murs nord-sud étagés (MR18/MR29 et MR50). Distants de sept mètres, ils sont construits pour recevoir les nouvelles maisons du secteur. Dans la terrasse inférieure et contre la face ouest du mur MR18/MR29 sont érigées deux constructions accolées, de plan orthonormé. Dans la terrasse supérieure, le mur MR50, large de 0,80 m et qui correspond à un mur de terrasse, soutient une rangée de constructions de cinq mètres de large creusées dans le poudingue. Dans la partie basse, une construction compartimentée en brique crue qui fait penser à un autel enterré, a livré des vases à offrandes (vases miniatures, *askoï*, lampes, figurines...). Entre ces deux espaces se développait une voie nord-sud dont la largeur initiale comprise de mur à mur est estimée à sept mètres. Le report des axes cardinaux mis au jour places des Pistoles et de l'îlot Madeleine permet d'évaluer la largeur d'un îlot grec dans ce secteur, soit 32 m. Dans la terrasse haute, une construction partiellement entaillée dans la roche au sud et à l'est (L. : > 8,50m et l. : 5 m) est délimitée par deux entailles perpendiculaires renforcées par un poteau cornier qui est situé dans l'angle sud-ouest. Dans la partie méridionale de cet espace se trouvait un sol compact de calcaire blanc et une banquette bordée de briques crues.

Le dépôt votif de l'époque classique

Dans la partie orientale de la rue, une base maçonnée est utilisée dans la seconde moitié du Ve siècle av. J.-C. comme base d'autel. Un ensemble votif déposé contre son côté nord (espace de 2,00 sur 0,75 m au moins) comprenait plus de cent trente récipients et trois lampes. Une bonne partie de ces réceptacles dévolus au service de la boisson correspond à des offrandes cultuelles comme le suggère la qualité du mobilier.

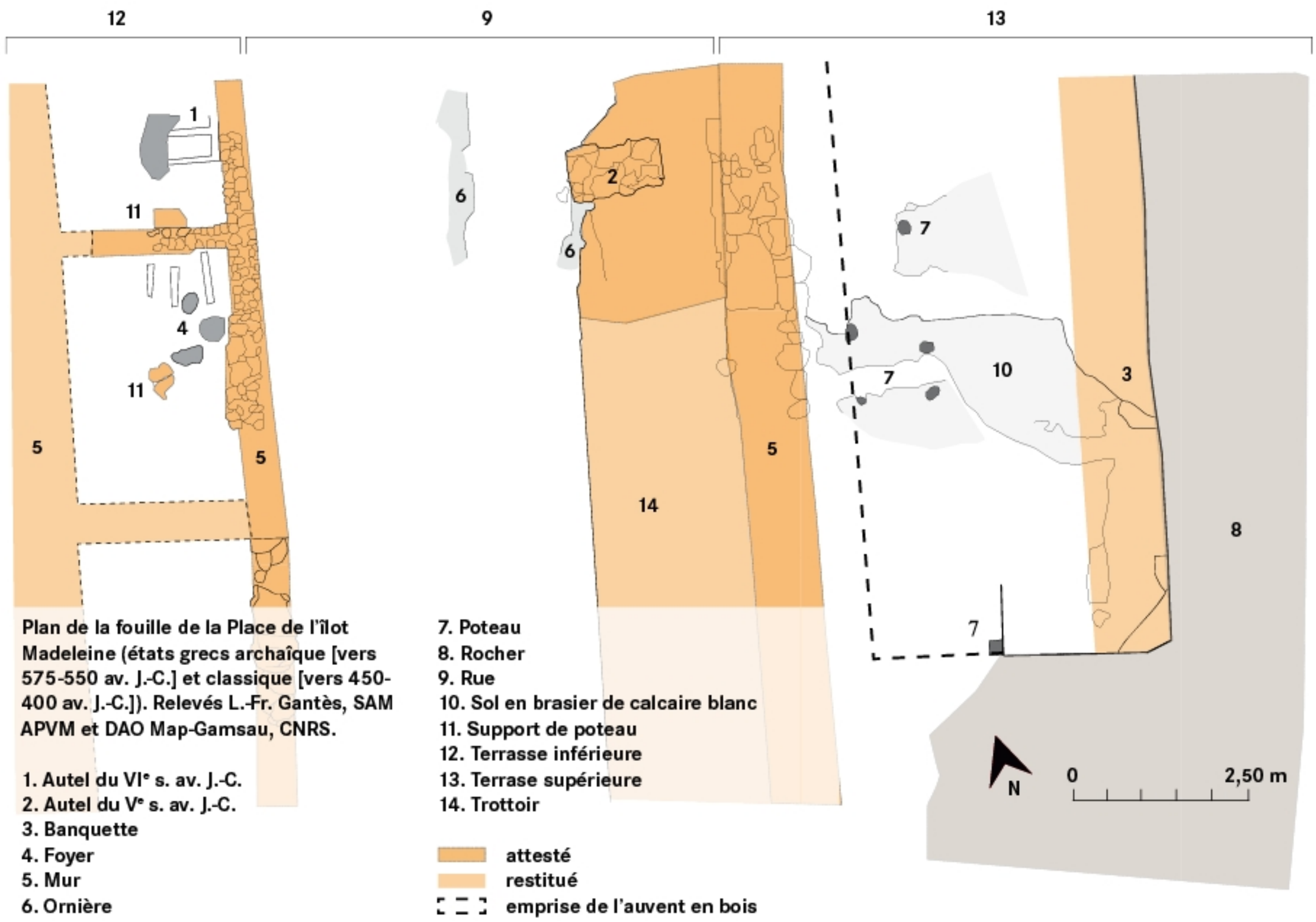
Le trottoir, le caniveau et la construction hellénistiques

Un trottoir surélevé adossé au mur MR50 de la terrasse supérieure et un court tronçon d'une canalisation enterrée ont subsisté. Le conduit (caniveau, drain ou égout collecteur ?), construit entre 180/175 et 100 av. J.-C. est abandonné au Ier siècle av. J.-C. Le conduit est disposé au centre du revêtement de la voie. La présence d'ornière (entraxe d'environ 1,70 m) et de trottoir large de deux mètres signifie donc que la rue était charretière pour les transports par bêtes de sommes et piétonnière. Dans la terrasse haute, à l'emplacement de l'ancienne construction archaïque, un soubassement de mur composé de pierres plates de calcaire blanc posées de chant est bâti au début de la période (vers 250-180 av. J.-C.). Ce mur orienté est-ouest appartient à un bâtiment de 4,50-4,60 m de large dont le côté ouest s'alignait probablement contre le mur de terrasse MR50. La technique de construction en petits orthostates est inédite à Marseille pour l'instant.

Médaillon d'une coupe sans tige attique à figures rouges (vers 430 av. J.-C.) représentant une scène de sacrifice (?) et provenant du dépôt votif situé dans la rue. Cliché L.-Fr. Gantès, SAM APVM.

POUR EN SAVOIR PLUS

- Gantès (L.-Fr.), « Marseille Place de l'îlot Madeleine » dans *Bilan scientifique 2007*, Drac Paca SRA, Gap, 2008, pp. 149-151.
- Gantès (L.-Fr.), « Les fouilles archéologiques de la place de l'îlot Madeleine ou place Jean-Claude Izzo » dans Garsson (M.) dir., *Le Trésor des Marseillais 500 av. J.-C., l'éclat de Marseille à Delphes*, 2012, Catalogue, pp. 29-31.



Plan de la fouille de la Place de l'îlot Madeleine (états grecs archaïque [vers 575-550 av. J.-C.] et classique [vers 450-400 av. J.-C.]). Relevés L.-Fr. Gantès, SAM APVM et DAO Map-Gamsau, CNRS.

1. Autel du VI^e s. av. J.-C.
2. Autel du V^e s. av. J.-C.
3. Banquette
4. Foyer
5. Mur
6. Ornière
7. Poteau
8. Rocher
9. Rue
10. Sol en brasier de calcaire blanc
11. Support de poteau
12. Terrasse inférieure
13. Terrase supérieure
14. Trottoir

attesté
restitué
emprise de l'auvent en bois

Vue générale du chantier en fin de fouille. Cliché L.-Fr. Gantès, SAM APVM.

La fouille des maisons grecques archaïques. Cliché Altivue.

Les découvertes antiques sur le site de l'Esplanade Major

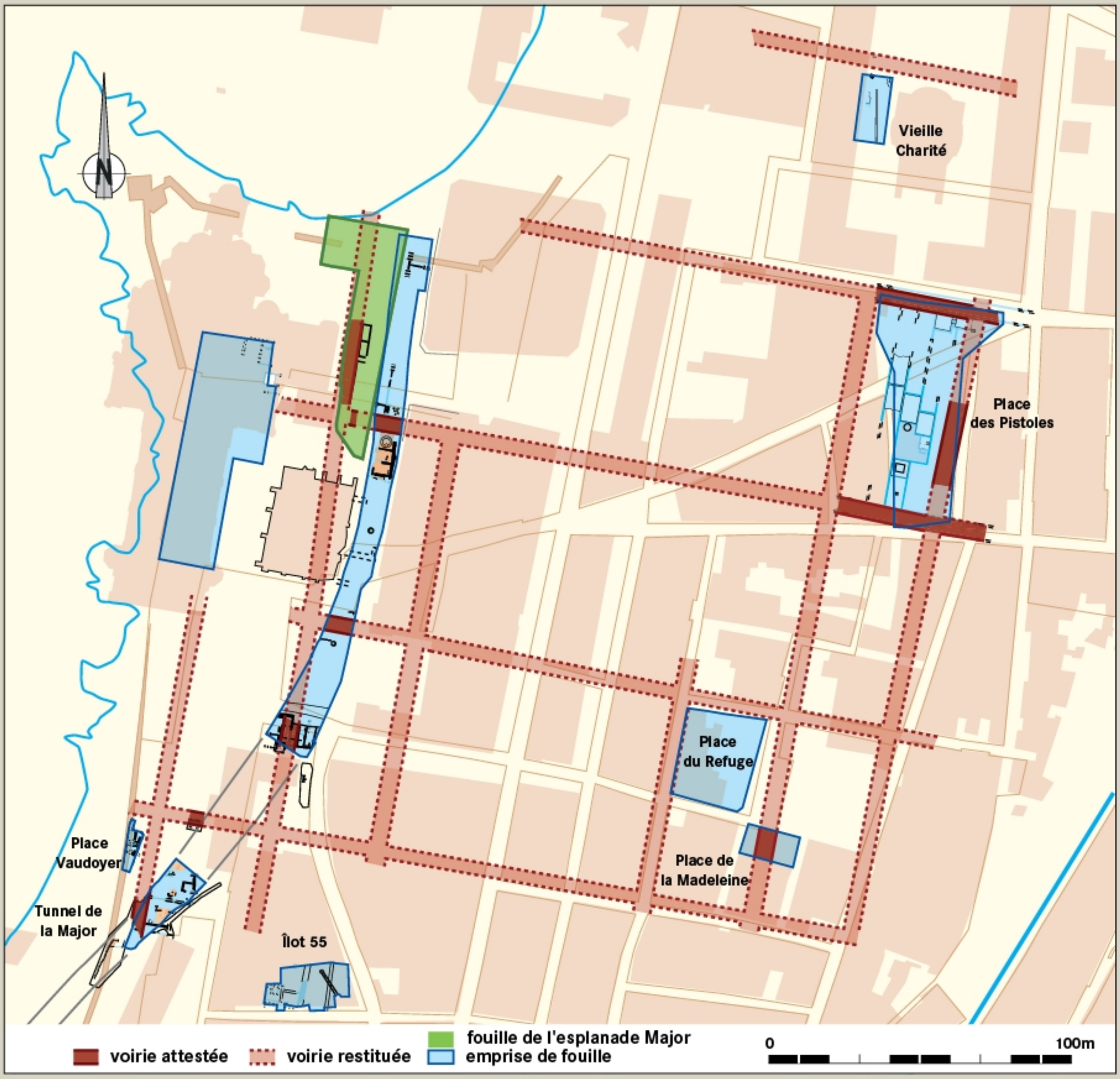
Par **Françoise Paone,** ingénieure de recherche à l'Inrap, UMR7299-CCJ

Le quartier de la Major – qui tient son nom de la cathédrale médiévale Notre Dame de la Major – est l'un des plus anciennement urbanisés. S'étendant au nord-ouest de la ville antique, entre une falaise rocheuse et le versant oriental de la butte des Moulins, ce secteur est documenté depuis le XIXe siècle par des découvertes réalisées lors de la construction de la nouvelle cathédrale et par plusieurs opérations archéologiques plus récentes parmi lesquelles celles du Tunnel Major en 2001. La dernière intervention en date, la fouille de l'Esplanade Major, dont sont issues ces informations, a été réalisée en 2008.

Les premières traces d'occupation, datées aux alentours de 600 avant notre ère, correspondent à deux fonds de cabanes dont la dispersion corrobore l'hypothèse déjà perceptible lors des fouilles antérieures, d'un habitat peu dense lors de la création la cité. C'est seulement à partir du premier quart du VIe s. avant J.-C. que le secteur est gagné progressivement par l'urbanisation, avec l'établissement d'une trame orthonormée commune à tout le quartier du Panier. Les constructions archaïques sont disposées selon une succession de terrasses afin de s'adapter à la topographie vallonnée, dessinant des îlots et lots réguliers. Pour ces habitats, la brique crue est essentielle dans l'architecture des murs comme dans celle des aménagements intérieurs (sols, cloisons). La densification des constructions au sein de ces îlots préalablement définis semble atteindre son maximum durant la période hellénistique, aux IIIe-IIe s. avant notre ère. Bien que les indices de pratiques artisanales soient attestés dans certains espaces, le secteur est majoritairement dévolu à un habitat de qualité. Lors des fouilles de 2001 et 2009, plusieurs maisons privilégiées ont pu être restituées dont la plus complète, d'une emprise de près de 300 m², comprend quatre ailes organisées autour d'une cour centrale.

Sous Auguste, la trame des rues et des îlots demeure inchangée. De grandes *domus* se développent jusqu'à l'anse de l'Ourse, certains murs sont hérités de maçonneries hellénistiques, mais quelques modifications sont également apportées dans l'ordonnancement interne des espaces. Ces maisons sont établies dans un contexte de monumentalisation du quartier avec la création au sud d'une vaste esplanade, peut-être un *forum* secondaire, sur l'emprise d'un ancien vallon. Le Haut-Empire apporte, pour ce secteur, des modifications significatives contrastant fortement avec l'époque augustéenne. L'abolition de deux tronçons de rue semble marquer une probable désaffection de la zone confirmée par l'apport d'importants remblais scellant certains bâtiments. Seule nouvelle construction, un moulin est établi plus au sud.

Au début du Ve s. la réalisation du monumental groupe épiscopal, l'un des plus importants des Gaules, entraîne un renouveau du quartier et contribue au rayonnement de la ville. La mise au jour du baptistère, de la cathédrale et, plus récemment, d'une partie de la demeure de l'évêque en constituent le témoignage éclatant. AT



▲ Restitution du réseau de rue antique dans le quartier du Panier. Dao J. Isnard, F. Parent - Inrap.

▶ Les pièces à usage domestique de la maison augustéenne. Cliché S. Mathie – Inrap.

Le secteur de la Joliette et de la butte des Carmes

Par Françoise Paone et Bernard Sillano, Inrap

Après une longue utilisation de ces terrains dévolus à la viticulture, la progressive urbanisation initiée durant la période hellénistique trouve son apogée à partir du Ier siècle de notre ère. S'ensuivent des phases de maintien puis de déclin de l'occupation de ce quartier qui à partir du bas Moyen Âge voit sa morphologie se stabiliser. Au XIXe siècle, le percement de la rue de la République a un impact irrémédiable sur les constructions antérieures.

Complétant les fouilles réalisées dans les années 1980 au sommet de la butte des Carmes, les opérations du parking République (2005) et la rue Trinquet (2007) permettent une nouvelle approche archéologique de ce secteur excentré de la ville dont la topographie est marquée par la présence de deux profonds vallons convergeant vers l'anse de la Joliette.

Des terrains hors les murs à l'époque classique

Les premiers aménagements concernant ce secteur apparaissent au Ve s av. J.-C. et se traduisent par la mise en place d'un réseau visant au captage des eaux, dont l'élément principal est un chenal artificiel canalisant les écoulements depuis la colline des Carmes. Les terres sont alors mises en culture, des traces agraires longilignes dotées de logettes témoignent de la pratique de la viticulture durant plusieurs siècles. Le découpage parcellaire et le réseau hydraulique ont, semble-t-il, déterminé l'orientation de la future trame hellénistique.

▲ Vue générale du conduit de chauffe des bains romains de la rue Trinquet. Cliché S. Mathie, Inrap.

Genèse du quartier à l'époque hellénistique

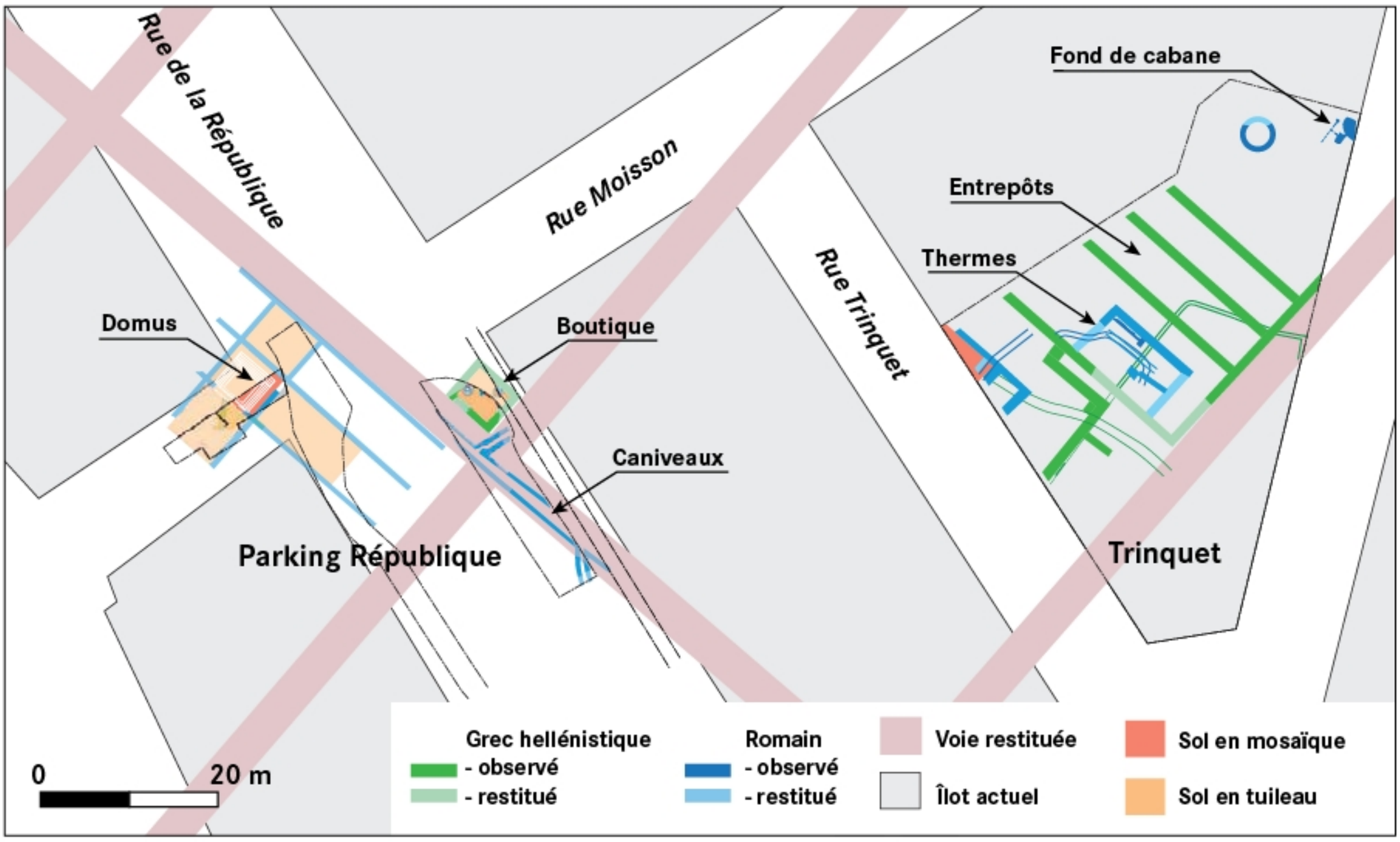
À partir du IIe siècle avant notre ère, l'extension urbaine dans ce secteur de la ville, ceinturée d'une nouvelle fortification, se traduit par la mise en place d'une rue nord-ouest/sud-est reprenant l'axe du chenal et reliant la butte des Carmes à la calanque de la Joliette, soit une distance d'environ 500 m. Cette voie, dont les sols étaient régulièrement entretenus, n'a été observée que de manière lacunaire, mais nous pouvons estimer sa largeur à 4,50 m ou 5 m. Une rue perpendiculaire a également été mise en évidence, ainsi qu'un petit bâtiment situé à leur jonction. Sur le versant de la butte des Carmes, la présence d'un autre axe de circulation, distant d'une soixantaine de mètres, se devine grâce à la présence de deux bâtiments dont l'un pourrait correspondre à un entrepôt. Bien qu'extrêmement dérasé, cet édifice occupe une surface d'au moins 650 m² mais se prolonge très vraisemblablement au nord ; il est pourvu d'une succession de pièces étroites et longitudinales disposées parallèlement selon un ordonnancement significatif des *horrea* antiques.

Une occupation romaine fastueuse

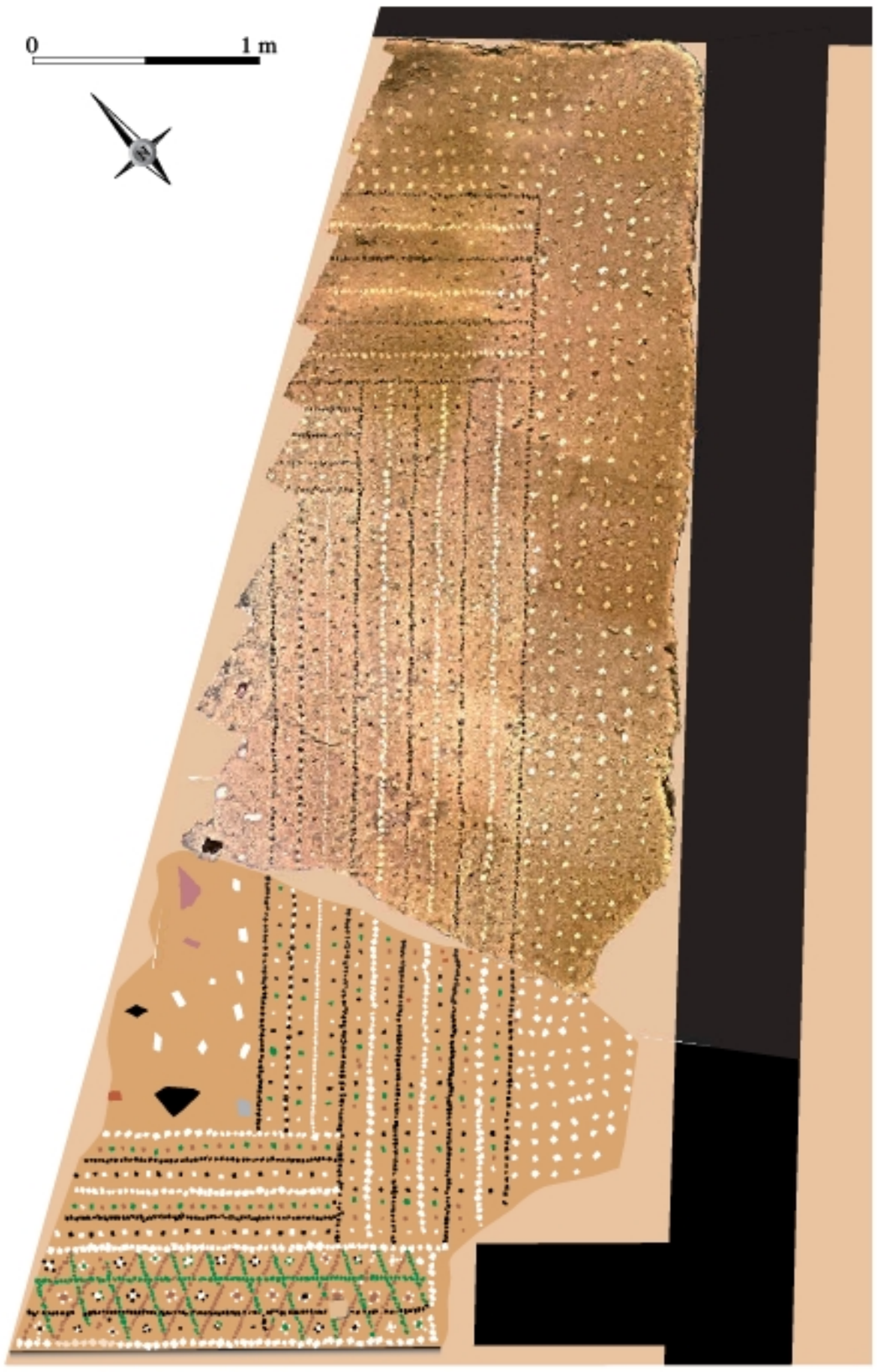
À la période augustéenne, certaines constructions perdurent : elles sont pourvues de sols construits et équipées de canalisations. À l'est de la rue, à l'angle avec la rue transverse, le petit bâtiment se voit doté d'un sol en béton de tuileau dans lequel sont insérées deux *dolia* ainsi que d'un seuil à glissière, caractéristique des boutiques.

À l'ouest de la rue principale, ont été découvertes quatre pièces concomitantes pavées de sols en béton de tuileau. L'une d'elles, largement ouverte, est décorée d'un *opus signinum* de 5,40 m de long pour une largeur observée de 2 m, fait d'un semis de plaquettes de marbre polychromes et d'une bordure décorée d'éclats de pierre de quatre couleurs. Les motifs géométriques, très élaborés, mêlent filets, losanges et croisettes, soit autant de formes connues par ailleurs mais rarement associées sur un même panneau. La diversité des tailles de tesselles participe également à la richesse du décor. Le tapis de seuil, très large, est très sophistiqué. Ce pavement se rattache sans conteste à une pièce de réception dont la grande taille est probablement à l'image de la *domus* qui s'apparente, de fait, d'avantage à une *villa urbana* qu'aux maisons romaines habituellement rencontrées en centre ville.

Le caractère résidentiel de ce quartier est également perceptible sur le versant nord-ouest de la butte des Carmes, où un ensemble thermal est établi à l'emplacement des anciens entrepôts hellénistiques. Cette installation, probablement liée à une *domus*, ne conserve que le système de chauffe des bains qui se prolongeait au sud par une série de pièces dont l'une était pourvue d'une mosaïque en *opus tessellatum* blanche ornée d'un décor de tresses noires délimitant plusieurs panneaux. L'abandon de cet édifice au cours du Bas-Empire se fait conjointement avec l'établissement d'un fond de cabane très ponctuellement observé et d'une structure circulaire dont la fonction nous échappe.



▲ Plan d'ensemble des structures antiques. DAO B. Sillano, Inrap.



▶ *Opus signinum* de la *domus* du parking République. DAO B. Sillano, photomontage N. Bourgarel, Inrap.

Déclin de l'occupation au cours de l'Antiquité tardive

La plupart des structures sont abandonnées au cours du IIIe siècle et les importantes fosses qui percent la rue centrale, ainsi que la tranchée de récupération du collecteur, devenue simple chenal, abolissent le réseau viaire. La disparition de cet axe majeur au cours du VIe siècle, pour une période indéterminée, dénote un abandon du quartier. Les seules constructions de cette époque sont rudimentaires et évoquent de petits aménagements ruraux. De grandes campagnes d'épierrement amorcées au Ve siècle, touchent également les édifices de la butte des Carmes, qui au cours du VIIe siècle, sont remplacés par un bâti plus éphémère ; ces fonds de cabane, présentes également au sommet de la colline, semblent donc s'affranchir des trames et constructions antiques.

La renaissance du quartier à l'époque médiévale

Entre le IXe et le XIe siècle, les terrains jusqu'alors désertés sont propices à l'établissement de vastes zones d'ensilage plus particulièrement localisées sur la colline des Carmes. Au XIIIe siècle, une ruelle est créée sur la médiane de l'ancienne *domus* romaine. Des parcelles étroites, disposées « en lanières », sont loties de part et d'autre. Le module, les murs peu élaborés et les sols en terre battue les rapprochent des lotissements des faubourgs, mais l'héritage de la trame grecque est de nouveau perceptible. Le quartier semble « reconquis » afin de répondre à l'accroissement démographique qui caractérise cette époque.

◀ La fouille de l'Hôtel-Dieu sur la rive nord du Vieux-Port. La place au centre du cliché correspond à l'emplacement des thermes romains du port. Cliché Altivue/Inrap.

Le bâtiment romain de l'Hôtel-Dieu

Par **Philippe Mellinand,** Inrap/UMR7299-CCJ

Le site de l'Hôtel-Dieu se situe sur la rive nord du Vieux-Port de Marseille, sur le versant sud-est de la butte des Moulins. Au cœur de la ville antique, il surplombe le port de guerre hellénistique puis le grand complexe thermal romain.

L'Hôpital du Saint-Esprit, fondé au XII[e] siècle et reconstruit à plusieurs reprises, cèdera la place à l'Hôtel-Dieu dans sa configuration actuelle au XVIII[e] siècle, et les bâtiments antérieurs encore debout seront définitivement démolis à la fin du XIX[e] siècle avec la création des jardins. La fouille qui s'est déroulée durant l'hiver 2009-2010 s'est principalement concentrée sur cette zone de jardins au sud des bâtiments du XVIII[e] siècle.

Les plus anciens niveaux conservés se rapportent au milieu du V[e] s. avant notre ère mais ont été fouillés sur une trop petite surface pour pouvoir être restitués dans leur environnement.

Dans le dernier quart du I[er] s. avant notre ère est édifié un vaste bâtiment, partiellement dégagé sur une longueur de 25 m et une largeur de près de 15 m et dont les murs sont construits en blocs de grand appareil. Cinq pièces ont été reconnues, parmi lesquelles quatre sont dotées d'un sol similaire : de grosses tesselles irrégulières de calcaire blanc et noir et de grès rouge et jaune, noyés dans un *terrazzo*. L'espace oriental est de plus doté, dans son premier état, d'un système de chauffage sur hypocauste. L'environnement immédiat de ce bâtiment est mal connu, mais un fossé d'évacuation des eaux longe sa façade occidentale et descend vers le port ; il pourrait marquer l'emplacement d'une rue d'axe nord-sud le desservant.

Le plan incomplet de ce bâtiment et le peu de mobilier qui en est issu ne nous permettent pas de préciser sa fonction exacte. Cependant, sa position prééminente, surplombant le grand complexe thermal du port et l'une des principales voies de la ville antique, ainsi que le luxe de sa décoration, tout à fait inhabituel à Marseille, incitent à le considérer comme un bâtiment public, éventuellement un édifice de réunion d'associations professionnelles ou religieuses, *collegium* ou *schola*.

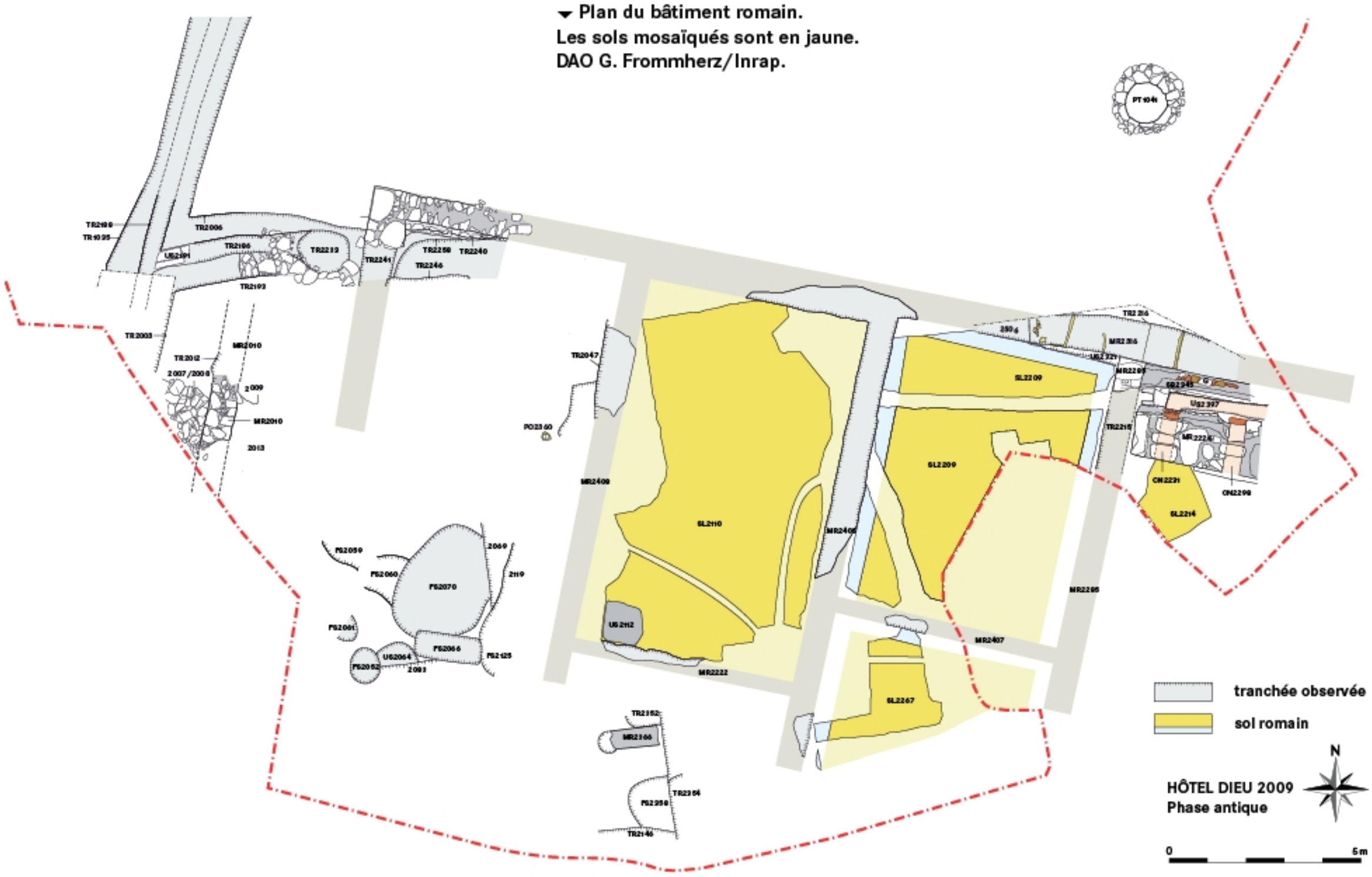
Outre l'intérêt propre des vestiges, cette découverte apporte également des informations d'ordre topographique. Le bâtiment romain s'inscrit en effet au sein d'une trame orthonormée mise en place au VI[e] siècle avant notre ère et dont il constitue le témoin le plus oriental. Il est donc plausible que ce découpage régulier de la ville antique, jusque-là attesté sur la frange ouest de la cité (quartier de la Major et une partie du Panier) se soit développé jusqu'au site de l'Hôtel-Dieu en limite duquel on restitue traditionnellement l'extension de la première ville grecque.

La période antique tardive n'a laissé que peu de traces sur le site dont la réoccupation n'est attestée qu'au début du XII[e] siècle. Ces premiers bâtiments médiévaux seront abandonnés à la fin de ce même siècle, peut-être au moment de l'installation de la confrérie du Saint-Esprit.

Lors de la reconstruction des bâtiments de l'hôpital du Saint-Esprit, et notamment de l'église au tout début du XVII[e] s., une crypte placée sous le chœur et la première travée permet de rattraper la topographie accidentée en réutilisant les sols antiques remis au jour. Cette église sera dérasée en 1864 lors des travaux de réaménagement de l'Hôtel-Dieu.

▲ Vue aérienne des fondations de l'église du XVII[e] siècle. Entre les maçonneries apparaissent les sols antiques réutilisés dans les cryptes modernes. Cliché Altivue/Inrap.

▼ Plan du bâtiment romain.
Les sols mosaïqués sont en jaune.
DAO G. Frommherz/Inrap.



▲ **Sépulture en amphores pour adulte. V^e^ s. Malaval 2003-2004, tombe 105. deux amphores africaines ont été découpées puis emboîtées pour contenir le corps d'une femme déposé tête à l'ouest. La torsion très marquée du rachis cervical est dûe à la compression du corps lors de la mise en place forcée dans l'amphore. Cliché M. Moliner SAM APVM.**

Sépulture en bâtières de *tegulae* et d'*imbrices* pour un petit enfant. V^e^-VI^e^ s. Malaval 2003-2004, tombe 128. Un système de tenons et mortaises permet de stabiliser l'assemblage de tuiles. Cliché M. Moliner SAM APVM.

Les nécropoles antiques de Marseille

Par **Manuel Moliner,** conservateur du Patrimoine, archéologue municipal, Atelier du Patrimoine, Service Archéologique de la Ville de Marseille

Depuis la fondation de Marseille jusqu'au début du Moyen Âge, les nécropoles massaliètes témoignent de l'évolution des grands rites d'ensevellissement, la crémation et l'inhumation; elles permettent d'observer précisément les choix funéraires selon les périodes qui privilégient tantôt l'une tantôt l'autre, en passant par une phase d'équilibre.

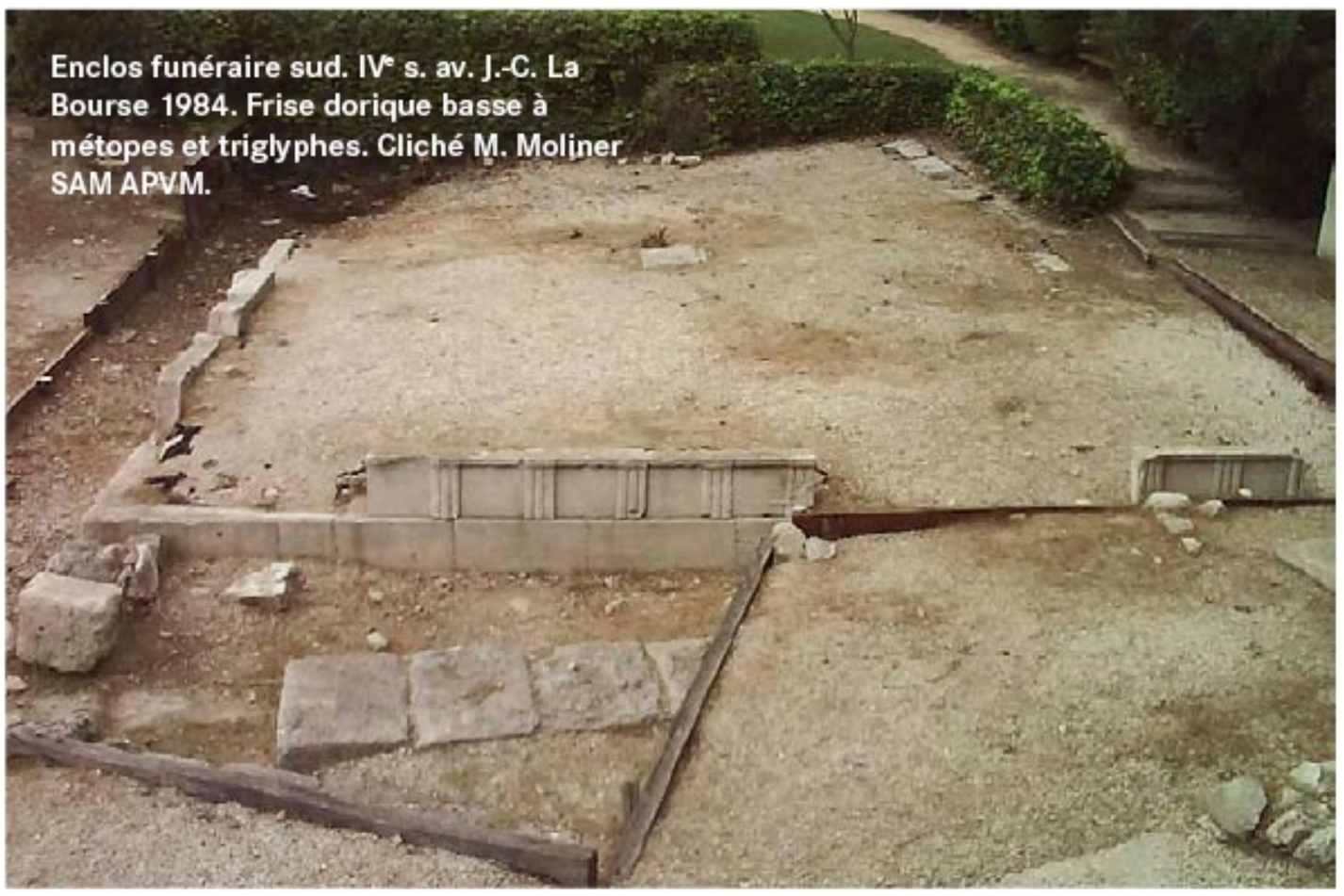
LES NÉCROPOLES GRECQUES

La **topographie funéraire** est inégalement documentée entre 600 et 49 av. J.-C. Alors que pour la *période archaïque* Massalia se révèle grâce aux fouilles urbaines, les sépultures du VIe s. av. J.-C. échappent aux investigations scientifiques. Seule une tombe à crémation à la Major pourrait être attribuée au début de cette période. Hormis cette donnée, les nécropoles archaïques sont absentes du paysage urbain, elles ne sont d'aucun secours pour cerner la ville des origines dont les remparts nous échappent sauf un segment à la Bourse.

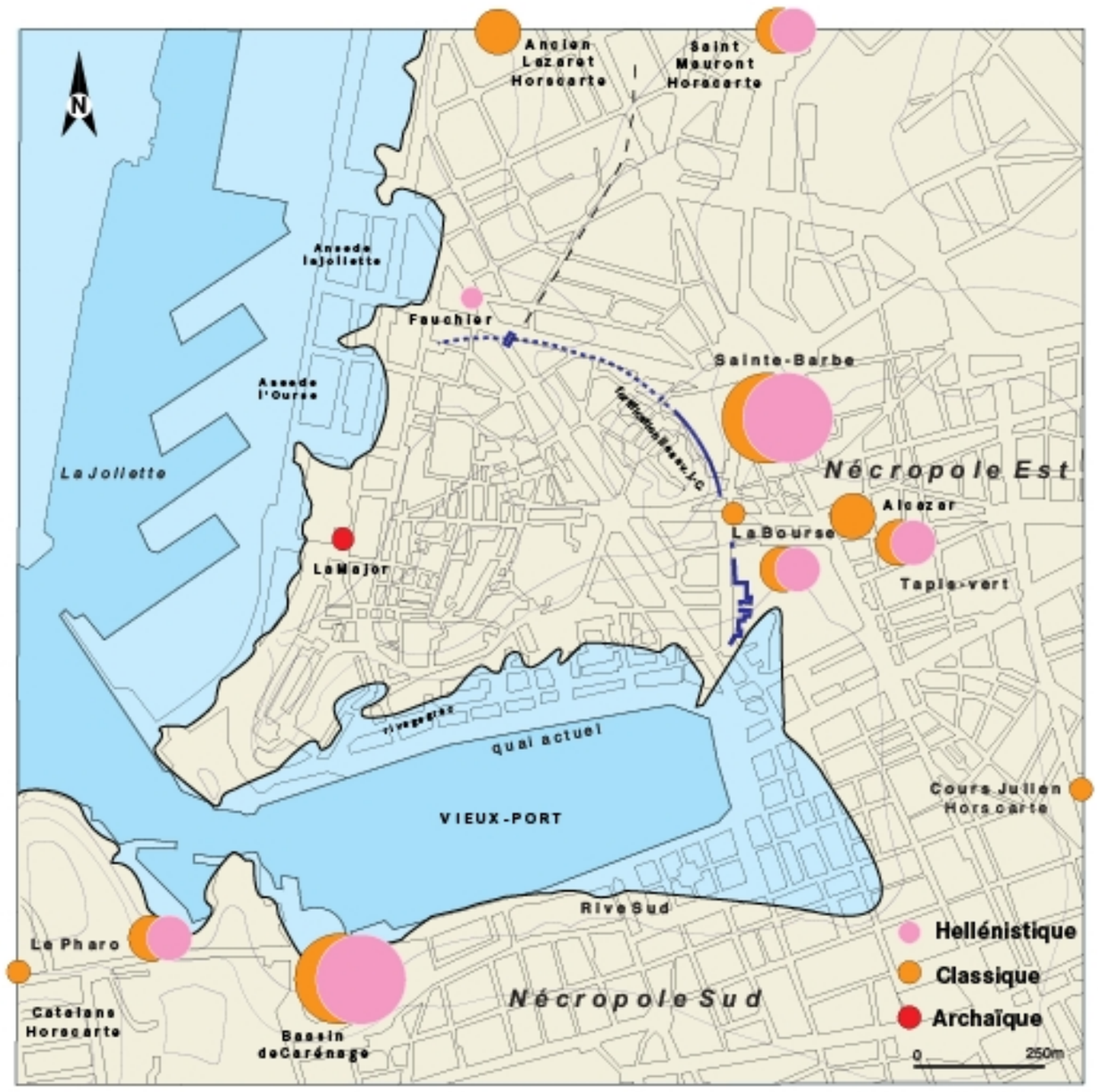
En revanche, la *période classique* est riche d'enseignement avec de belles découvertes au XIXe s. et les recherches méthodiques récentes qui dessinent la topographie funéraire de Massalia aux Ve s.-IVe s. av. J.-C. Deux zones funéraires se dessinent à l'est et au sud de la ville : la nécropole Sainte-Barbe, les terrasses funéraires du IVe s. à la Bourse, la rive sud du Vieux-Port. Au nord immédiat de la ville, nulle trace de sépulture, dans une zone amenée à connaître une forte densité de tombes ultérieurement. Des recherches récentes signalent plus au nord (cf. encadré Ancien Lazaret, Bd de Paris) une petite nécropole sans doute urbaine, comme vraisemblablement la trouvaille du XIXe s. encore plus au nord-est de quelques tombes bien organisées à Saint-Mauront.

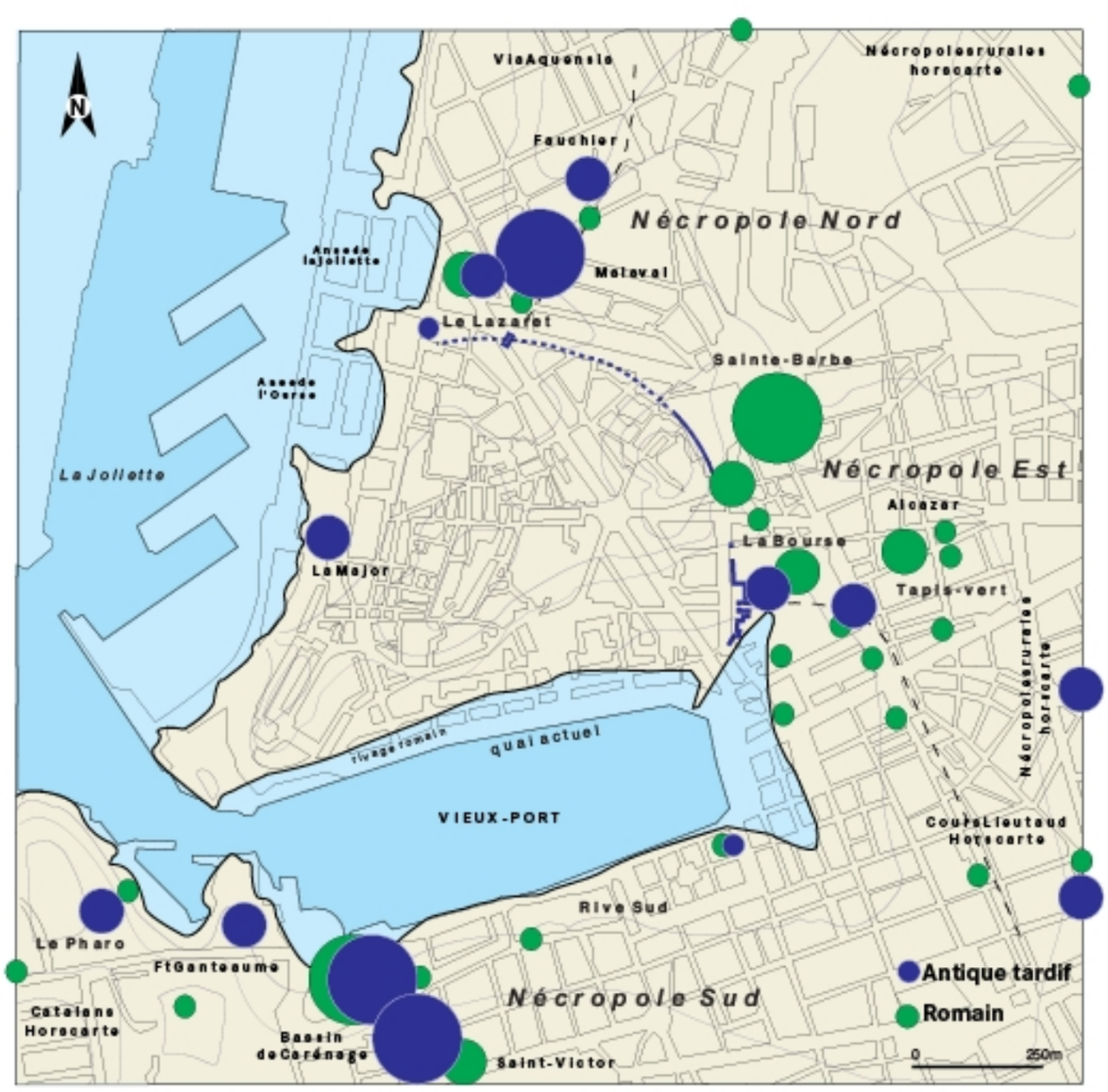
La *période hellénistique* est bien illustrée. Des découvertes du XIXe s. jusqu'au riche potentiel mis au jour en 1991 à Sainte-Barbe, les données montrent des gisements funéraires prolongeant les précédents et de nouveaux lieux de mise en terre comme les découvertes anciennes du Lazaret (bas de la rue de la République). Le tracé de la fortification du IIe s. av. J.-C. délimite une ville d'environ 50 hectares, et les nécropoles complètent l'auréole funéraire suburbaine. Or, plus aucune sépulture n'est identifiée entre 150 av. J.-C. et la prise de la cité en 49 av. J.-C. Comment ne pas mettre ce hiatus dans la connaissance des nécropoles en parallèle avec la période de trouble que connaît Massalia avec ses voisins gaulois et l'érection de ce rempart en grand appareil ?

Les **rites et pratiques sépulcrales** évoluent au cours de l'époque grecque car inhumation et crémation coexistent. La signification des mobiliers accompagnant le défunt est mieux perçue. Objets personnels et offrandes participent de la compréhension des gestes envers le mort mais aussi de l'identité du sujet



Enclos funéraire sud. IVe s. av. J.-C. La Bourse 1984. Frise dorique basse à métopes et triglyphes. Cliché M. Moliner SAM APVM.





▲ Carte périodisée des principales nécropoles antiques de Marseille. Carte M. Moliner SAM APVM.

▼ Inhumation de jeune femme sans mobilier. IIe s. av. J.-C. Sainte-Barbe 1991, tombe 49. Sur la droite, banquette et foyer de repas rituel. Cliché Fr. Cognard-St.-Bien, Afan.

▲ **Kylix attique à figures rouges en offrande. V^e s. av. J.-C. Tapis-vert 1953 sarcophage 3. Joueur d'aulos, éphèbe sur le médaillon intérieur. Cliché M. Moliner SAM APVM.**

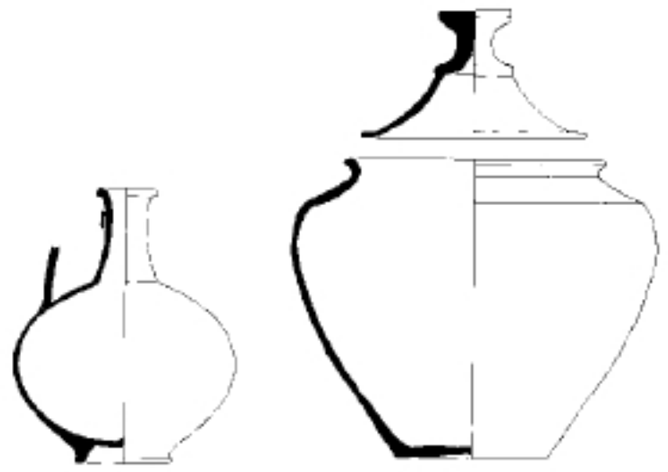
◥ **Hydrie cinéraire en céramique attique à figures rouges. IV^e s. av. J.-C. La Bourse 1974, enclos nord. Style de Kertch à décor d'amazonomachie. Cliché L. Damelet, CNRS - CCJ.**

▼ **Hydries et cruches cinéraires en pâte claire massaliète et d'Ibiza. IV^e-III^e s. av. J.-C. Sainte-Barbe 1991, tombes 43, 99, 102, 115 et 247. Cliché Fr. Cognard.**

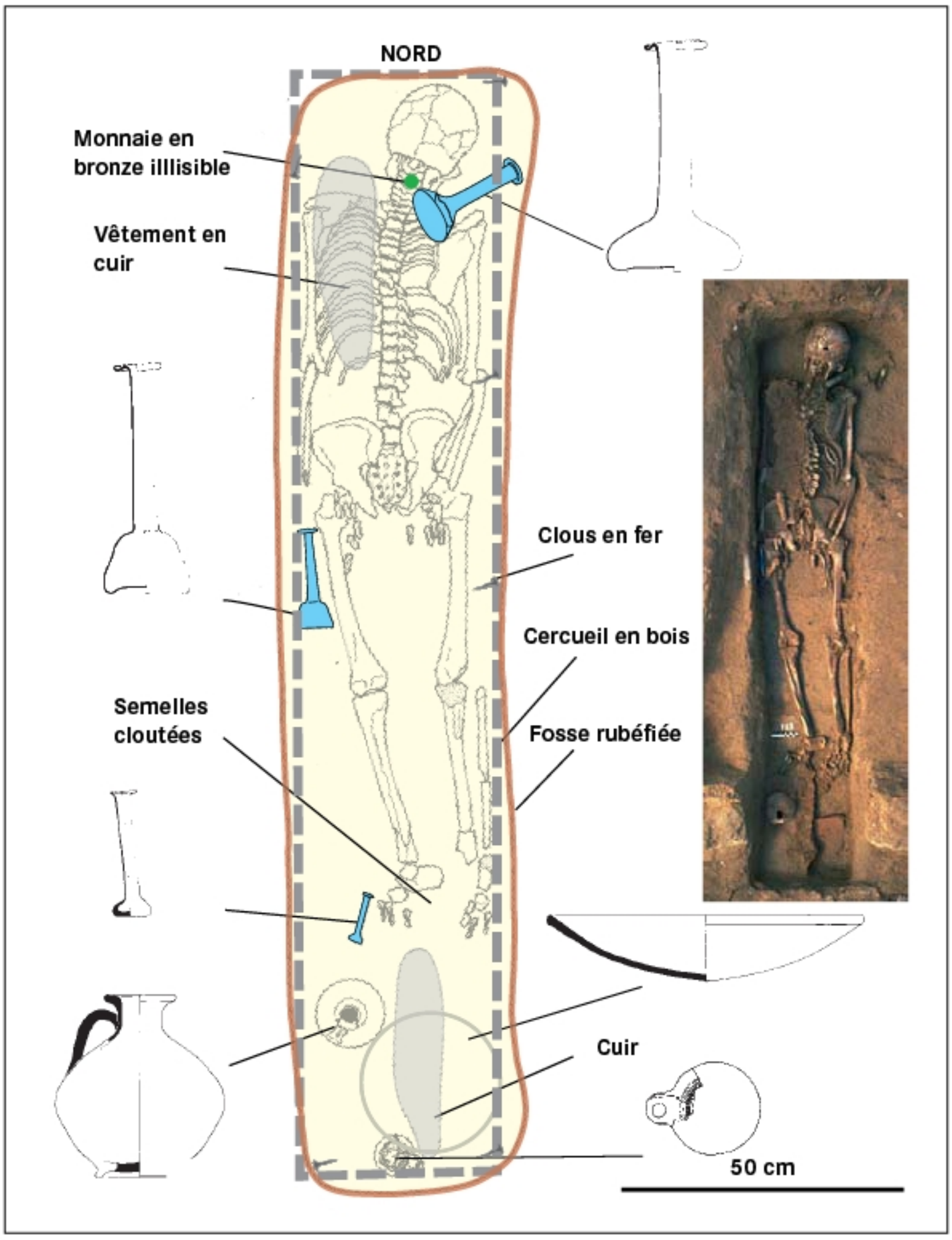
alors que les stèles inscrites sont quasi inexistantes.

Pour la *période archaïque,* l'unique sépulture signalée consiste en une crémation *in situ*. Ce n'est pas un bûcher collectif mais une sépulture individuelle dont le recours à un rite particulier, l'incinération primaire, est inconnu pour toute l'époque grecque à Marseille alors qu'il est signalé dans d'autres cités grecques archaïques. Nous pourrions être en présence d'un cas spécifique, un héros de la cité (?), dont le traitement du corps au décès ne peut éclairer sur les usages des contemporains. Les sépultures des premiers massaliètes sont à rechercher bien au-delà, mais pourquoi pas, en deçà, des périmètres envisagés pour la ville archaïque.

Lors de la *période classique*, inhumation et crémation sont toujours présentes, mais si la mise en terre du cadavre est majoritaire au départ de cette période, le recours à l'incinération avec dépôt secondaire des cendres va croissant. Aucune crémation d'enfant n'est connue et les sépultures de jeunes sujets sont nombreuses. L'épigraphie est rare, hormis peut-être une stèle à Dionyso(doros ?), l'organisation interne des nécropoles est inconnue. Les enclos funéraires de la Bourse témoignent peut-être de regroupements familiaux avec des crémations en urnes. Les pratiques sépulcrales révèlent de modestes aménagements pour contenir les corps, des sarcophages en calcaire sans décor sont attestés pour adultes et enfants. En revanche, les réceptacles pour les restes brûlés sont plus variés, vases céramiques massaliètes et urnes en plomb mais aussi de rares et belles pièces en bronze ou en céramique attique à figures rouges. Des importations de grande qualité se retrouvent dans les dépôts d'offrandes où priment des pièces en terre cuite locales associées à des objets person-



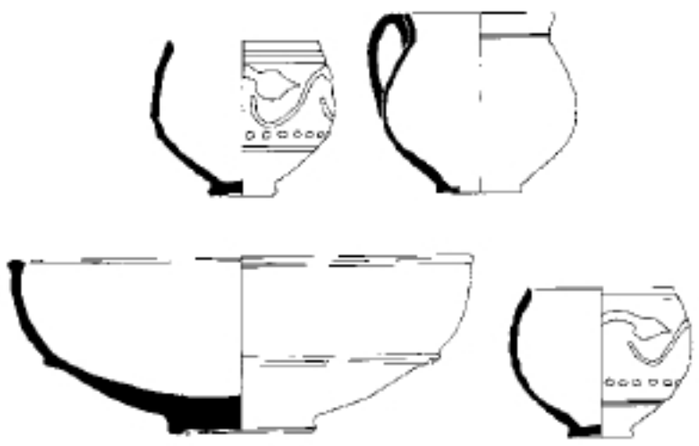
◂▴ Urne cinéraire à pâte oxydante, sujet adulte féminin (?). Début du Ier s. ap. J.-C. Sainte-Barbe 1991, tombe 368. Cruche en céramique commune locale en offrande. Cliché Fr. Cognard-St.-Bien, Afan.



◂ Inhumation en procubitus d'un homme âgé. IIe s. Sainte-Barbe 1991, tombe 82. Le dépôt de mobilier comprend trois balsamaires en verre, deux céramiques, une lampe à huile en céramique et une obole à Charon placée dans la bouche. Le défunt déposé dans un cercueil en bois portait un vêtement de cuir et des chaussures à semelles cloutées. Infographie M. Moliner, dessin Ph. Chapon, cliché Fr. Cognard-St.-Bien, Afan.

nels tels des strigiles. Le répertoire des dépôts d'offrande (une tombe sur trois en moyenne pour cette période et pour les suivantes) est limité et standardisé.

Au cours de la *période hellénistique,* crémation et inhumation sont à égalité, mais les données de la nécropole Sainte-Barbe s'interrompent vers 150 av. J.-C. Une certaine « démocratisation » des pratiques crématoires peut être envisagée, qui ne semble plus être réservée à des populations privilégiées dont les urnes cinéraires de belle facture pouvaient trahir un statut social. Les dépôts accompagnant le défunt sont plus modestes, avec un recours systématique aux vases de production locale. Des tombes à inhumation sans aucun mobilier sont attribuées à ces périodes grâce aux données stratigraphiques. L'austérité célébrée des Massaliètes trouve-là, sans doute, une de ses expressions.



▲▶ **Dépôts d'offrandes aux pieds d'une inhumation d'adulte. 2e moitié du Ier s. Sainte-Barbe 1991, tombe 216. Une grande coupe en céramique commune contient deux gobelets ibériques, un gobelet oriental et des restes fauniques complètent cet ensemble varié. Cliché Fr. Cognard-St.-Bien, Afan.**

▼ **Obole à Charon insérée dans la bouche du mort, un homme âgé déposé dans un cercueil en pin d'Alep. IIe s. Sainte-Barbe 1991, tombe 144. Monnaie d'Antonin le Pieux. Cliché Fr. Cognard-St.-Bien, Afan.**

LES NÉCROPOLES ROMAINES

Conquise par Trébonius, légat de César, en 49 av. J.-C., la ville se transforme dès l'époque d'Auguste.

La topographie funéraire de la ville romaine s'étend. Au silence des sources archéologiques sur les nécropoles marseillaises durant la période de l'installation de Rome en Narbonnaise, s'oppose la reprise des ensevelissements pour les dernières décennies du Ier s. av. J.-C. et pour tout le Haut Empire, tandis qu'à partir des Sévères, la documentation est moins importante.

Au début du Principat et de l'Empire, les nécropoles réoccupent les zones funéraires précédentes tandis que les usages funéraires persistent avec quelques changements, comme le montre la nécropole de Sainte-Barbe, forte de plusieurs centaines de sépultures.

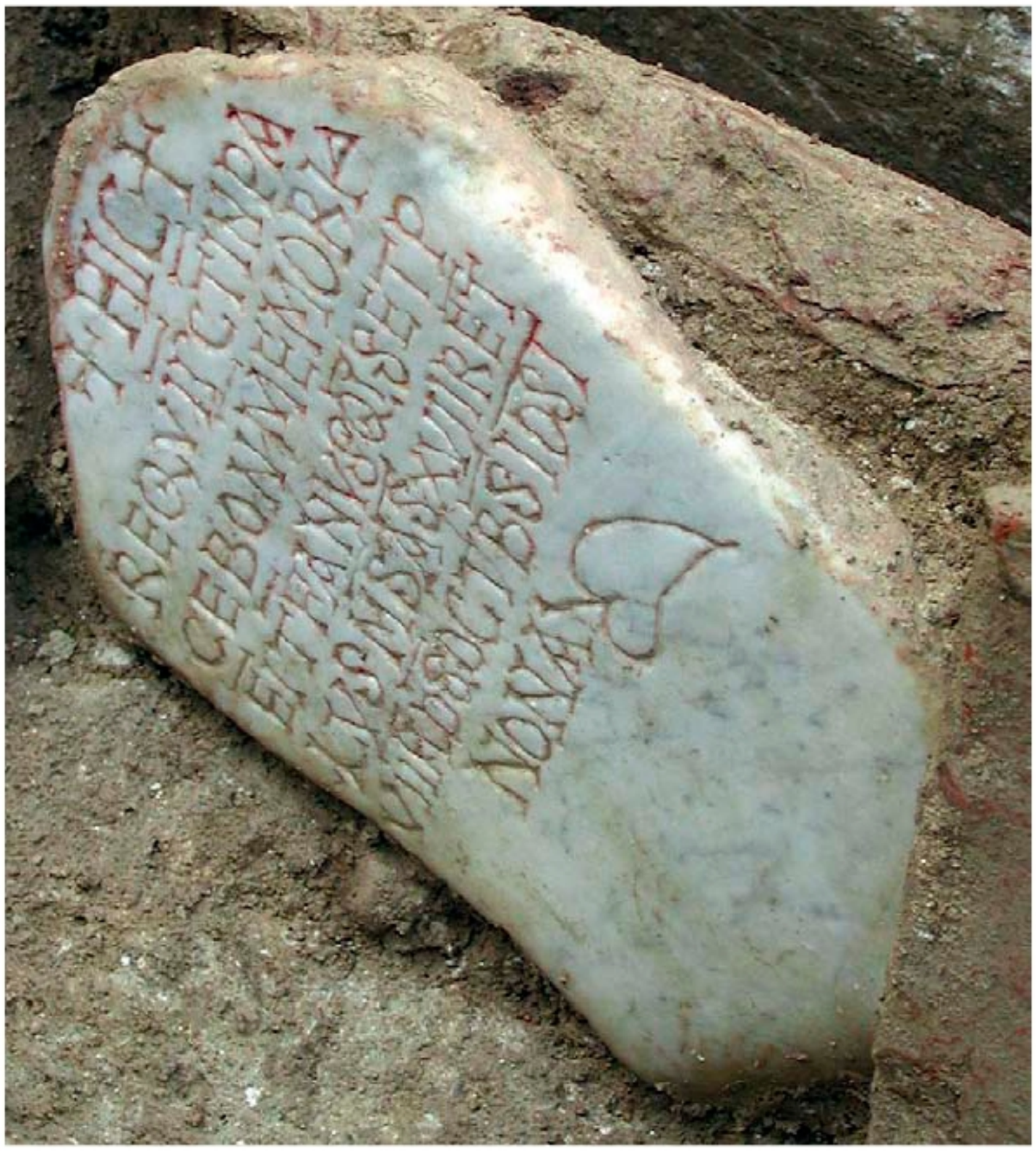
Au cours du Haut-Empire, on constate l'extension et la densification des nécropoles entourant la ville comme l'apparition de gisements funéraires ruraux. L'implantation de sépultures et de mausolées le long des voies est et nord est bien marquée. L'aire sépulcrale sur la rive sud s'étend alors vers l'est, le long d'un axe qui connaîtra un vif succès à la période chrétienne.

Pour le Bas-Empire, la documentation se fonde seulement sur les découvertes anciennes, souvent mal renseignées. Le monde des morts à l'instar de celui des vivants semble bien connaître une récession qui affecte une part de la ville comme le montrent les dernières fouilles.

Les rites et pratiques sépulcrales se romanisent. Les mobiliers déposés illustrent pleinement la romanisation des usages funéraires dans le choix des objets déposés dans la tombe mais aussi dans certains gestes nouveaux à Marseille comme le dépôt de monnaies.

Durant l'époque augustéenne, la crémation est majoritaire, même exclusive à Sainte-Barbe, dans la droite ligne de l'évolution qui s'annonçait à l'époque hellénistique. Mais au cours du Ier siècle, le dépôt d'inhumation reprend. Le mobilier se romanise et les monnaies apparaissent, mais la composition des dépôts perpétue les gestes antérieurs.

Aux cours des Ier-IIe s., la crémation avec dépôt secondaire chute progressivement face à l'inhumation qui redevient majoritaire à partir du début du IIe s. Dans la seconde moitié du IIe s. apparaît l'incinération primaire dont la fosse de crémation conserve les restes osseux incinérés *in situ*. Durant tout le Haut-Empire, on



◂▴ **Épitaphe de Stefanus. Plaque de marbre remployée pour une tombe d'enfant. VI^e s. Malaval 2003-2004, tombe 123. Traduction : « *Ici repose dans la paix de bonne mémoire Stefanus, qui vécut plus ou moins dix-sept ans ; il s'en est allé le septième jour avant les kalendes d'octobre (un 26 septembre), l'année neuvième de l'indiction* » (traduction J. Guyon). La gravure a été rehaussée de pigments ocre rouge. Cliché M. Moliner SAM APVM.**

assiste à une romanisation de plus en plus marquée des gestes sépulcraux mais toujours avec les mêmes comportements hérités de la période précédente. Les anthroponymes et l'écriture prolongent la présence grecque même si peu à peu la citoyenneté et les formulaires romains s'imposent. Les dépôts d'offrandes sont plus variés et plus abondants, l'obole à Charon est fréquente mais avec des espèces usagées.

Les III^e et IV^e s. ne sont illustrés qu'à partir de pièces « remarquables » comme des sarcophages décorés datés stylistiquement et réutilisés au Moyen Age.

LES NÉCROPOLES TARDIVES

Il n'est pas toujours facile aux IV^e-V^e s. de distinguer entre tombes païennes et tombes chrétiennes, mais la christianisation semble totale au VI^e s. Le regroupement de tombes autour d'édifices témoins de la nouvelle foi chrétienne marque le paysage funéraire essentiellement hors les murs. Au cours du VII^e s., l'auréole funéraire antique autour de la ville voit ses emprises diminuer au profit d'une localisation plus marquée autour de certains secteurs, en particulier au devant des portes de la ville mais aussi à la campagne comme la nécropole de Saint-Giniez, plus à l'est encore. C'est aussi à cette époque que les premiers morts « entrent » en ville.

Avec la construction du groupe épiscopal doté d'un très grand baptistère, la communauté chrétienne de Marseille marque le paysage urbain. Au XIX^e s., sont

▾ **Sarcophage dit de la *Traditio legis*, calcaire local. Fin V^e s. Saint-Victor 1970, tombe XX. Inhumation d'une jeune-femme avec dépôt de fleurs et croix pattée en or sur le front. Au centre, le Christ remet les rouleaux de la loi à l'apôtre Pierre ; à gauche, le sacrifice d'Abraham ; à droite, la guérison de l'aveugle. Le couvercle est taillé en toiture de *tegulae*. Cliché C.C.J. - C.N.R.S.**

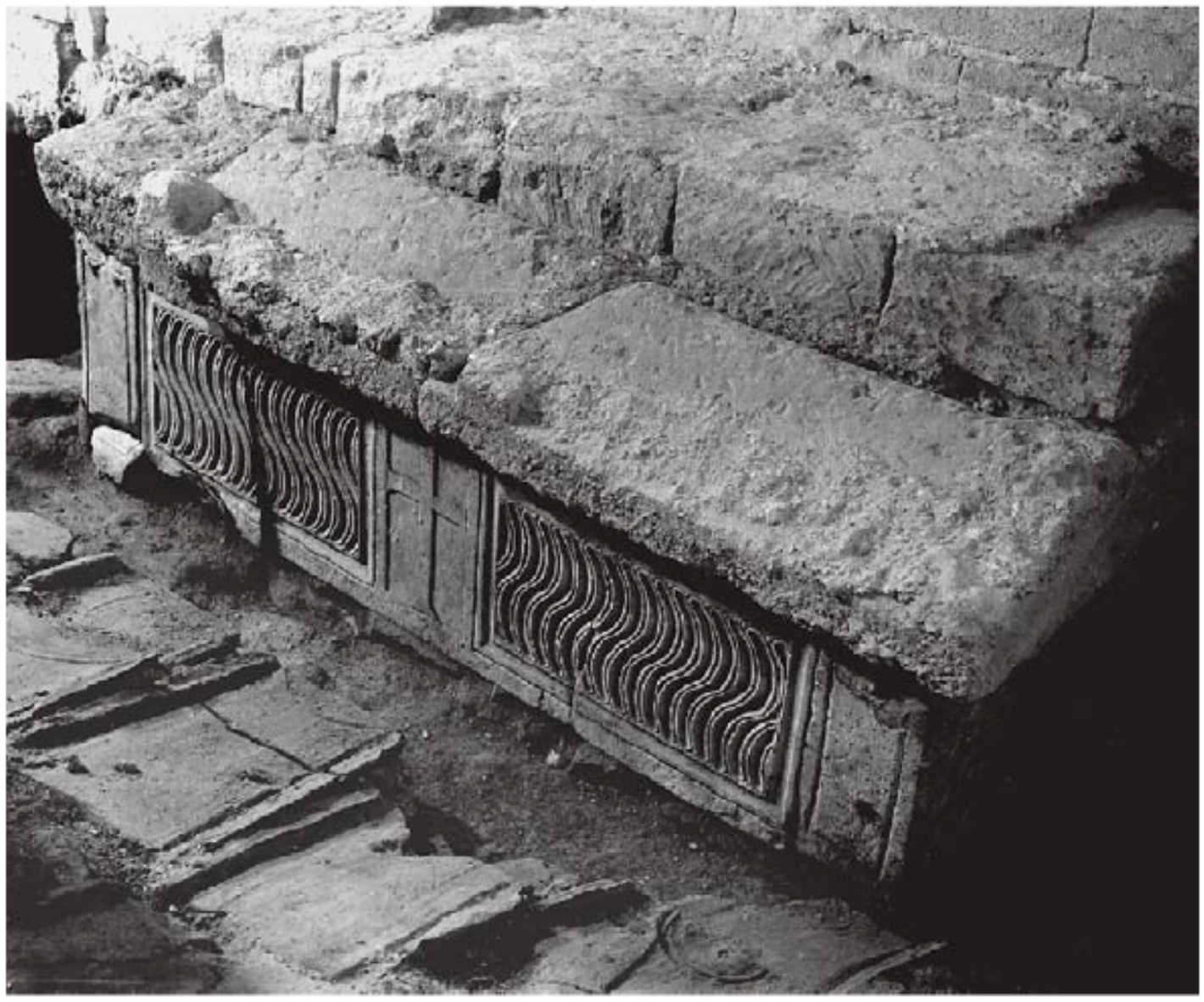
signalés, sans autre précision, une quinzaine de sarcophages exhumés lors de la construction de l'actuelle cathédrale. Ils révèlent ainsi les premiers enterrements en ville au contact de la cathédrale paléochrétienne.

Au sud, la rive méridionale du plan d'eau devient un espace privilégié pour les ensevelissements autour d'un édifice au plan complexe, Saint-Victor. Un cheminement dont l'actuelle rue Sainte rappelle le tracé, aboutit à ce site majeur où naîtra une puissante abbaye médiévale à partir du XIe s.

Au nord, des groupements de sépultures sont mentionnés au XIXe s. le long de la *via Aquensis* conduisant à la porte septentrionale de la ville. Une fouille récente au départ de l'actuelle rue Malaval (2004) confirme l'existence d'une nécropole tardive. Au début du Ve s., une église orientée est bâtie, dotée d'une double sépulture privilégiée et vénérée, équipée d'un dispositif original pour produire l'huile sainte. Elle est le point de départ d'une accumulation de sépultures (*tumulatio ad sanctos*). L'édifice (peut-être la basilique Saint-Étienne citée par Grégoire de Tours) est abandonné ainsi que son cimetière au cours du VIe s.

À l'est, au devant de la porte d'Italie du secteur de la Bourse, se trouvent des tombes éparses, et deux groupes de sarcophages (une quarantaine au moins) suggèrent l'existence d'une possible basilique funéraire.

Les rites et pratiques aux premiers temps chrétiens se transforment. L'inhumation est maintenant la règle absolue. Tombes sous tuiles, cercueils ou simples fosses constituent la maison du mort, hommes, femmes et enfants, aux diverses pathologies comme le montrent les travaux anthropologiques. Le recours fréquent aux sarcophages, essentiellement en calcaire régional et en de très rares cas en marbre décoré, autorisent les déposes multiples de sujets. Comme à l'époque grecque, on inhume les enfants dans des amphores découpées, mais c'est aussi parfois le cas des adultes ! L'épigraphie funéraire reste modeste comme dans l'Antiquité, les formulaires s'adaptent à la nouvelle foi.



▲ **Sarcophage à strigiles et croix pattée. Vers 400 apr. J.-C. Saint-Victor 1971. Remployé pour la sépulture du moine Arduinus au XIe s. Cliché C.C.J.-C.N.R.S.**

Les vêtements et parures sont rarement luxueux. Les dépôts d'objets, encore attestés à Saint-Victor et à Malaval, disparaissent progressivement. Les noms sont souvent d'origine romaine (Stephanus, Fedula) mais toujours écrits en latin.

De nombreux travaux interdisciplinaires contribuent à l'étude de ces populations enterrées, dont l'approche anthropologique engagée dès les interventions de terrain permet d'étudier ces hommes, ces femmes et ces enfants parfois morts prématurément.

▼ **La *memoria* de l'église paléochrétienne de la rue Malaval, tombe vénérée dotée de chancels en marbre de Carrare à décor géométrique. Cliché M. Moliner SAM APVM.**

POUR EN SAVOIR PLUS

- Moliner M., *Les nécropoles grecques et romaines de Marseille*, dans Bouiron M., Tréziny H., *Marseille, trames et paysages urbains de Gyptis au Roi René*. Actes du colloque international de Marseille 1999, Études Massaliètes, 7, Édisud, Aix-en-Provence, 2001, pp. 337-354.
- Moliner M., Mellinand Ph., Naggiar L., Richier A., Villemeur I. et coll., *La nécropole de Sainte-Barbe à Marseille. (IVe s. av. J.-C.–IIe s. ap. J.-C.)*, Études Massaliètes 8, Édisud, Aix-en-Provence, 2003, 487 p.
- Moliner M., *Archéologie funéraire à Marseille, Ve s. av. J.-C./VIe s. apr. J.-C., l'apport des fouilles récentes des nécropoles de Sainte-Barbe et Malaval*, dans Actes du colloque Archéologie des rivages méditerranéens, 50 ans de recherches, Arles (Bouches-du-Rhône) 28-29-30 octobre 2009. Sous la direction de X. Delestre, H. Marchesi. Paris, 2010, pp. 427-438.
- Moliner M., *Note sur les fouilles de la rue Malaval à Marseille*. Note d'information, comptes-rendus des séances de l'année 2010, III, juillet-octobre, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris, 2010, pp. 1247-1264.

La nécropole grecque du Lazaret d'Arenc

Par **Charlie Newman** et **Juliette Michel,** société Chronoterre Archéologie

En 2012, des fouilles archéologiques effectuées dans le quartier d'Euroméditerranée par une équipe de Chronoterre Archéologie, ont mis au jour les vestiges inattendus d'une nécropole datant de la période grecque, et dont les premières sépultures sont apparues sous les fondations de l'ancien lazaret d'Arenc. Les tombes fouillées constituent une partie d'une nécropole qui devait déborder largement l'emprise du chantier archéologique. Situées le long d'un axe de circulation au nord de *Massalia*, les structures funéraires ont été installées sur le flanc d'une colline partiellement aménagée en terrasses, à proximité du littoral de l'époque.

Comme dans d'autres nécropoles de la ville phocéenne, on observe la co-existence de l'inhumation et de la crémation*. On dénombre une trentaine de **sépultures à inhumation**. Les défunts étaient le plus souvent inhumés dans des sarcophages en calcaire ou dans des coffres de dalles soigneusement équarries. D'autres étaient disposés dans des contenants en matière périssable de type coffrage en bois, parfois rehaussé d'une couverture de dalles. Enfin l'inhumation en pleine terre (sans contenant) apparaît ici minoritaire.

Concernant le **rite de la crémation**, on a découvert plusieurs bûchers funéraires, mais très peu de sépultures à crémation qui doivent donc se trouver dans des secteurs situés en dehors de l'aire de fouille.

Près de la moitié des sépultures ont livré un mobilier associé au défunt. Il s'agit le plus fréquemment de petits vases en céramique, pouvant être disposés à proximité de la tête, du bassin ou des pieds du sujet inhumé. On observe parfois le dépôt de coquillage placé près de la tête. Quelques artefacts en bronze et en fer nous renseignent également sur les éléments de parure que portaient certains individus.

Une des sépultures (SP 20) se démarquait des autres. Située sur un petit promontoire, en bordure du chemin, elle se présente sous la forme d'un petit enclos maçonné de 4 m de côté environ, au sein duquel prenait place un sarcophage. Le défunt, un homme de plus de 40 ans, était accompagné de deux vases en céramique, d'un coquillage et d'un alabastre* en albâtre déposé sur son bassin. Ce dépôt relativement riche en comparaison aux autres sépultures, souligne le statut particulier de cet individu.

Le mobilier mis au jour suggère une occupation funéraire dès la fin du VI^e^ siècle et au cours du V^e^ siècle avant notre ère. AT

Plan de la nécropole du Lazaret d'Arenc. Document Chronoterre.

- Sépultures à inhumation
- Bûchers
- Sépulture à crémation
- Epandage charbonneux
- Vestiges du Lazaret
- Limites de fouille

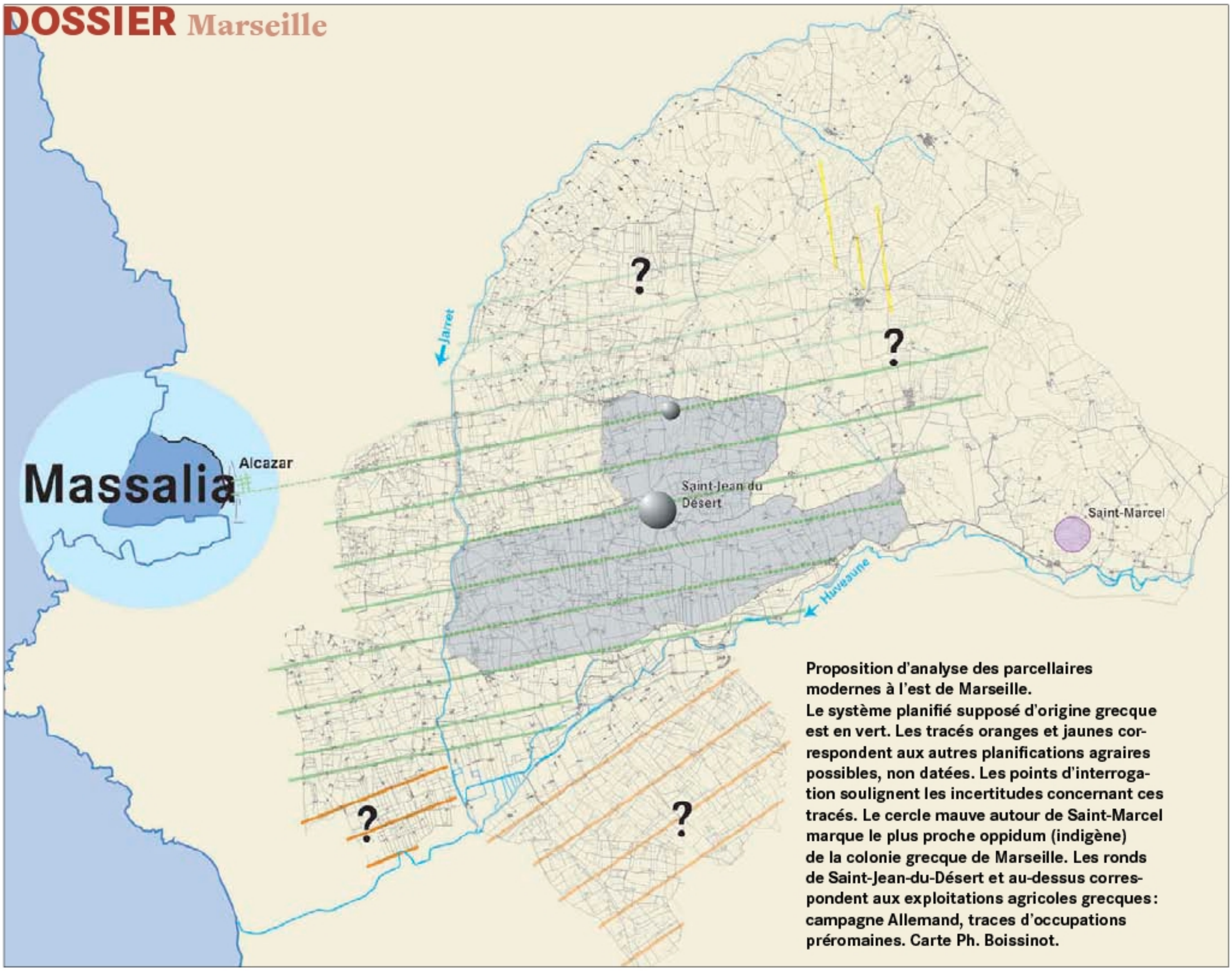
GLOSSAIRE

- **Alabastre.** Du grec *alabastron* signifiant vase sans anses. Récipient cylindrique, de forme allongée, en forme de goutte, servant à l'origine à contenir des huiles parfumées destinées au soin du corps.
- **Crémation.** Rite funéraire qui consiste à brûler le corps d'un défunt. Les os sont brûlés mais les fragments ensuite recueillis ne sont pas réduits en cendre contrairement à l'incinération.

▲ Détail de la nécropole au nord du site. Cliché Chronoterre.

◀ Apparition des structures funéraires sous l'ancien lazaret. Cliché Chronoterre.

▶ Sépultures en cours de dégagement. Cliché Chronoterre.



Proposition d'analyse des parcellaires modernes à l'est de Marseille.
Le système planifié supposé d'origine grecque est en vert. Les tracés oranges et jaunes correspondent aux autres planifications agraires possibles, non datées. Les points d'interrogation soulignent les incertitudes concernant ces tracés. Le cercle mauve autour de Saint-Marcel marque le plus proche oppidum (indigène) de la colonie grecque de Marseille. Les ronds de Saint-Jean-du-Désert et au-dessus correspondent aux exploitations agricoles grecques : campagne Allemand, traces d'occupations préromaines. Carte Ph. Boissinot.

Vignobles et parcellaires autour de Marseille antique

Par **Philippe Boissinot,** EHESS, TRACES/CRPPM Toulouse

Le géographe grec Strabon a été l'un des rares à décrire les terres autour de Marseille en soulignant la mauvaise qualité des sols, peu propices à la production de céréales, mais plus accueillants cependant pour les deux autres éléments de la trilogie méditerranéenne, à savoir la vigne et l'olivier. Il s'agit là d'un des clichés amplement répandus durant l'Antiquité, mais qui a des chances d'avoir été en partie vrai, vu les constats faits plus tardivement encore, jusqu'à ce que des travaux d'irrigation importants ne soient entrepris au XIX^e^ s.

Concernant la production viticole antique, l'archéologie, grâce à l'étude des amphores produites localement, a permis d'en scander les étapes : après une longue période centrée autour du commerce maritime, les Massaliotes ont finalement produit et exporté leur propre vin, peu après le milieu du VIe s. av. n. è., avant d'être concurrencés un temps par les productions italiques au IIe s. av. n. è. Pour cela, il a fallu mettre des terres en culture, probablement en masse et selon un minimum de règles foncières, des traces que l'archéologie sait aujourd'hui exploiter en partie.

Les plaines entourant le noyau historique de Marseille ont été amplement urbanisées depuis le XIXe s. et sont pour cette raison très mal connues de l'archéologie, inexploitables de surcroît du point de vue des clichés aériens. Pour les périodes contemporaines de l'occupation grecque, on n'y signalait jusqu'il y a peu que des nécropoles (Saint-Mauront, Cours Julien), quelques découvertes monétaires (Mazargues) et un four de potiers (Pointe Rouge). Le réseau viaire et le tracé des aqueducs, même pour une période étendue jusqu'à la fin de l'Antiquité, n'avaient guère suscité de recherches étendues, en dépit de l'observation de quelques tronçons, si ce n'est quelques spéculations mal assurées. Avec le projet de construction d'une rocade (L2) en plein cœur de la banlieue est, et après une réforme nationale de l'archéologie préventive plus favorable à ce genre d'espace, les premières recherches ont pu débuter dans un secteur situé à environ 4 kilomètres des portes de la cité antique, dans le quartier de Saint-Jean-du-Désert. Parmi les découvertes effectuées dans les années 1993-1994, on notera la présence d'un parcellaire fossile dans un petit vallon qui entaille les faibles reliefs entre Huveaune et Jarret, les deux cours d'eaux principaux du bassin de Marseille. Par la suite, des trouvailles du même genre se sont succédé, dans ce secteur mais également dans les abords de la cité, sur le site de l'Alcazar, de la butte Saint-Charles ou à proximité du boulevard des Dames.

À Saint-Jean-du-Désert, il s'agit d'un ensemble de champs dont seules les parties profondément travaillées en sous-sol ont été conservées. La répartition et la nature des vestiges, qui se présentent sous forme de tranchées ou de fosses isolées, toutes disposées selon des lignes parallèles et parfois accompagnées de fossés, laissent penser que l'on a affaire ici à des traces de viticulture ancienne (au plus tôt du IVe s. av. n. è. d'après le mobilier découvert), techniques agricoles maintenant bien connues par l'archéologie méridionale. L'attestation de la pratique du provignage (une méthode de reproduction spécifique, tirant parti de possibilités de marcottage de la vigne) a constitué l'un des éléments-clés de la démonstration. Après la phase de mise en place, de nombreuses transformations sont observées dans les champs jusqu'à l'époque romaine, qui ne bouleverse cependant en rien l'organisation générale des parcelles. Dans le courant du Haut-Empire, cet ensemble sera partiellement enseveli sous les limons de crue du ruisseau le plus proche. Pourtant, malgré ces importants phénomènes d'accrétion, plus tard encore (VIe-VIIe s. ap. n. è.), les mêmes orientations se retrouveront dans les murs d'un petit établissement rural.

▾ Vue des fosses de plantation d'un vignoble de Saint-Jean-du-Désert. Cliché Ph. Boissinot.

C'est avec la mise en place des bastides de l'époque moderne que le paysage rural se trouvera profondément modifié.

Les parcelles de la période hellénistique n'ont été fouillées qu'à proximité d'un petit ruisseau, maintenant fossile, celui dont nous venons de signaler le débordement. Nous ne connaissons pour cette raison qu'une seule de leur dimension, leur largeur, probablement au sein d'un parcellaire laniéré. Les orientations des vestiges agraires repérés sur le terrain présentent de légères variations, ce qui ne doit pas nous étonner puisque nous n'avons là, au mieux, que le découpage des champs, et non pas celui des structures intermédiaires d'un éventuel cadastre qui, lui, serait certainement beaucoup plus régulier; les structures intermédiaires, faut-il le rappeler, constituent dans la morphologie agraire le niveau d'organisation intermédiaire entre les champs et le territoire. En contexte grec, elles peuvent en particulier correspondre aux *klèroi*, lots de terre tirés au sort et attribués à des colons.

Grâce à ces fouilles agraires, nous disposions d'une fenêtre relativement bien datée à l'intérieur d'un parcellaire certainement régulier. Mais restait à savoir si celui-ci pouvait être étendu à des espaces beaucoup plus vastes alentour. L'échantillon étudié permettait en outre de supposer une longue pérennité des limites parcellaires au cours

du temps, ce qui était particulièrement encourageant pour une étude régressive du finage marseillais. Faute de photographies aériennes explicites, il fallait donc commencer l'enquête à partir des plus anciens cadastres dressés sur plan, en l'occurrence ceux qui ont été réalisés au début du XIXe s., à une époque où Saint-Jean-du-Désert n'était encore qu'un hameau entouré de champs et de bastides. La recherche sur les limites parcellaires parallèles à celles repérées dans la fouille n'ont rien donné dans un premier temps, jusqu'à ce qu'on constate que des axes aux orientations voisines se dessinaient clairement dans ce secteur, présentant, outre un net parallélisme, une rigoureuse équidistance (398 m). Principalement matérialisés par des chemins et des limites parcellaires, ces axes traversent sans discontinuité la rivière du Jarret, mais s'arrêtent à proximité de la plaine alluviale de l'Huveaune, laissant la place à une autre structuration de l'espace en rive gauche. L'un de ces axes majeurs pourrait même prendre naissance à la « porte d'Italie » du port antique de Marseille, en laissant parallèle à lui sur sa gauche, mais à quelques mètres de celui-ci, la parcelle enclose mise au jour sur le chantier de l'Alcazar, ce qui constitue un argument fort en faveur d'une datation ancienne, sans doute dès le Ve s. av. J.-C.

Si l'on pose l'hypothèse que le parcellaire est à l'image de celui mis en évidence autour de la colonie grecque de Métaponte en Grande Grèce (Italie), constitué de long axes parallèles – mais sans recherche d'une stricte orthogonalité dans le découpage des parcelles –, et, localement, sans périodicité régulière, nous avons là, à Marseille, un bon point de départ pour la suite de recherches fructueuses, pouvant être testées dans le futur. En l'absence d'axes plus ou moins perpendiculaires aux précédents, on s'interdira de proposer dans ce cas un modèle plus régulier encore, celui du plan en damier, ou encore d'une organisation en lots parfaitement rectangulaires comme on l'observe sur d'importantes portions des territoires des villes grecques de Crimée.

Le fait que les limites parcellaires mises en évidence dans les décapages de Saint-Jean-du-Désert ne soient pas exactement parallèles à ces grands axes n'est en rien une réfutation du modèle : on sait qu'il existe un certain jeu dans le découpage des champs au sein des structures intermédiaires, comme on a pu le constater dans la région d'Orange à la période romaine. Si toutefois l'hypothèse est la bonne, on constate que la fenêtre archéologique étudiée ici se situe à l'extrémité du « secteur régulier », les limites parcellaires modernes situées plus à l'est ne trahissant aucun prolongement des axes ; il n'est pas étonnant dans ce cas que les datations obtenues pour Saint-Jean-du-Désert soient si basses, la colonisation des terres ici n'ayant été réalisée qu'après l'exploitation du finage le plus proche de la cité.

Dans ce dossier, nous avons réuni un certain nombre d'indices que l'on peut qualifier de sérieux à propos du problème des (probables) cadastres antiques de Marseille, d'autant plus que les lignes concernées ne relient aucun pole de peuplement bien attesté à l'époque médiévale ou postérieurement. Un de ces axes conduit directement à l'une des portes de la ville antique (« porte d'Italie » à la Bourse), selon une inclinaison identique à celle présumée à partir de l'analyse de la documentation archéologique de ce secteur périurbain ; des ensembles archéologiques bien datés, au plus tôt au Ve s. av. J.-C. à l'Alcazar et au IVe s. av. J.-C. à Saint-Jean-du-Désert, semblent s'inscrire entre ces lignes parallèles, et ils relèvent tous deux dès le départ de la viticulture, selon une progression qui va du proche au plus lointain. L'ensemble de ces éléments concourt à proposer l'existence d'une planification agraire d'époque grecque dans tout ce secteur oriental de la cité. L'orientation choisie n'est manifestement pas celle d'une voie permettant de traverser l'ensemble du bassin de Marseille, et de conduire *in fine* vers l'itinéraire maritime menant en Italie, car si tel avait été le cas, elle aurait buté plus à l'est contre le massif d'Allauch. Pour cette raison, il est nécessaire d'envisager d'autres axes obliques permettant de rabattre les communications vers le sud-est, en direction de la vallée de l'Huveaune.

Concernant l'étendue de cette planification, nos informations ne sont pas uniformément réparties. Nous avons privilégié pour cette recherche les environs de Saint-Jean-du-Désert, et le lien entre ce secteur et la cité antique. Les autres parties du bassin de Marseille qui ont été examinées, certes de manière plus ponctuelle, ne semblent pas correspondre à ce genre de structuration, et nous ne pouvons pas, dès maintenant, nous engager sur leur éventuelle cadastration durant l'Antiquité. De nouvelles fouilles et un traitement systématique des données parcellaires permettront certainement d'avancer très prochainement dans ce registre.

Les raisons historiques d'une telle planification agraire peuvent se trouver dans la littérature. Dans le monde antique, ces opérations sont généralement associées au lotissement de nouveaux colons, indirectement à la mainmise sur des terrains pris aux « indigènes ». Si l'on date au plus tard l'installation du système planifié de la période de mise en place du premier lot agraire de l'Alcazar, on peut le mettre en parallèle avec une arrivée d'émigrés phocéens chassés par les Perses au milieu du VIe s. av. n. è., à une phase qui correspond justement à la première production d'amphores, c'est-à-dire à la création d'un vignoble proche de la cité, en grande partie destiné à l'exportation du vin. 47

POUR EN SAVOIR PLUS

- Boissinot P., « L'empreinte des paysages hellénistiques dans les formations holocènes de Saint-Jean-du-Désert (Marseille) », dans *Méditerranée*, 82, 1995, pp. 33-40.
- Boissinot P., « Archéologie des vignobles antiques du sud de la Gaule », dans *Gallia*, 58, 2001, pp. 513-544.
- Bouiron M., « Les espaces suburbains », dans Bouiron (M.), Tréziny (H.), Bizot (B.), Guilcher (A.), Guyon (J.), Pagni (M.) dir., *Marseille. Trames et paysages urbains de Gyptis au Roi René*, Lattes-Aix-en-Provence, ADAM-Université de Provence (Etudes Massaliètes 7), 2001, pp. 319-335.
- Rothé M.-P., Treziny H. (dir.), *Marseille et alentours*. 13/3 (Carte Archéologique de la Gaule), Paris, MSH, 925 p.

MARSEILLE, BASSIN DE STOCKAGE SADI-CARNOT, SURVERSE DU VIEUX-PORT

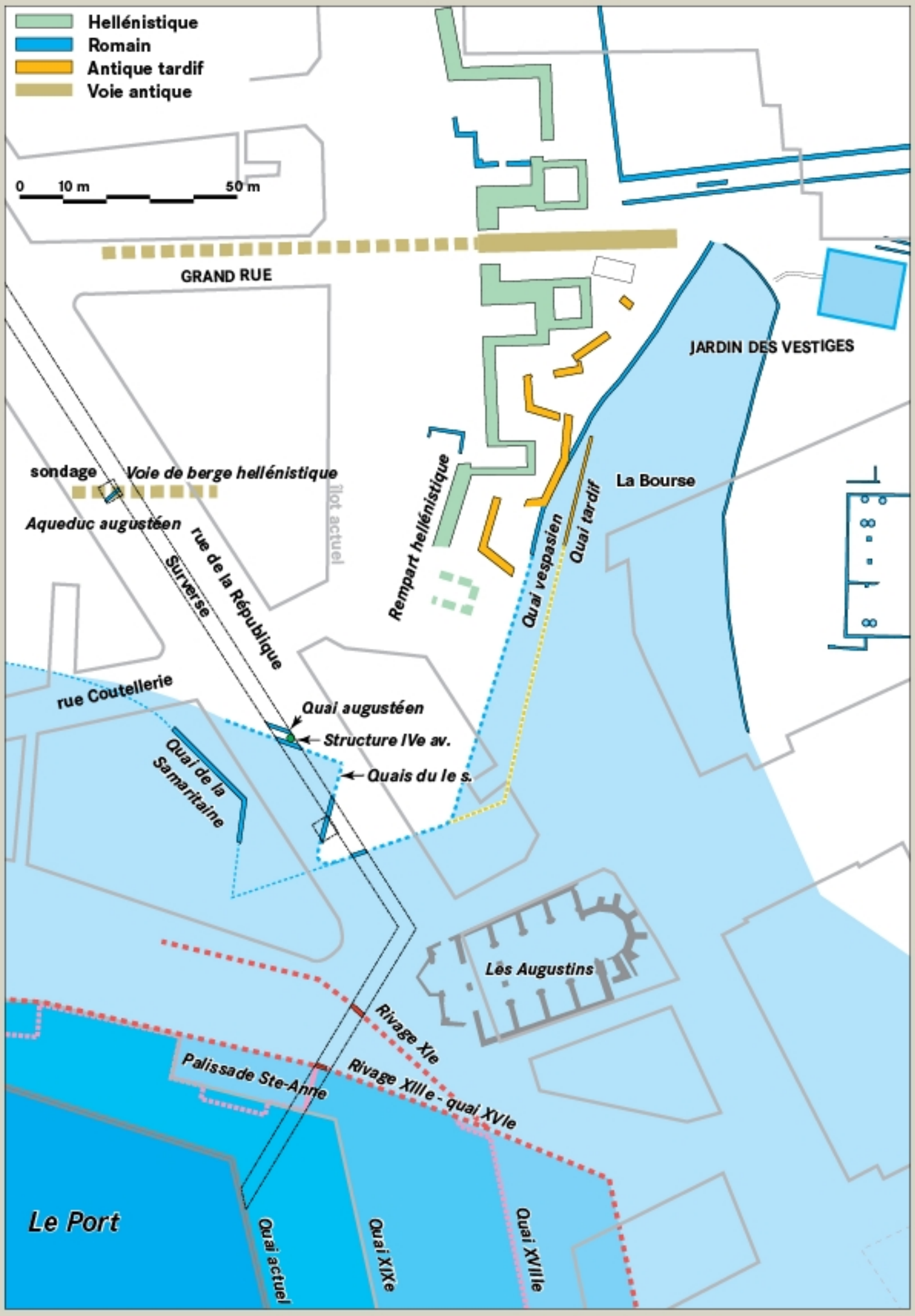
Par **Bernard Sillano,** Inrap

La surveillance archéologique de travaux d'installation d'une canalisation dans l'axe de la rue de la République à Marseille a permis d'observer la succession des aménagements portuaires de l'Antiquité au Moyen Âge.

En préalable, le diagnostic archéologique a révélé, entre la Grand rue et la rue Coutellerie, ce qui s'apparente à un chemin côtier daté de la période hellénistique. La plus ancienne structure est située plus au sud, à une centaine de mètres du rivage actuel, et elle est antérieure au milieu du IVe s. av. J.-C. Elle est formée de trois blocs en travertin, alignés selon un axe nord-sud. Les sables marins qui s'y appuient incitent à l'interpréter comme un ancien môle perpendiculaire au rivage. Son abandon serait à situer entre les IIIe et IIe s. av. J.-C.

Au-dessus de ces blocs se situe la première des constructions d'époque romaine, édifiée vers 40-20 av. J.-C., en blocs de calcaire de la Couronne. La seule assise retrouvée suit une orientation sud-est/nord-ouest. L'aménagement en est rudimentaire : le module des blocs est irrégulier et leur disposition paraît assez peu soignée. La faible quantité d'animaux marins fixés sur la face méridionale du quai laisse présumer une courte durée d'utilisation. Le quai le plus spectaculaire est construit dans le courant du Ier siècle de notre ère. Ses trois retours à angle droit définissent un môle qui marque l'entrée de la « corne du port », darse découverte lors des travaux de construction du Centre Bourse. Cinq assises de grand appareil ont été observées. Les blocs de calcaire de la Couronne sont taillés selon un module de 2 x 1,5 x 1 coudées de 50 cm. Sous les blocs, des entailles coudées et des mortaises sur les lits d'attente dénotent l'utilisation de pinces à crochet. Les blocs sont généralement en panneresse, mais certains, plus longs et en boutisse, à la verticale les uns des autres, alternant avec des dés de pierre, forment des raidisseurs.

Dans le dernier quart du IIe s., un nouveau quai, dit « de la Samaritaine », élargi le môle vers l'ouest alors que son quai méridional reste fonctionnel jusqu'au IVe s. L'ensemble est ensuite submergé pendant que la « corne » du Lacydon commence à s'envaser. Ce n'est qu'au Moyen Âge qu'est établi un nouveau quai qui obture définitivement cette ancienne darse.



▸ **Plan d'ensemble des structures portuaires antiques sous la rue de la République. DAO B. Sillano.**

POUR EN SAVOIR PLUS

• Sillano B., Weydert N., « Évolution des aménagements portuaires de l'Antiquité à l'époque moderne : l'exemple de la rue de la République à Marseille », dans *Archéologie des rivages méditerranéens, 50 ans de recherche*, Actes du colloque d'Arles 28-29-30 octobre 2009, sous la direction de X. Delestre et Henri Marchesi, Ministère de la Culture et de la Communication, 2010. pp. 115-121.

Évocation à l'aquarelle de la basilique de saint Victor au Ve siècle, par J.-M. Gassend. En traits fins, la silhouette de l'abbaye qui lui a succédé au Moyen Âge. Aquarelle J.-M. Gassend

Marseille aux premiers temps chrétiens

(IVe-VIe siècles)

Par **Jean Guyon,** directeur de recherche émérite au CNRS

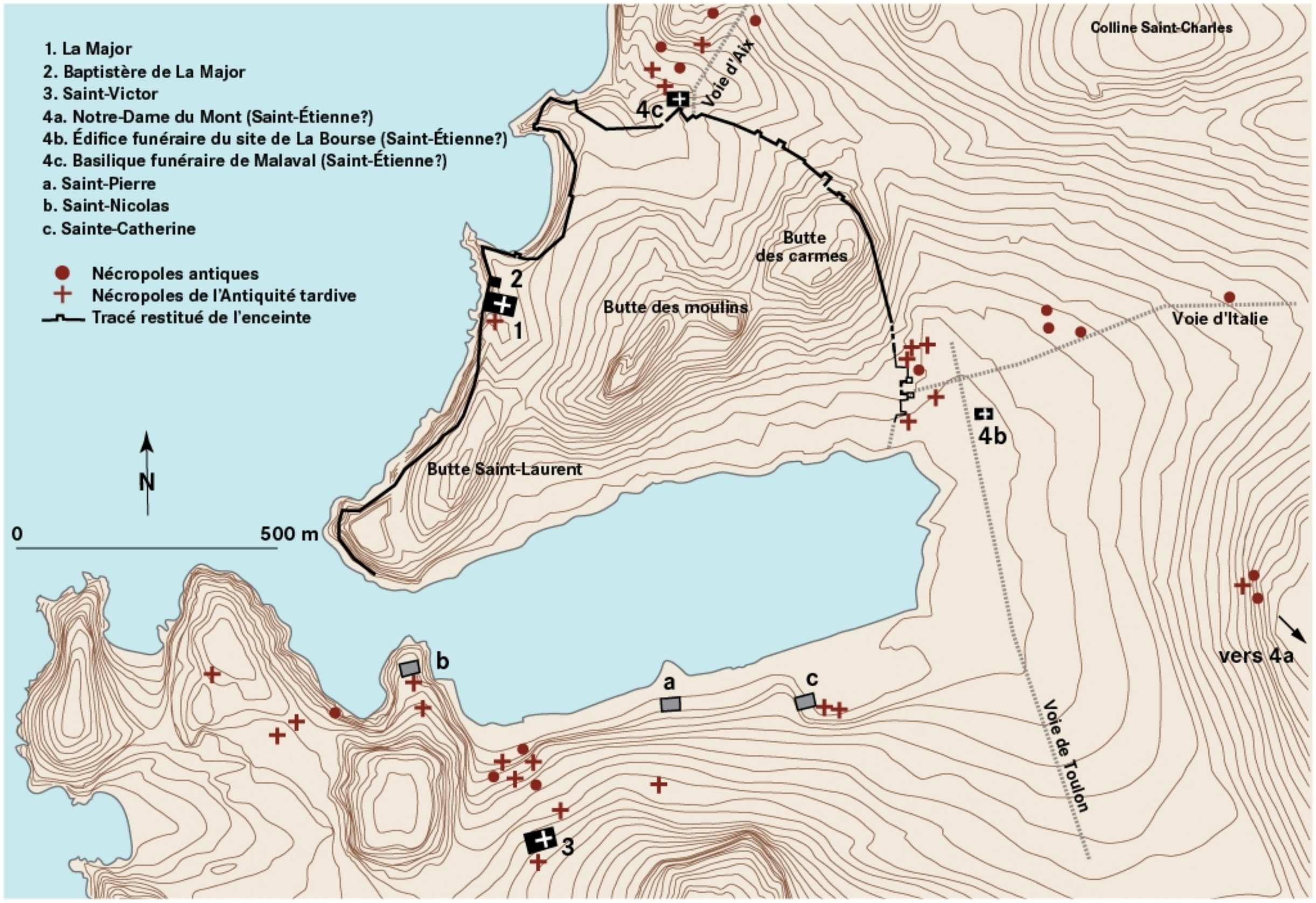
Comme souvent, la religion chrétienne a fortement marqué le tissu urbain de la ville et son développement puisque les vestiges les plus remarquables de l'Antiquité tardive à Marseille sont le groupe épiscopal et plusieurs basiliques funéraires. Auréolée du martyre de saint Victor, mais aussi de sa réputation de capitale intellectuelle, la cité phocéenne fut le siège d'un évêché très important dont l'empreinte au sol, dans et hors de la ville, livre peu à peu ses secrets.

« Dans mon dénuement, c'est à Marseille que je décidai enfin de m'établir parce que dans cette ville, de nombreuses personnes saintes m'étaient chères ». Ainsi s'exprime au milieu du Ve siècle Paulin de Pella dans un *Poème d'action de grâces* où il relit sous le regard de Dieu la vie d'errance et les revers de fortune qu'il avait connus du fait de l'avènement dans les Gaules de royaumes dits Barbares. Marseille n'avait donc rien perdu de l'aura que lui avaient value pendant l'Antiquité grecque, puis romaine, ses mœurs austères, la qualité de ses médecins et celle de ses rhéteurs. Seulement, comme Paulin lui-même, les intellectuels puisaient désormais à part égale leur bien dans les auteurs classiques et l'Écriture sainte : à preuve, par exemple, l'œuvre de Salvien, ce Trévire qui avait fait lui aussi le choix de vivre et d'écrire à Marseille. Et c'était la spiritualité monastique qui servait de référence à ces hommes – et bien d'autres, tels Cassien ou Prosper d'Aquitaine – qui ont procuré à leur ville d'adoption un éclat intellectuel sans égal à aucun autre moment de son histoire. Même s'ils n'en avaient pas clairement conscience, ils participaient ainsi d'une Antiquité autre, qu'historiens et archéologues nomment aujourd'hui Antiquité tardive.

Or ce qui vaut pour la vie de l'esprit vaut également pour la ville et pour son urbanisme. Aussi longtemps que possible, elle a conservé les monuments publics qu'elle devait à son double héritage, grec et romain. En particulier le forum installé sur l'*agora* primitive augmentée d'une place établie en contrebas sur un terrain conquis sur la mer : au VIe siècle, le panégyriste de Victor situe respectivement le martyre du saint et de ses compagnons sur le « forum supérieur » et le « forum inférieur » encore en fonction de son temps. Pour autant, la période a surtout été marquée par un remodelage radical du paysage urbain qui participe de la même Antiquité autre que les œuvres de Paulin et de ses amis, car il tient aux monuments de culte des adeptes de la nouvelle foi chrétienne, dont la construction ne trahit pas seulement la puissance de l'Église. Elle témoigne aussi d'une prospérité économique et d'un dynamisme commercial dont l'abondance et la variété du matériel d'importation trouvé par les fouilles confirment l'importance. Comme l'a écrit S. Loseby, nul doute qu'alors, Marseille a connu une « success story ».

AU SEIN DE LA VILLE, LE GROUPE ÉPISCOPAL

L'élément le plus emblématique de la christianisation de Marseille était situé au nord-ouest du forum, sur le front de mer. Peut-être justifiée par des contraintes foncières, cette situation un peu à l'écart lui valait en revanche d'être visible par tout navire gagnant ou quittant le port, comme par les voyageurs qui empruntaient la route d'Aix. Il s'agit de ce que les archéologues nomment aujourd'hui un « groupe épiscopal », soit un ensemble monumental qui réunit les édifices indispensables à la vie d'une communauté chrétienne.



▲ Marseille pendant l'Antiquité tardive : une nouvelle structuration du paysage urbain et suburbain due aux édifices de culte de la nouvelle foi chrétienne. M. Bouiron, Chr. Hussy.

En premier lieu la cathédrale, l'église de l'évêque qui tire son nom du fait qu'y est installé son siège (en latin *cathedra*), dans laquelle les fidèles se réunissaient chaque dimanche autour de lui pour la célébration de l'eucharistie, ou messe. Des vestiges de la cathédrale primitive de Marseille, éléments de murs et fragments de pavement en mosaïque, ont été retrouvés au milieu du XIXe siècle, puis à la fin du XXe siècle au-dessous de la cathédrale médiévale. Ils permettent de restituer un édifice d'une cinquantaine de mètres de longueur, prolongé à l'est par une abside d'une quinzaine de mètres d'ouverture. La largeur est plus difficile à évaluer car, comme l'ont montré F. Paone et M. Bouiron, elle peut fournir matière à deux restitutions inégalement ambitieuses. Peut-être faut-il préférer la moins ample, qui donne à l'édifice même largeur que la cathédrale médiévale, soit 25 m environ ?

Ensuite le baptistère, situé un peu à l'écart au nord, afin de préserver le secret du sacrement qui y était administré. Il ne servait en principe qu'une fois l'an, au cours de la nuit de Pâques où les catéchumènes étaient plongés dans l'eau de sa piscine d'où ils ressortaient néophytes, c'est-à-dire « nouvelles pousses » de l'Église, avant de rejoindre pour l'eucharistie les fidèles dans la cathédrale. Parce qu'il était le symbole de la fécondité de la communauté chrétienne, ce monument a été l'objet de tous les soins. Son plan est pourtant commun en Provence : carré à l'extérieur et octogonal à l'intérieur où une colonnade sépare l'espace central d'un déambulatoire annulaire. Mais il frappe par son ampleur – plus de 600 m² d'emprise au sol – qui en fait, et de loin, le plus grand baptistère des Gaules. Et le décor est à l'avenant : éléments antiques en remploi pour la colonnade, sols revêtus de mosaïque dans le déambulatoire, en marqueterie de marbre dans l'espace central et au fond de la piscine, placage de marbre sur les murs…

Enfin la résidence épiscopale, dont F. Paone a sans doute récemment retrouvé au nord-est de la cathédrale des éléments assignables au Ve siècle. À quel autre notable que l'évêque attribuer en effet la vaste et luxueuse demeure organisée autour d'une cour que sa fouille a livrée, avec à l'est une aile thermale et à l'ouest une aile résidentielle dont une pièce présente un tapis de mosaïque de même facture, voire de la même main, que ceux des édifices de culte voisins ? Le fait que cette *domus* soit séparée du baptistère par une rue n'interdit pas cette

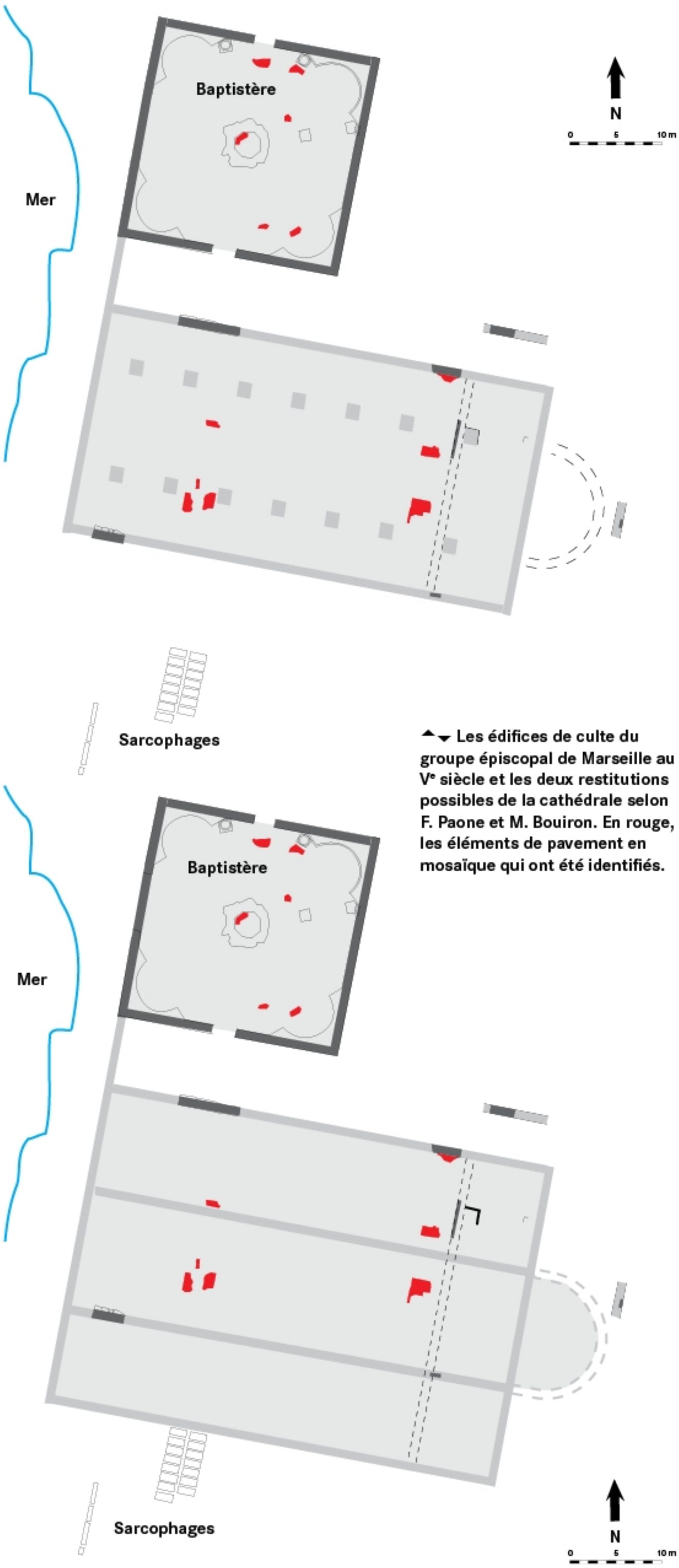
interprétation, car la même situation se vérifie à Aix-en-Provence où le palais épiscopal est à l'est du *cardo* qui longe la cathédrale. Manquent cependant les locaux de service, sans doute à jamais inaccessibles, que devait également compter ce groupe épiscopal auprès duquel ont été repérés au XIXe siècle des sarcophages des Ve-VIe siècles. Ce qui n'a rien pour étonner car l'Antiquité tardive a inauguré cette « entrée des morts dans la ville » qui a été de règle en Occident jusqu'au début du XIXe siècle.

Les textes ne signalent pas d'autre édifice de culte que la cathédrale à l'intérieur des murs, mais ils attestent l'existence de plusieurs monastères, d'hommes et de femmes, dont on ne sait s'ils étaient *extra* ou *intra muros*, où il faut probablement situer au moins la « petite maison avec jardinet » dans laquelle Paulin de Pella finit ses jours en ermite. Comme l'a noté M. Bouiron, les franges nord peu urbanisées de la ville ont pu offrir des terrains propices à de tels établissements monastiques, mais les fouilles n'en ont pour l'instant retrouvé nulle trace.

HORS-LES-MURS, UNE AURÉOLE DE BASILIQUES FUNÉRAIRES

Le bilan est beaucoup plus fourni hors-les-murs où ont été construites au Ve siècle des basiliques très prisées des fidèles parce qu'elles abritaient des reliques ou des tombes de saints dont ils espéraient un secours de leur vivant comme après leur mort, ce qui explique le grand nombre des inhumations établies sous leur couvert et à leurs abords. Installées au nord et au sud de la ville, les mieux connues de ces basiliques servaient de répondants au groupe épiscopal situé à peu près à mi-distance.

Au nord, il s'agit de la basilique fouillée par M. Moliner tout près du rempart antique et de la route d'Aix, rue Malaval. Long d'une quarantaine de mètres au moins et large de seize, cet édifice de plan basilical est remarquable par les dispositifs de dévotion qu'il a livrés et qui n'ont de parallèle en Occident qu'à Cimitile, en Italie. Deux ouvertures dans le support d'autel permettaient en effet

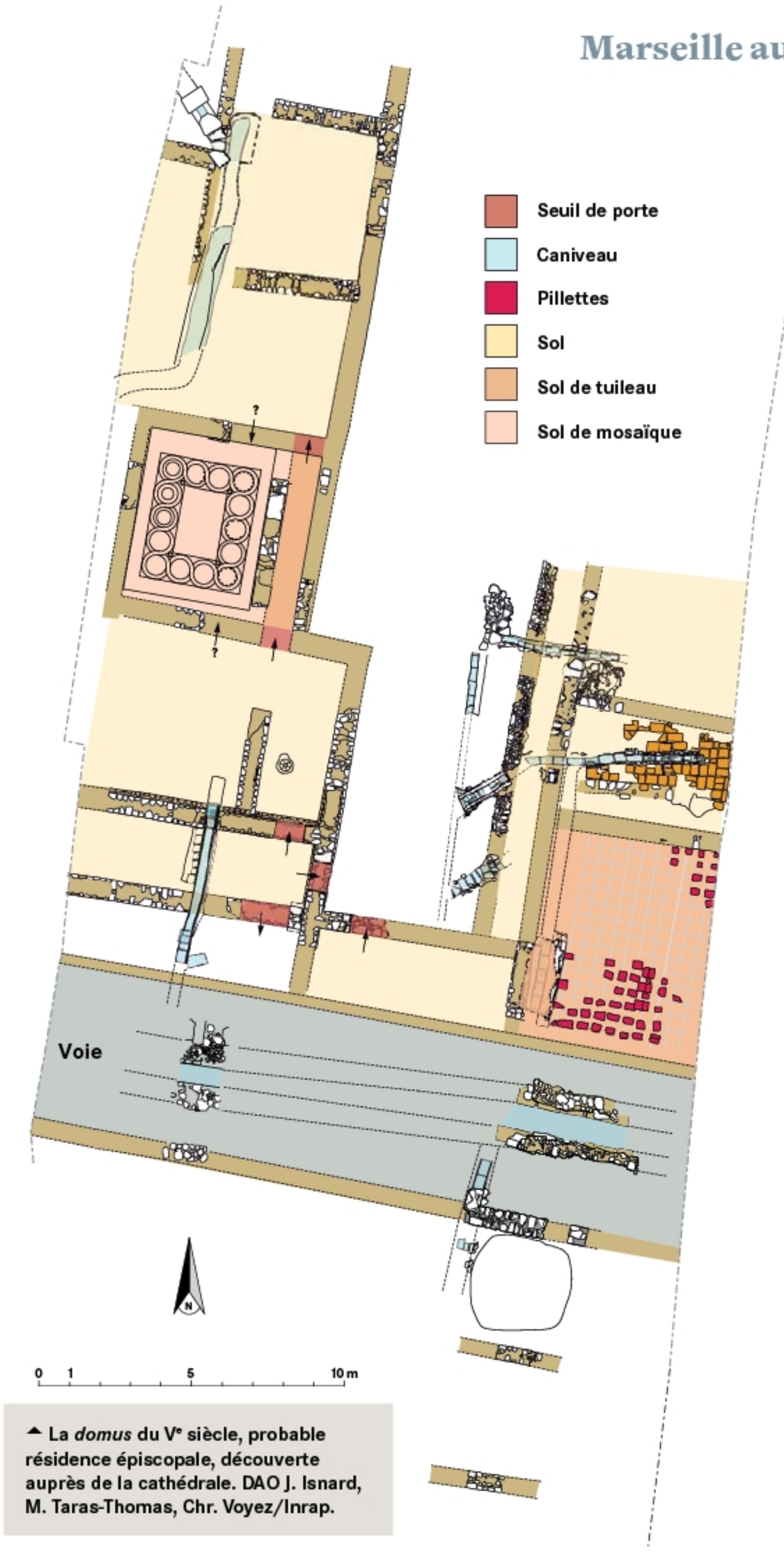


Les édifices de culte du groupe épiscopal de Marseille au Ve siècle et les deux restitutions possibles de la cathédrale selon F. Paone et M. Bouiron. En rouge, les éléments de pavement en mosaïque qui ont été identifiés.

▲ Le pavement en mosaïque d'une salle de la probable résidence épiscopale : des médaillons ornés de décors de sparterie ou de fleurons sur le pourtour et au centre un panneau dont les diagonales sont marquées par des cratères supportant des pyramides de feuillage, le reste du champ étant peuplé par des paons affrontés à un buisson de roses sur les petits côtés et des acanthes sur les longs côtés. Cliché S. Mathie, Inrap.

d'accéder au coffret à reliques sous-jacent pour se procurer des « reliques par contact. » Et les mêmes pratiques se retrouvaient à proximité auprès de deux sarcophages entourés de chancels et recouverts de dalles de marbre percées de deux orifices destinés au versement d'un liquide qui était récupéré à l'autre extrémité de cette *memoria*, après avoir été sanctifié au contact des cercueils en plomb que renfermaient les sarcophages.

Au sud, sur l'autre rive du Lacydon, les cryptes de l'abbaye Saint-Victor conservent les restes de la basilique primitive du martyr, dont M. Fixot a récemment renouvelé l'interprétation. Un porche monumental donnait accès à une cour qui commandait à la fois l'accès à la tombe du saint installée dans une galerie creusée dans le rocher et celui de la basilique où était célébré son culte. L'édifice, d'un plan original, comptait un vestibule à trois nefs qui introduisait à une salle



▲ La *domus* du Ve siècle, probable résidence épiscopale, découverte auprès de la cathédrale. DAO J. Isnard, M. Taras-Thomas, Chr. Voyez/Inrap.

carrée remarquable par son élévation et pourvue de deux annexes établies en contre-haut, telles des tribunes, à même le rocher d'une ancienne carrière. Scénographie majestueuse, digne du saint patron de la ville.

Ce n'est pas tout, car une autre basilique s'élevait probablement à l'est, auprès de la route d'Italie et à peu de distance du rempart. Elle n'a malheureusement été reconnue que de façon sommaire, lors de surveillances de travaux sur le site de la Bourse et à ses abords, ce qui interdit de tenir pour certaine son identification. Large de 11 m du nord au sud et longue de 25 m au moins, elle a livré une quarantaine de sarcophages, une tombe sous tuiles et une autre en amphore. Et l'existence d'autres édifices de culte est possible au sud-est, près de l'actuelle église de N.-D. du Mont où ont été découvertes des inhumations habillées et une épitaphe chrétienne, comme sur la rive sud du Lacydon où des chapelles médiévales peuvent avoir succédé à des basiliques antiques. Pour Sainte-Catherine et Saint-Nicolas, les indices tiennent à la découverte de sarcophages antiques à proximité ; pour Saint-Pierre, à sa titulature et au fait que sa construction au XIe siècle a visé à remplacer un lieu de culte tombé en ruine.

Ainsi Marseille était nimbée au Ve siècle d'une auréole de sanctuaires qui lui assurait hors-les-murs une défense avancée d'ordre spirituel tout en marquant de façon très ostensible la christianisation du paysage suburbain : autant de traits caractéristiques de l'Antiquité tardive.

POUR EN SAVOIR PLUS

- Barra C., Paone F., « Marseille : la demeure épiscopale durant l'Antiquité tardive et son déplacement au Moyen Âge, contributions de l'archéologie (1995-2010) », dans S. Balcon-Berry *et alii* (éd.), *Des* domus ecclesiae *aux palais épiscopaux*, Actes du Colloque tenu à Autun du 26 au 28 novembre 2009, Bibliothèque de l'Antiquité tardive, 23, Brepols, Turnhout, 2012, pp. 99-114.
- Bertrand R. (dir.), *Histoire de Marseille*, Scérén [CNDP-CRDP], Marseille, 2012.
- Paone F., Bouiron M., « Le groupe épiscopal de Marseille. Nouvelles données » dans M. Bouiron *et alii* (éd.), *Marseille. Trames et paysages urbains de Gyptis au roi René*, Actes du colloque international d'archéologie, Marseille, 3-5 novembre 1999, Collection Études massaliètes, 7, Édisud – Centre Camille-Jullian, Aix-en-Provence, 2001, pp. 225-234.
- Fixot M., Pelletier J.-P., *Saint-Victor de Marseille – Étude archéologique et monumentale*, Bibliothèque de l'Antiquité tardive, 12, Brepols, Turnhout, 2009.
- Guyon J., Heijmans M. (dir.), *La Provence pendant l'Antiquité tardive (IVe-VIe siècle) ; Naissance d'une chrétienté*, BiAMA Hors Collection, Actes-Sud – Aux Sources chrétiennes de la Provence, Arles, 2013 (BiAMA Hors Collection).
- Moliner M., « La basilique paléochrétienne de la rue Malaval à Marseille », dans *Gallia*, 63, 2006, pp. 131-136.

Le clocher de l'église des Accoules et le chœur, seule partie subsistante de l'église Sainte-Marie. Cliché M. Bouiron.

La Vieille Major, partie conservée de l'ancienne cathédrale, vue depuis le chœur. Cliché M. Bouiron.

L'archéologie médiévale à Marseille

ou la redécouverte d'un espace urbain

Par **Marc Bouiron,** conservateur du Patrimoine, Ville de Nice

La période médiévale, qui s'étend entre le milieu du VII^e siècle et le rattachement de la Provence à la France (1481), constitue la plus longue période historique de l'histoire de la cité phocéenne. Connue jusque vers 1970 quasi exclusivement par les textes d'archives, elle a depuis largement profité des découvertes archéologiques qui se sont multipliées à Marseille, au moment où naissait l'archéologie médiévale puis moderne en France. Dans les lignes qui suivent, nous convions le lecteur à nous suivre dans cette évolution urbaine, à l'origine de la ville que nous connaissons aujourd'hui.

LE HAUT MOYEN ÂGE OU LE PASSAGE DE LA VILLE ANTIQUE À CELLE DU MOYEN ÂGE

La ville de l'Antiquité tardive nous est maintenant bien connue grâce aux découvertes archéologiques. À partir de la conquête de la Provence par les Francs, en 536, Marseille joue un rôle à part. En témoigne en particulier le partage entre les différents rois, Marseille étant rattachée à l'Austrasie tandis que le reste de la Provence l'est au royaume de Bourgogne puis à la Neustrie. Cette division cesse évidemment lorsque le *regnum Francorum* est entre les mains d'un seul roi comme sous Clothaire II (613-619) et son fils Dagobert I^er (619-639). Mais les royaumes recouvrent leur identité lors des partages héréditaires. Avec l'affaiblissement de la dynastie mérovingienne et la montée en puissance des maires du palais, ceux-ci créent les conditions d'un véritable affrontement. Dans la seconde moitié du VII^e siècle, Pépin de Herstal (pour l'Austrasie) et Ebroïn (pour la Neustrie) se livrent une guerre sans merci, à travers en particulier les monastères et les évêques. C'est probablement à cette époque qu'il faut dater l'épiscopat d'un certain Babon, qui nous est connu par un fragment de polyptique des biens de l'église de Marseille (non daté), et par une fortification qui porte son nom dans les textes du Moyen Âge. Dans ce contexte tendu, on peut imaginer que l'évêque a souhaité protéger la part de la ville qui lui revient (*episcopatus*) par opposition à la partie dédiée au patrice de Provence, représentant du roi. Cette enceinte comprend toute la zone autour de la cathédrale, une partie de la butte des Moulins et s'étend sur la butte Saint-Laurent jusqu'au rivage, séparant le promontoire Saint-Jean en deux parties. À ce jour, l'archéologie n'a jamais retrouvé de vestige de cette fortification, probablement peu puissante.

Les fouilles à l'intérieur de la cité (place Jules-Verne ou Bargemon, tunnel ou esplanade de la Major, rue de la Cathédrale), ont montré la présence de séquences stratigraphiques continues du V^e au VII^e siècle. Mais la ville a bien changé depuis l'Antiquité. Dès le V^e siècle, les maçonneries des monuments antiques (comme le théâtre dans la fouille du collège Vieux-Port) sont l'objet de récupérations successives dont témoignent de grandes et profondes tranchées, vestiges « en négatif » des murs antiques. Des modifications dans la trame urbaine sont aussi perceptibles à partir du VII^e siècle. Elles sont symptomatiques des changements que connaît la morphologie de la cité. Les importations de marchandises sont encore nombreuses : qu'elles soient attestées par la céramique ou par des actes de concession de tonlieu* ou d'exemptions de taxes pour des abbayes royales du nord de la Gaule, elles proviennent des rives d'une Méditerranée qui reste encore ouverte au commerce.

À l'extérieur de la ville, les zones sont encore occupées jusqu'au début du VIII^e siècle, comme sur le site de l'Alcazar. Il faut probablement mettre en relation la désertion des espaces suburbains avec les campagnes militaires de Charles Martel pour mettre au pas une Provence sécessionniste. En 738/739, ses troupes prennent la Provence et mettent en fuite

Plan de Marseille durant le Haut Moyen Âge (VIII[e]-X[e] siècles). Dessin M. Bouiron, 2012.

habitat
monument
commerce
artisanat
nécropole
fortification
eau
rues/voies
places
fouille
0 500 m

marécages
ruisseau
Porte ?
Palais comtal ?
BOURG DE LA MAJOR ?
Porte ?
ROQUEBARBE
baptistère
CATHEDRALE
Palais épiscopal ?
Porte ?
S[t] MARTIN ?
VILLE COMTALE ?
Porte de Parpilun ?
Porta Romana
Porte ?
fossé
ruisseau
CHATEAU-BABON
ruisseau ?
Porte ?
marécages
Port ?
10 20 30
PLAN FOURMIGUIER
Voie de la Garde
PORT
SALINES
S[t] PIERRE ?
PARADIS
carnarium ?
S[t] VICTOR

Plan de Marseille en 1180. Dessin M. Bouiron, 2009.

Edifices civils
Lieux de culte
Fortification
Routes
Eau
0 500 m

Porte Portegalle
tour de G. Amiel
tour des Rostagniers
S[t] CANNAT
PALAIS EPISCOPAL
Porte J. de Marseille
Juiverie
PORT DE PORTEGALLE
VILLE ÉPISCOPALE
ROQUEBARBE
Hôpital S[t]-Antoine
S[te] MARTHE
Porte S[t] Martin
S[te] MADELEINE
LA MAJOR
Hôpital S[te]-Martha
S[t] MARTIN
VILLE DE LA PRÉVÔTÉ
Hôpital S[t]-Esprit
Porte du Laurat
ND DES ACCOULES
Grand Puits
LE THOLONEE
Palais Communal
fossé
S[t] SAUVEUR
VILLE VICOMTALE
Porte de Paradis ?
CHATEAU-BABON
LES TEMPLIERS
S[t] LAURENT
10 20 30
PLAN FOURMIGUIER
S[t] JEAN
SALINES
S[t] NICOLAS
Clos St-Pierre
S[t] PIERRE-DE-PARADIS
S[t] FERREOL
S[t] VICTOR

le duc Mauronte qui s'était réfugié à Avignon puis à Marseille. Souvent associées à tort à la mention des Sarrazins par les chroniqueurs, les dévastations de Charles Martel ont porté un coup très dur à de nombreuses villes de Provence. Malgré quelques mentions sous le règne de Charlemagne, c'est Arles qui prend le pas sur Marseille pour gouverner la Provence.

DE L'AN MIL AU MILIEU DU XIIIE SIÈCLE

Dans la seconde moitié du Xe siècle, l'arrivée d'une nouvelle dynastie comtale permet une stabilisation de la Provence et de Marseille. Dans le sillage des comtes s'installe à Marseille une famille d'origine viennoise, qui prend d'abord le siège épiscopal puis la fonction de vicomte de la cité. Très vite, deux monastères servent de vitrine à cette famille : celui de Saint-Victor, le plus prestigieux, reçoit de nombreuses donations après sa refondation en 966. Le second, dédié à Sainte-Marie, est installé par les vicomtes dans le cœur de la ville antique, mais dans une zone désertée entre l'enceinte réduite de la ville épiscopale (celle de Babon) et celle qui, à l'est, délimite la ville comtale désignée comme *castrum* dans un texte du début du Xe siècle. Il s'agit de repeupler cet espace central dont les fouilles récentes ont montré l'absence d'occupation entre le début du VIIIe siècle et le milieu du XIIe siècle. Le vaste espace relevant de cette abbaye, qui passe sous la titulature de Saint-Sauveur dans le troisième quart du XIIe siècle, est loti de façon ordonnée et devient le signe du renouveau urbain. La fouille de la place Villeneuve-Bargemon a permis de saisir l'évolution rapide de ce quartier, contemporain de l'implantation des Marseillais en Afrique du Nord mais également en Terre Sainte.

En effet, avec les croisades, Marseille reprend vite sa place de grand port méditerranéen. Présents lors de la prise de Saint-Jean-d'Acre en 1190, les Marseillais obtiennent un quartier qui favorise les débouchés commerciaux de leurs marchands. Jusqu'à la prise de la ville par les Mamelouks un siècle plus tard, les Marseillais sont au cœur de la Méditerranée.

Ce développement économique s'accompagne d'une expansion démographique continue. Dès 1040, une nouvelle enceinte englobe les quartiers qui se sont bâtis à l'extérieur de l'antique porte d'Italie. Mais nous ne sommes là encore que dans l'extension de la ville comtale, la partie centrale (autour de l'abbaye Sainte-Marie) étant encore dépeuplée. En revanche, à la fin du XIIe siècle, c'est véritablement l'ensemble de la cité qui prend de l'ampleur. Les fouilles suburbaines ont montré la réalité de cette transformation. Place Général-de-Gaulle, la voie qui conduit à une des portes principales de la cité est tracée de façon rectiligne, *ex nihilo*, sur l'emplacement d'anciennes salines. Son dallage, en partie retrouvé en fouille, lui donnera son nom de *via Callata*. C'est à la même époque qu'un premier établissement industriel est bâti au nord-est de l'espace suburbain (site de l'Alcazar). Il s'agit d'une tannerie, plus grand ensemble fouillé à Marseille pour cette période. Encore plus au nord, dans la partie épiscopale de l'espace suburbain, les fouilles de Sainte-Barbe ont montré l'installation de potiers, là encore de façon volontaire et programmée. Détenteurs d'un savoir technologique particulier (les fours à barre de tradition islamique), ces potiers ont développé des productions locales pendant plusieurs décennies.

Le XIIIe siècle est devenu pour l'historien et l'archéologue marseillais une période clef pour la compréhension de la ville médiévale : grâce aux nombreux textes conservés et aux résultats des fouilles archéologiques, il est possible d'observer la cité comme jamais. Du côté politique, la volonté des riches Marseillais est de s'affranchir des tutelles seigneuriales. Progressivement se constitue une commune, d'abord dans l'orbite des viguiers* des vicomtes marseillais puis, avec le développement d'une confrérie spécifique placée sous la titulature du Saint-Esprit, de manière plus affirmée. Les rachats s'enchaînent, de même que les conflits : les Marseillais seront même excommuniés par le Pape pour leur hostilité envers l'abbaye Saint-Victor qui cherchait à garder des droits sur la ville basse. En se donnant au comte de Toulouse, ils exacerbent les relations avec les comtes de Provence successifs mais obtiendront, au milieu du XIIIe siècle et pour peu d'années, une réelle indépendance. Sur le plan urbain, cette émancipation se traduit par la création d'un palais communal dans les années 1220 et le rachat progressif de la seigneurie foncière du monastère Saint-Sauveur, pour nombre de biens

▾ Parement en moellons de calcaire blanc dans l'habitat médiéval fouillé place Bargemon. Il repose sur une large fondation qui se distingue bien de l'élévation (fouille V. Abel, R. Thernot/Inrap). Cliché M. Derain/Inrap.

Vue de la maquette de Marseille en 1350. Noter sur la rive sud l'abbaye Saint-Victor dont la défense sera encore renforcée avant la fin du siècle (maquette Acte II, M. Bouiron et T. Pécout). Cliché O. Guillon, CICRP.

situés au cœur de la cité, entre l'église des Accoules et le port. Les *Statuts* dotent la ville d'un outil de gestion dont rendent bien compte les fouilles avec la mise en place normalisée de puits (tous construits de la même manière en utilisant des moellons de calcaire blanc), la gestion commune des rues et des déchets, et la mise en place de moyens de contrôle des constructions (gestion des mitoyennetés par exemple).

Le port, en pleine expansion sur la seule rive nord, est scindé en plusieurs ensembles ayant des fonctions différentes. La partie la plus prestigieuse se trouve à l'est, devant l'ancienne ville comtale. Plus à l'ouest se trouve la partie commerciale, la zone des changeurs, et la zone consacrée à la pêche, avec des espaces pour étendre les filets. Dans la seconde moitié du XII[e] siècle, les ordres militaires liés aux croisades s'installent en bordure du port : les Hospitaliers de Saint-Jean à l'entrée du port, les Templiers à l'autre extrémité, l'hôpital du Saint-Sépulcre au-delà du Plan Fourmiguier (le fond du port). Seul le premier continuera son activité après le début du XIV[e] siècle.

La ville haute, qui appartient à l'évêque depuis le XII[e] siècle, reste relativement à l'écart de cette effervescence politique et économique. Scindée en deux avec l'émancipation du chapitre des chanoines qui gardent la partie occidentale (c'est la « ville de l'œuvre et de la prévôté »), elle semble se développer plutôt au XIV[e] siècle, comme en témoignent les fouilles par exemple devant la Vieille Charité (place des Pistoles). Une fouille récente (rue Trinquet) a permis de mettre au jour un ensemble consacré à la conservation des céréales. Dans les silos, des traces de riz ont même été retrouvées, témoignant certainement d'un approvisionnement lointain car il n'était pas cultivé en Provence à cette époque.

Tout va changer avec l'arrivée d'un nouveau comte en Provence, Charles I[er] d'Anjou, frère de saint Louis.

L'INTÉGRATION DANS LE COMTÉ DE PROVENCE ET LE ROYAUME DE NAPLES

La transmission du comté de Provence à Charles I[er] d'Anjou va mettre un terme à l'indépendance marseillaise. Après trois sièges (1252, 1257 et 1262), Marseille est définitivement soumise au nouveau comte. La venue des armées aux portes de la ville a eu une incidence directe dans le développement suburbain. C'est seulement après le dernier siège que les faubourgs habités se développent.

Le changement d'échelle qu'apportent les comtes angevins, bientôt rois de Sicile puis de Naples, profite aux Marseillais. Le commerce méditerranéen prend une ampleur nouvelle en Méditerranée occi-

◂ Ruelle Clavarum dans le bourg Sainte-Catherine. Au centre, la rigole canalise les eaux de pluie et les amène vers le fossé. Noter à gauche la retombée d'une gouttière (fouille M. Bouiron/ Ville de Nice). Cliché F. Cognard/Inrap.

dentale; là encore les textes comme les objets archéologiques en sont la preuve directe. De grands personnages marseillais accompagnent le comte. Ainsi, lors de l'étude des vestiges de la place Général-de-Gaulle, a-t-il été possible de mettre en évidence le rôle de l'un de ces grands personnages, Philippe Anselme, amiral de la flotte de Naples. Il est un des possesseurs des terrains situés hors-les-murs, au sud, qui sont progressivement lotis dans le dernier quart du XIII[e] siècle. Cet habitat, situé le long de la voie principale dite de Sainte-Catherine, a été retrouvé. Comme pour le bourg des Olliers (fouille Sainte-Barbe), les traces d'activités artisanales sont nombreuses en rez-de-chaussée : l'habitation proprement dite devait prendre place à l'étage. On retrouve ces rues marchandes, porteuses de nombreuses boutiques, à l'intérieur de la ville où des quartiers spécialisés par métiers nous sont connus par les textes d'archives. Les découvertes archéologiques d'habitat médiéval sont fréquentes dans les zones de faubourg car ces espaces n'ont pas subi de destructions à l'époque Moderne, comme c'est le cas à l'intérieur de la ville où une occupation continue a généralement détruit les maçonneries médiévales et les niveaux de sol qui leur étaient associés.

Vers le milieu du XIV[e] siècle interviennent plusieurs événements qui vont avoir une influence certaine sur le développement urbain. D'abord l'Europe connaît une épidémie de peste dévastatrice qui touche Marseille dès la fin de l'année 1347. En un an et demi, la population chute considérablement. Dix ans plus tard, des bandes armées démobilisées de la guerre de Cent ans ravagent la Provence. Pour la mise en défense de Marseille, les autorités municipales décident de raser les faubourgs et de reloger la population à l'intérieur de la ville, déplacement rendu possible par le nombre de maisons laissées vacantes par la peste. Tous les faubourgs sont donc détruits avant 1360; il ne subsiste plus à l'extérieur de la cité que quelques édifices religieux. Les fouilles archéologiques (place Général-de-Gaulle, Sainte-Barbe ou Alcazar) ont mis en évidence la récupération systématique des matériaux qui a été pratiquée à cette occasion, laissant malheureusement peu de vestiges mobiliers et immobiliers en place.

La fin du XIV[e] siècle reste difficile, avec en particulier la succession de la reine Jeanne qui entraîne une véritable guerre civile au terme de laquelle toute la Provence orientale rejoint le comté de Savoie. Marseille a évité les affrontements mais sa défense urbaine a été considérablement renforcée dans les années 1370-1380. Cela ne suffira pas cependant à la protéger quelques années plus tard, lorsque les Catalans parviennent à contourner la défense du port en ouvrant la chaîne qui barre la passe. L'année 1423 marque ainsi une réelle rupture pour Marseille, qui mettra plusieurs décennies à se relever des destructions occasionnées. À tel point qu'aujourd'hui encore, les archéologues ne retrouvent pas de mobilier du XV[e] siècle en fouille. Enfin, c'est surtout le rattachement de la Provence à la France en 1481 qui marquera le début d'une ère nouvelle pour la cité phocéenne.

GLOSSAIRE

- **Tonlieu.** Impôt prélevé pour l'étalage des marchandises sur les marchés. C'est aussi un péage sur les marchandises transportées prélevé lors du passage d'un fleuve (pont, bac) ou aux portes de certaines villes.
- **Viguier.** Désigne, au Moyen Âge, un juge dont les compétences varient selon les régions et les époques. Doté, au départ, d'un pouvoir de juridiction civile et criminelle qu'il rend au nom d'un comte ou d'un vicomte, le viguier ne s'occupera plus par la suite que des affaires courantes qui ne relèvent pas de la haute justice.

POUR EN SAVOIR PLUS

- Bouiron M., Dureuil-Bourachau C., *Marseille : le Guide. Parcourir la ville et comprendre son histoire*, Nice, Mémoires millénaires, 2013, 112 p.
- Bertrand R. (dir.), *Histoire d'une ville : Marseille*, Marseille, CRDP/Ville de Marseille, 2013, 240 p. (Parcours d'histoire).
- Pecout Th. (éd.), *Marseille au Moyen Âge, entre Provence et Méditerranée, les horizons d'une ville portuaire*, Éditions désiris, Méolans-Revel, 2009.
- Bouiron M. (dir.), *Marseille du Lacydon au faubourg Sainte-Catherine. Les fouilles de la place du Général-de-Gaulle*, Paris, MSH, 2001 (DAF 87, Série Archéologie préventive).
- Bouiron M., Paone Fr., Sillano B., Castrucci C., Scherrer N. (dir.), *Fouilles à Marseille. Marseille médiévale et moderne*, Aix-en-Provence, Errance/Centre Camille Jullian, 2011, 465 p. (Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine, 7; Études massaliètes, 10).
- Marchesi H., Thiriot J., Vallauri L., avec la collaboration de Leenhardt M., *Marseille, les ateliers de potiers du XIII[e] siècle et le quartier Sainte-Barbe (V[e]-XVII[e] s.)*, Paris, MSH, 1997 (DAF, 65).

Le port médiéval

Par **Xavier Corré,** Musée d'Histoire de Marseille

Les données archéologiques et iconographiques sur le port de Marseille au Moyen Âge sont rares. Par contre, grâce aux archives conservées, les données textuelles sont d'une richesse exceptionnelle, surtout à partir du XII[e] s.

Comme dans l'Antiquité, le port de Marseille est le principal atout de la ville car le commerce maritime est toujours l'une des meilleures sources de revenus et un moyen de survivre en l'absence de terre agricole. Chaque seigneur de la ville cherche donc à exploiter cet atout, et lorsque Marseille est divisée en plusieurs entités, chacune d'elle a son port.

La rade, bien ouverte sur le large et avec des îles pouvant offrir plusieurs refuges de première nécessité, constitue un avant-port de premier plan, fondamental dans l'organisation de l'activité portuaire. Elle donne accès à l'abri majeur de la ville qui se trouve dans l'actuelle calanque du Vieux Port et plus particulièrement sur sa rive nord, protégée du mistral. Il s'agit du port ancestral et il est déjà appelé « Vieux Port » (*antiquus portus*) au XII[e] s. Appartenant alors aux vicomtes, il est racheté au XIII[e] s par les habitants de la ville basse.

L'accès à cet espace portuaire s'effectue par un goulet appelé *gargata* ou *introytus portus*. Ce goulet casse la houle et procure un plan d'eau calme. Il fournit aussi aux habitants de la ville un moyen de contrôle très efficace sur les entrées et les sorties portuaires, et donc sur la sécurité de la ville et sur la perception des taxes.

Par le biais d'une (XIII[e] s) puis de trois (XIV[e] s) tourettes-relais implantées en pleine eau entre la pointe de Saint-Nicolas et la tour Saint-Jean, une chaîne est tendue en travers de la passe du port. Supportée par une caisse en bois pour qu'elle flotte, elle peut être manipulée par une simple barque ou par un treuil implanté dans la tour Saint-Jean. Les deuxième et troisième tourettes-relais servent également de support à une palissade qui ne laisse au final qu'une ouverture d'une quarantaine de mètres entre la tour Saint-Jean et la première et plus ancienne tourette-relais.

La rive nord offre aux navires une berge profonde de trois mètres, façonnée par des palissades en bois maintenues par des pieux. Ceci permet aux grosses nefs de s'approcher au plus près de la rive caladée et des maisons. À peu près au milieu de cette rive nord, une grande place, appelée place des Escars, interrompt l'implantation des îlots d'habitations. Cette place est le cœur de l'activité portuaire des habitants de la ville basse. On exploite les cales de halage (escars) qui s'y trouvent pour lancer des embarcations à l'eau ou pour les hisser et les réparer. On y étend des filets. De là, on accède en quelques pas au quartier des pêcheurs et des gens de mer, au palais comtal, aux rues et aux places de commerce, aux boutiques ouvrant directement sur la rive.

La maintenance s'effectue en amont par la réglementation des rejets de détritus dans le port et en aval par le recours au curage. Au début du XIV[e] s, des inventeurs commencent à imaginer des dragues qui ne cesseront d'être perfectionnées et qui permettront au bout du compte à la ville de disposer d'un port un peu plus profond à la fin du Moyen Âge. Cet entretien coûte extrêmement cher et sa prise en charge par les comtes barcelonnais puis angevins contribue beaucoup à la paix dans les rapports entre le seigneur de la ville et sa population.

En progressant vers l'est sur cette même rive, on arrive à la Porte de la Calade qui ouvre sur la rive orientale appelée *Plan Fourmiguier*. Là se dresse un chantier naval, transformé par les Angevins en un arsenal militaire. On s'en sert aussi comme lieu de débarquement des produits pondéreux (bois de construction, tuiles, briques et céréales).

La rive sud de l'actuel Vieux Port n'appartient pas à la ville. Elle est revendiquée dès les IX[e]-XI[e] s. par les moines de Saint-Victor. Il s'agit d'une plage peu profonde, peu propice à l'abordage des navires. Sa rive, non aménagée, est peu bâtie et laisse la place à des salines ou à des activités maritimes (construction navale, trempage des futailles, etc.). Les moines ont également l'usage de la baie de Saint-Lambert (future baie des Catalans) du côté de la mer. C'est ici que mouillent les navires qui commercent avec l'abbaye.

Faisant le pendant à cette baie, de l'autre côté du goulet, existent des espaces portuaires mais qui sont eux aussi de moindre qualité. La côte devant la Major est peu profonde et parsemée d'écueils qui ne disparaîtront qu'au XIX[e] s. Les navires doivent mouiller un peu au large, et leurs marchandises ne sont débarquées dans l'anse de la Joliette que grâce à des barques. Cet espace portuaire d'importance mineure appartient aux évêques de la ville.

Détail de la *Prédication de Marie Madeleine*, attribué à J. Rontzen. Huile sur bois. Début du XVI[e] siècle. Collection musée de Cluny, déposé au musée d'Histoire de Marseille. Cliché Ville de Marseille.

ÉTUDE ARCHÉOLOGIQUE DU BÂTI DES CRYPTES DE L'ABBAYE SAINT-VICTOR DE MARSEILLE

Par **Fabien Blanc**, S.A.S. HADÈS, directeur de l'agence PACA

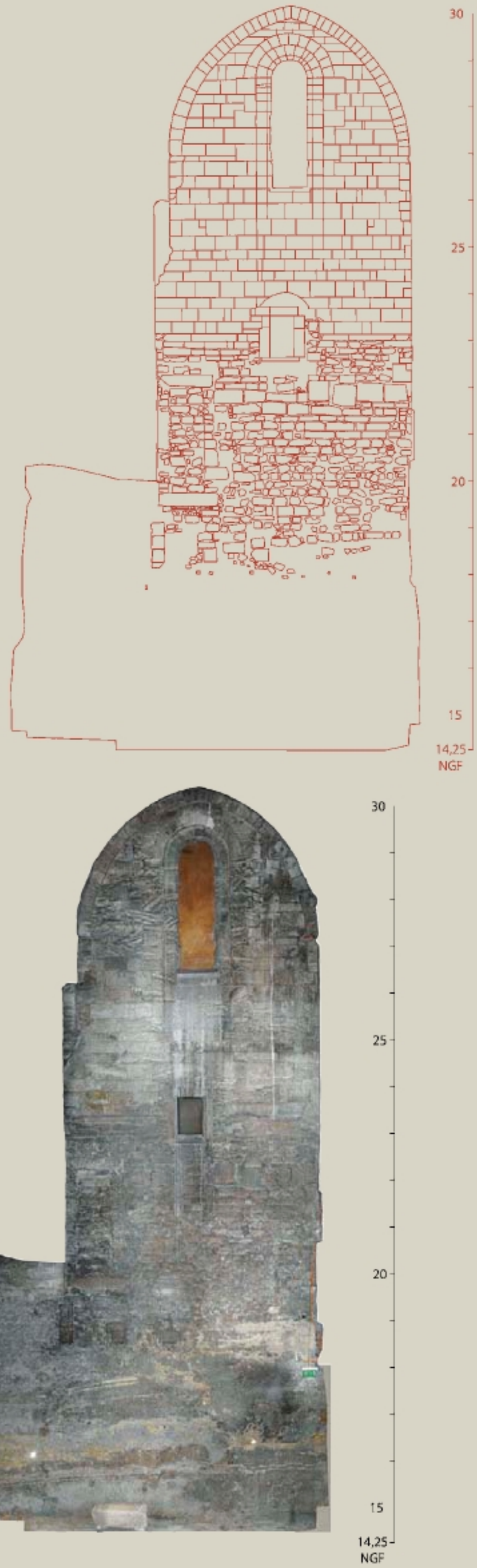
La restauration récente des cryptes de l'abbaye Saint-Victor de Marseille a donné lieu à une étude archéologique du bâti de l'ensemble des élévations de la partie méridionale. Cette étude comprenait les zones situées entre la chapelle Saint-Blaise, l'Atrium et la chapelle Saint-Hermès. Elle a été réalisée en accompagnement des travaux de restauration (sous la direction de M. Botton, architecte en chef des Monuments Historiques) à la demande du Service Régional de l'Archéologie PACA (B. Bizot, conservateur en chef du Patrimoine).

Afin de produire une documentation renouvelée de qualité, un relevé au scanner 3D de l'ensemble des surfaces murales a été effectué préalablement à toute intervention. Des ortho-photographies ont ainsi pu être réalisées et ont servi de base au travail d'établissement des relevés pierre à pierre exécutés directement sur les échafaudages durant la restauration. Parallèlement, un modèle 3D de cette partie de la crypte a pu être réalisé.

Le travail de relevé et d'analyse du bâti a été réalisé parallèlement aux travaux de restauration. Il s'est avéré long et complexe, le chantier s'étant déroulé sur plus d'un an et demi. Les travaux archéologiques et historiques de nos prédécesseurs ont servi de fondement à la révision de la documentation. Si la plupart des chronologies avaient ainsi été déjà établies, les relevés précis des élévations étaient jusqu'alors dans l'attente.

Nos travaux ont tout d'abord permis de valider la plupart des modèles mis en place auparavant, mettant particulièrement en évidence l'importance et l'ancienneté de la zone dite « Atrium » et de ses annexes. Toutefois, les observations directes, couplées à une quarantaine d'analyses archéométriques des mortiers réalisées par A.-M. d'Ovidio (Atelier du Patrimoine, Service Archéologique Municipal de Marseille), ont permis de dater plus finement les campagnes de construction qui se sont succédé durant les quinze siècles de vie de l'édifice. On a particulièrement étudié la transition entre le monument paléochrétien et le Moyen Âge classique, c'est-à-dire le monument visible dans la crypte au-dessous de l'actuelle abbatiale. Il en va de même pour les périodes moderne et contemporaine qui ont singulièrement dégradé les vestiges du premier édifice. La plus évidente de ces dégradations est l'amputation et le remplacement des colonnes monumentales de la zone de l'Atrium au tout début du XIXe siècle.

S'il reste encore beaucoup de travail à faire pour documenter le bâti et l'histoire de l'abbaye Saint-Victor de Marseille, cette étude aura permis de poser de nouvelles questions sur l'évolution du monument au travers des siècles.



▸ Abbaye Saint-Victor. Élévation ouest. Relevé pierre à pierre en orthophotographie. Infographie Hadès.

▲ Marseille au XVI[e] siècle. Restitution M. Bouiron/Ville de Nice, B. Sillano/Inrap avec la collaboration de R. Bertrand.

- Édifice religieux
- Édifice civil
- Cimetière
- Ilot
- Moulin
- Chemin
- «Grand Caire»
- Ruisseau
- Fortification
- Eau canalisée

Fouilles archéologiques :
1 : Alcazar
2 : Tunnel de la Major
3 : Bargemon
4 : Hôtel-Dieu
5 : Collège Vieux-Port
6 : Surverse Vieux-Port

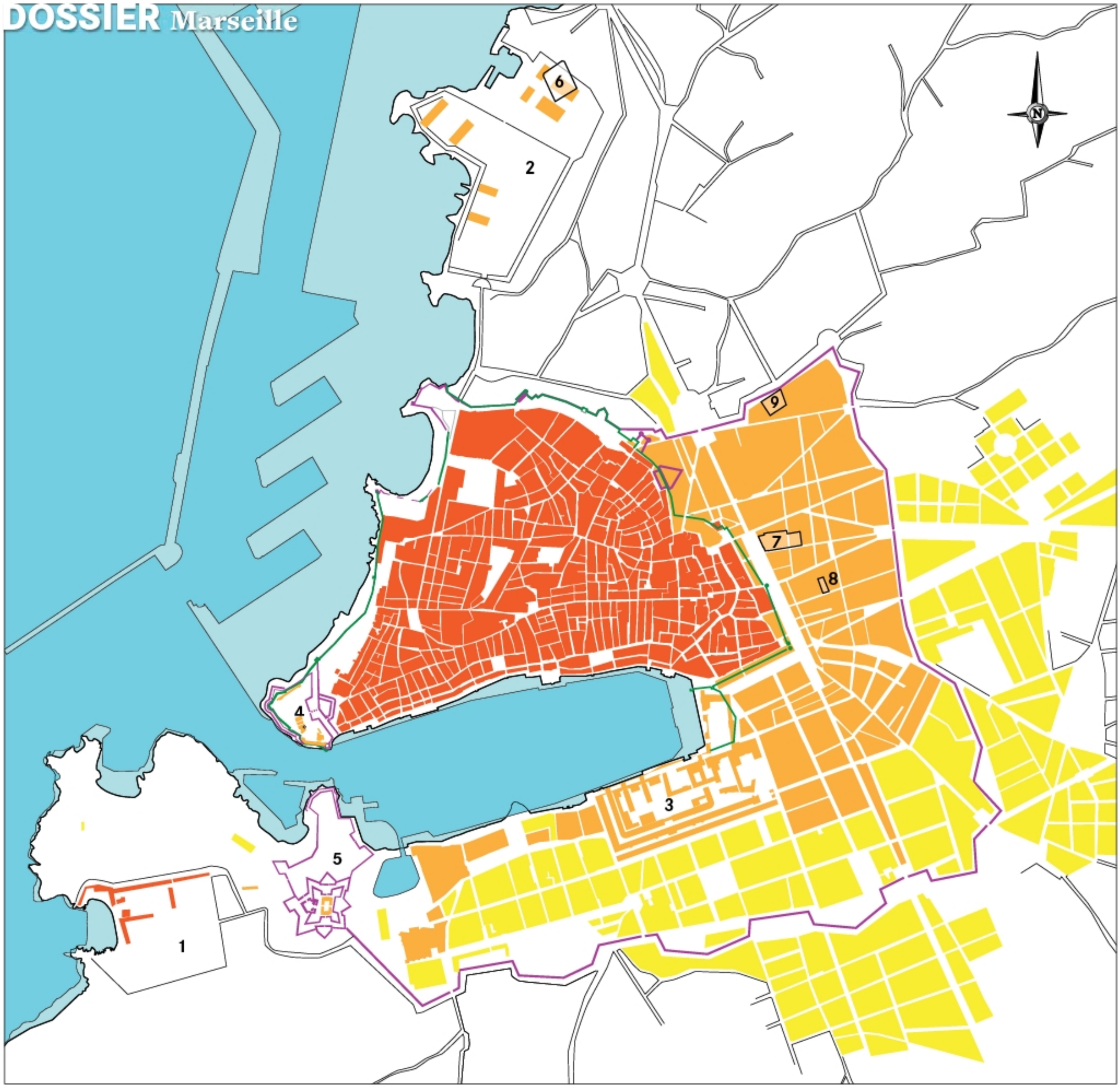
Approche archéologique de Marseille aux Temps Modernes

Par **Bernard Sillano,** Inrap

L'archéologie des Temps Modernes est une discipline récente et tous les chantiers préventifs de Marseille n'ont pas bénéficié du même traitement, en particulier de l'apport primordial que sont les sources textuelles. Trois chantiers d'envergure que sont le tunnel de la Major, la bibliothèque de l'Alcazar et la place Bargemon, réunissent à eux seul l'essentiel des données actuelles sur la question. Elles ont été traitées dans un volume des études massaliètes en 2011 (Bouiron, 2011). D'autres chantiers ont, depuis, apporté leur lot d'information : Hôtel Dieu, 25 Rue Thubaneau (jeu de paume), collège Vieux-Port, boulevard de Paris (Lazaret).

La transition entre le Moyen Âge et les Temps Modernes se traduit d'un point de vue archéologique, à Marseille plus qu'ailleurs, par un *hiatus* de plus d'un siècle. Après la récession démographique qui s'opère dans la seconde moitié du XIV^e^ siècle, bien connue puisqu'elle affecte l'Europe entière, la reprise ne semble être effective à Marseille qu'à la fin du siècle suivant ; contrairement à ce que l'archéologie met en évidence dans d'autres villes méridionales, nous n'avons pour ainsi dire pas retrouvé en fouille d'habitations du XV^e^ siècle. Seule une riche demeure, appartenant à la famille Remezan et située derrière le pavillon Bargemon, en vis-à-vis de la maison du roi René, a révélé ses fondations ainsi que des éléments de décor gothique, en remploi dans des constructions plus tardives. Son style pourrait néanmoins être un archaïsme, tout comme l'Hôtel de Cabre, la plus ancienne maison marseillaise encore en élévation, datée de 1535 par une inscription au-dessus de la porte.

▸ **Le chantier de Villeneuve-Bargemon. Cliché M. Derain/Inrap.**



Îlot antérieur à 1660
Îlot vers 1750
Îlot vers 1800
Fortification médiévale
Fortification moderne
Voies et chemins vers 1800
Rivage vers 1800
Rivage en 1990
0 200 m

1 : Lazaret des Catalans
2 : Lazaret d'Arenc
3 : Arsenal des Galères
4 : Fort Saint-Jean
5 : Fort Saint-Nicolas
6 : Fouille au 104 Bd de Paris
7 : Fouille de l'Alcazar
8 : Fouille du Jeu de Paume
9 : Fouille Nédélec

▲ Agrandissements de la ville de Marseille entre 1660 et 1800. B. Sillano/Inrap.

◂ Un puits dans l'angle d'une cave près de la Loge. Cliché M. Derain/Inrap.

LA « RENAISSANCE » DE LA VILLE

C'est avec l'entrée de la Provence dans le Royaume de France, en 1481, que la reprise économique devient prégnante dans la ville portuaire ; à la faveur de l'ensablement des ports languedociens, Marseille devient la nouvelle tête de pont vers le Levant. Sur décision royale, une nouvelle ligne de quai en pierre est édifiée vers 1511. Retrouvée lors des fouilles de la surverse rue de la République, elle est faite de blocs taillés parfaitement jointifs et bordée d'un alignement irrégulier de pieux (Sillano 2010 : 120). L'enceinte urbaine, par contre, ne subit pas de modification depuis 1180, si ce n'est la transformation des tours en fonction de l'évolution de l'artillerie ou l'ajout de bastions. Hors-les-murs, les menaces persistantes (sièges de 1524, 1536 et 1590) font obstacle au développement des faubourgs ; sur le site de l'Alcazar, le lotissement médiéval, détruit pour raisons défensives en 1357, reste un terrain vague jusqu'au début du XVII^e siècle.

Intra-muros, le réseau viaire semble inchangé, les rues médiévales, larges de 2 à 3,50 m, étant pour la plupart conservées. Seules d'étroites venelles ou impasses disparaissent, générant des îlots plus massifs. La « nouvelle esthétique urbaine », sensible dans de nombreuses villes du Royaume, n'existe pas à Marseille. Il faut attendre la fin du XVI^e s. pour que se fassent quelques aménagements publics remarquables, comme la création du « *Grand Caire* », le long des lices orientales, une vaste place quadrangulaire ornée d'arbres et de fontaines où se tient le marché des fruits et légumes, ou encore la refonte du marché du Petit Mazeau, près des Accoules, où les bouchers sont rassemblés dans des bancs.

Entre 1520 et 1585, la population passe de 15 000 à 35 000 habitants (Kaiser, 1992 : 36). Cet accroissement, qui dans un premier temps ne permet que de recouvrer la population d'avant la grande peste, se traduit rapidement pas une surpopulation dans les murs. Dans la ville basse, les parcelles médiévales, un temps désertées, sont progressivement reconstruites. Beaucoup conservent leurs dimensions étriquées, l'habitat gagnant en hauteur et en cœur d'îlot, les cours intérieures se réduisant à d'étroits puits de lumière. La généralisation de l'escalier à vis, situé le plus souvent dans la cour, permet l'indépendance des étages et témoigne de la transformation d'une maison unifamiliale en plusieurs logements. Quelques maisons, particulièrement aux angles d'îlots, agrègent plusieurs parcelles antérieures pour constituer de beaux hôtels du patriciat, tout particulièrement autour de la maison commune et de la Loge, centre administratif et commercial de la ville. Dans ce quartier, la qualité du décor des façades (pierre de taille, corniches moulurées, grandes fenêtres à meneaux) dénote un faste qui contraste avec l'insalubrité qui règne en raison de la trop grande hauteur des bâtiments par rapport à l'étroitesse des rues. Une caractéristique de la maison moderne est la présence presque systématique de puits ainsi que de caves qui foisonnent dès le début du XVII^e siècle. Au prix de sous-œuvre audacieux dont les fouilles ont mis en évidence les techniques de construction, ces caves occupent toute la parcelle, voire parfois une partie de la rue.

LA VILLE SOUS LOUIS XIV

En 1650, la population atteint 65 000 habitants, dont un tiers hors les murs (Kaiser 1992 : 36). L'archéologie confirme la lente réoccupation des faubourgs ; plusieurs auberges de grande dimension ainsi que des maisons plus modestes sont attestées sur le site de l'Alcazar, sans oublier les nombreux couvents qui se disséminent en périphérie urbaine. Lorsque Louis XIV décide, en 1666, de

▾ Une cave près du marché du Petit-Mazeau. Cliché M. Derain/Inrap.

▲ Les cuves à huiles dans une cave près de la Loge (fouilles Espace Bargemon). Cliché T. Maziers/Inrap.

▲ Le four à réverbère de l'atelier de fondeur découvert lors des fouilles à l'Hôtel Dieu. Fin XVI[e] s. Cliché N. Thomas/Inrap.

repousser les remparts pour créer la «ville nouvelle», les faubourgs sont déjà partiellement lotis et viabilisés. Ceci explique que le plan de l'agrandissement soit largement inspiré de son prédécesseur même si de nombreuses rues sont percées à travers des espaces vierges. Le Cours lui-même, vitrine du Royaume, reprend l'emplacement du « *Grand Caire* ».

Dans le quartier Belsunce, où débutent les travaux de l'agrandissement, une fois le réseau viaire en place, avec des rues rectilignes et larges de 6 m, les îlots ont commencé à être divisés en parcelles. Les actes montrent les différentes manières dont s'opère ce découpage. Il résulte soit du choix de l'acquéreur, ce qui aboutit à des parcelles de tailles variables, soit du choix du vendeur, ce qui se traduit par des parcelles de tailles identiques. Dans tous les cas, la maille parcellaire augmente, sans pour autant atteindre le volume nécessaire au célèbre « trois fenêtres » marseillais, dont les premières apparitions datent du début du XVIII[e] siècle. Elle permet néanmoins une nouvelle distribution, avec escalier à noyau au centre qui dessert des appartements en façade et en confins. Au rez-de-chaussée, le pavement de terre cuite remplace les galets (la « calade »). Les premières fondations sur semelle de blocs de la Couronne, parfois posée sur des pieux, apparaissent alors que, dans l'ensemble, la gamme des matériaux utilisés s'appauvrit.

COMMERCE, ARTISANAT ET INDUSTRIE

Le commerce, principale activité d'une cité portuaire, a laissé peu de vestiges archéologiques. Rez-de-chaussée et caves des maisons proches du port, pour la majorité utilisés comme entrepôts, n'ont pas conservé de traces des marchandises stockées. Quelques exceptions cependant sur le site de Bargemon, comme une cave abandonnée avec tout un lot de blocs de pierres taillées destinées à la construction, ou encore les trois cuves à huile d'une cave voisine, d'une contenance totale supérieure à 17 000 litres.

L'artisanat et l'industrie des Temps Modernes restent encore peu observés d'un point de vue archéologique. Les activités de tannerie, par exemple, présentes dans le quartier de Cavaillon (sud-est de la ville) dans un premier temps, puis dans le quartier de la Joliette avant d'être repoussées hors-les-murs, n'ont à ce jour pas encore été repérées. Les savonneries, que l'on sait exister dès le XVI[e] siècle, n'ont pas encore fait l'objet de fouille, et nombreuses sont celles, pour la plupart d'époque contemporaine, qui ont

▸ La cheminée de l'usine de soufre et de salpêtre avec les conduits d'évacuation de fumée des fours (carneaux) qui y aboutissent. Fin XVI[e] s. Cliché F. Parent/Inrap.

disparu avec les aménagements urbains. Il reste des découvertes fortuites, comme la fonderie de la fin du XVI[e] siècle mise au jour lors des fouilles de l'Hôtel Dieu, avec son four à réverbère, conçu pour la fonte de grosses pièces de plusieurs centaines de kilogrammes (Mellinand 2011 : 150-235). Ou encore la fabrique royale de poudres et salpêtre, utilisée à partir de la fin du XVII[e] siècle, fouillée sur le site de Nédélec (Castrucci et al, 2007).

LA PARURE MONUMENTALE

Les forts Saint-Jean et Saint-Nicolas, l'hospice de la Charité ou l'actuel Hôtel-de-Ville sont autant de monuments construits (ou finis de construire) sous le règne de Louis XIV. Mis à part le premier qui fait régulièrement l'objet de fouilles, dans le cadre de la construction du MUCEM, peu de monuments sont concernés par l'archéologie. Citons le jeu de paume de la rue Thubaneau, édifié en 1680 par un particulier et assez bien conservé (Sillano 2009). Également le lazaret d'Arenc, dont les travaux ont débuté sous Colbert, qui a fait l'objet d'une fouille récente (104 bd de Paris). Ce lieu, où marchandises et équipages étaient placés en quarantaine, remplace le précédent situé aux Catalans, lui-même supplantant le premier au Cap Titol.

LE TERROIR

Lieu de travail des journaliers qui habitent la ville, le territoire de Marseille participe à la vie de la cité. Nombre de diagnostics archéologiques ont révélé l'ampleur des travaux dont il fait l'objet à partir de la fin du XVI[e] siècle. Mise en terrasse, nivellement, apports de remblais d'une épaisseur dépassant parfois plusieurs mètres, drainage, sont souvent observés sans pour autant mériter une fouille archéologique plus poussée.

Enfin, c'est dans le terroir que se trouve le pendant de l'habitat marseillais : les bastides, si nombreuses, où l'élite urbaine aime à se retirer voire loger. Une fouille à Saint-Jean-du-Désert en a révélé une annexe, une « folie » du XVIII[e] siècle, avec bassins, jets d'eau, glacière et décor de carreaux.

▲ La salle du jeu de paume, édifié en 1680, avec sa toiture et le mur courbe du théâtre qui y prend place dans un second temps. Cliché S. Mathie/Inrap.

POUR EN SAVOIR PLUS

• Bouiron, M., Paone F., Sillano B., Castrucci C., Scherrer N., *Fouilles à Marseille. Approches de la ville médiévale et moderne*, Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine, n° 7, éd. Errance/Centre Camille Jullian, Paris/Aix-en-Provence 2011, 464 p.

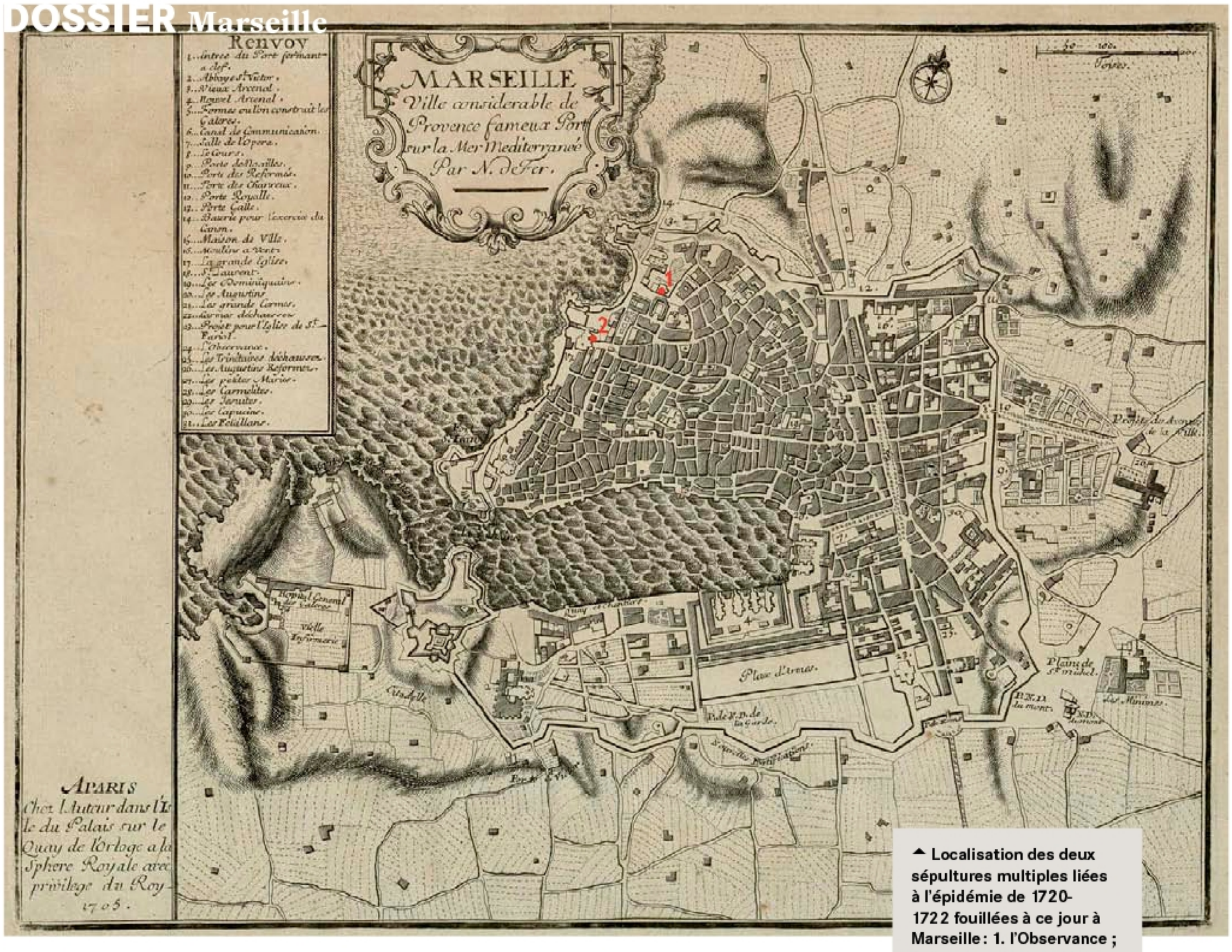
• Castrucci C., Collinet J., De Luca Br., Maurin M., Une raffinerie de soufre et salpêtre aux portes de Marseille, dans *Industrie en Provence*, 15, 2007, pp. 65-73.

• Kaiser W., *Marseille au temps des troubles. Morphologie sociale et luttes de faction 1559-1596*, Paris, éd. de l'EHESS, 1992, 41p.

• Mellinand Ph., Thomas N., *Hôtel-Dieu*. Rapport final d'opération, INRAP, 2011.

• Sillano B., Scherrer N., « Le jeu de paume de la rue Thubaneau, à Marseille, dans l'agrandissement de Louis XIV », dans *Provence Historique*, LIX (fasc. 236, mai-juin), 2009, pp. 175-191.

• Sillano B., Weydert N., « Évolution des aménagements portuaires de l'Antiquité à l'époque moderne : l'exemple de la rue de la République à Marseille », dans *Archéologie des rivages méditerranéens, 50 ans de recherche, Actes du colloque d'Arles 28-29-30 octobre 2009*, sous la direction de X. Delestre et Henri Marchesi, Ministère de la Culture et de la Communication, 2010.



▲ **Localisation des deux sépultures multiples liées à l'épidémie de 1720-1722 fouillées à ce jour à Marseille : 1. l'Observance ; 2. l'esplanade de la Major. DAO S. Tzortzis ; fond : plan de Nicolas de Fer, 1705 – Archives Municipales de Marseille.**

Marseille et la peste

Par **Stéfan Tzortzis,** ingénieur d'étude, Ministère de la Culture et de la Communication, Direction Régionale des Affaires Culturelles, Service Régional de l'Archéologie de PACA (Aix-en-Provence), membre de l'UMR 7268 (ADES)

La longue tradition à la fois maritime et commerciale de Marseille en a fait une victime, plus ou moins affectée selon les époques, des trois pandémies historiques de peste (VI^e^-VIII^e^ s., XIV^e^-XVIII^e^ s., fin XIX^e^ s. à nos jours)[1]. La récurrence de ce risque majeur en prise directe avec le principal moteur économique de la ville explique qu'à l'instar des grands ports de Méditerranée occidentale, Marseille se soit progressivement dotée d'institutions de prévention pérennes essentiellement à l'Époque moderne[2]. Des infirmeries de peste sont installées à partir de 1558 hors-les-murs, au port de Saint-Lambert (actuel quartier des Catalans), au sud de la ville. Le siècle suivant voit la mise en place d'un véritable complexe sanitaire fondé principalement sur le Bureau de la Consigne créé vers 1640 à l'entrée du port, près du Fort Saint-Jean et le Lazaret, vaste structure muraillée construite à partir de 1663 près de l'anse d'Arenc au-delà du rempart nord de la ville, pour remplacer l'établissement des Catalans. Si le Bureau de la Consigne est encore visible de nos jours, les autres équipements sanitaires ont disparu de la topographique actuelle de la ville. Leurs vestiges enfouis ont toutefois pu être pour partie étudiés dans le cadre de l'archéologie préventive, en 2008 pour les infirmeries des Catalans et en 2012 pour le Lazaret d'Arenc. La ville a également livré à ce jour d'autres témoins archéologiques directement issus quant à eux de la plus tristement célèbre des épidémies, celle de 1720-1722. Il s'agit de deux sites funéraires. La fosse du couvent de L'Observance, fouillée en 1994, se trouvait dans les Vieux Quartiers. Cette sépulture multiple contemporaine, selon les archives, de la rechute épidémique de 1722 a livré 216 squelettes. La fouille préventive menée en 2008 sur l'esplanade de la cathédrale de la Major a permis l'étude d'une autre sépulture multiple, également une fosse, probablement vaste à l'origine mais très largement amoindrie par des aménagements postérieurs. Cette structure funéraire résiduelle, qui a livré 108 individus, remontait quant à elle,

1 Biraben, 1975
2 Panzac, 1986

▲ Fouille préventive en cours de l'esplanade de la Major, emplacement de la sépulture multiple tronquée à l'est, à l'ouest et au sud. Clichés Altivue pour F. Paone – Inrap.

toujours selon les témoignages écrits, à la première phase épidémique du printemps/été 1720. À partir de ces ensembles funéraires marseillais bien particuliers, et plus généralement d'une série de sites d'inhumations des victimes d'épidémies de peste en Europe, s'est développée une thématique scientifique originale, au croisement des archives historiques et des archives du sol[3]. Cette approche interdisciplinaire se décline en plusieurs objectifs. Il s'agit d'une part de permettre, par les méthodes de l'archéothanatologie, la restitution des pratiques funéraires durant ces phases de surmortalité, en considérant que la variabilité observée permet d'appréhender les réponses adaptatives de communautés encore très largement incapables de mettre en œuvre des défenses thérapeutiques lorsque ce mal survient. Une autre finalité consiste à mesurer, au moyen d'une analyse simultanée et dialectique d'une part des documents pré-statistiques relatifs aux populations et d'autre part des vestiges ostéo-archéologiques, la force et plus encore les spécificités de l'impact démographique de ces périodes épidémiques. Enfin, l'exploitation de ces mêmes vestiges vise à mettre en évidence la présence du bacille *Yersinia pestis*, que ce soit indirectement, par la recherche de sa signature immunologique, ou directement par la mise en évidence de son ADN résiduel qui permet en outre de réaliser le typage de la souche en cause. Au delà la seule problématique historique, il s'agit là de contribuer à une meilleure connaissance d'un agent pathogène qui reste présent dans l'environnement planétaire actuel. L'étude des pathogènes et de leur évolution à des époques antérieures à la modification radicale de leur milieu que constitue la diffusion de l'antibiothérapie revêt en effet un intérêt épidémiologique particulier dans un contexte de maladies infectieuses ré-émergentes.

3 Signoli 2006, Tzortzis *et al*, 2010

POUR EN SAVOIR PLUS

- Biraben J.-N., *Les hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens*, Paris, EHESS, Centre de Recherches Historiques, Mouton, 1975, 2 vol., 455 et 416 p.
- Panzac D., *Quarantaines et lazarets, l'Europe et la peste d'Orient*, Aix-en-Provence, Édisud, 1986, 219 p.
- Signoli M., *Étude anthropologique de crises démographiques en contexte épidémique. Aspects paléo- et biodémographiques de la Peste en Provence*, Oxford, BAR International Series 1515, 2006, 156 p.
- Tzortzis S., Biannucci R., Drancourt M., Seguy I., Signoli M., « Archives historiques et archives biologiques de la peste : intérêts du passé et enjeux actuels », dans Delestre (X.), Marchesi (H.) dir., *Archéologie des rivages méditerranéens. 50 ans de recherche*. Actes du colloque d'Arles 28-29-30 octobre 2009. Paris, éd. Errance/Ministère de la Culture et de la Communication, 2010, pp. 449-460.

LE LAZARET D'ARENC

Par **Charlie Newman** et **Marianne Touma,**
Chronoterre Archéologie

Des fouilles archéologiques préventives se sont déroulées de janvier à juillet 2012, sur le boulevard de Paris. Elles ont mis au jour une partie de l'*Enclos neuf des Marchandises*, situé dans l'extension du XVIII[e] siècle du Lazaret d'Arenc. Le site était aménagé en terrasse sur deux niveaux. On y trouve les fondations massives d'un hangar, des calades extérieures, huit séries de banquettes, sur lesquelles les marchandises étaient déballées et aérées, et un bâtiment longiligne en bordure de l'enclos. De nombreuses installations hydrauliques étaient également présentes : une galerie drainante souterraine, de multiples canalisations et des rigoles drainaient les eaux de surface vers la mer. Au milieu du XIX[e] siècle, l'épierrement des banquettes, la division et le cloisonnement de l'espace interne du hangar et la construction d'un nouveau bâtiment avec des fours témoignent d'un changement d'activité de cet espace. Dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, les travaux de construction du nouveau port provoquent le déménagement du Lazaret aux îles du Frioul et l'enfouissement des anciennes installations sous plusieurs mètres de remblais. La fouille a fourni de grandes quantités de mobilier céramique, datant généralement du XIX[e] siècle.

▼ Fouille préventive en cours d'une partie du Lazaret d'Arenc. Cliché C. Newman, Chronoterre Archéologie.

La recherche archéologique à Marseille

De la fouille à la conservation des «archives du sol»

Par **Xavier Delestre,** conservateur régional de l'archéologie, direction régionale des affaires culturelles de Provence-Alpes-Côte d'Azur

L'auteur fait ici le bilan de la recherche archéologique à Marseille depuis la Seconde Guerre mondiale, en soulignant ses aspects positifs, nombreux, mais également en évoquant les préoccupations tout aussi profondes qui l'animent. Un devoir de conservation des vestiges, dans les limites du possible, est une exigence absolue pour tous les acteurs, politiques et culturels, afin de transmettre aux générations futures l'héritage multi-séculaire qui fait de Marseille la « plus vieille ville de France ».

Marseille. Chantier de la Bourse. Photothèque CCJ.

À la naissance de l'archéologie urbaine : le site du Centre-Bourse

Marseille occupe une place particulière dans l'archéologie nationale. C'est en effet à l'occasion de la rénovation du Centre-Bourse dans les années soixante-dix que l'on réalise la première opération d'archéologie urbaine d'envergure en France. Cette fouille qui dure plus de dix ans est un laboratoire grandeur nature pour les responsables locaux de l'archéologie et pour la communauté archéologique régionale.

Pour la première fois, les archéologues sont en effet confrontés à la nécessité d'assumer le sauvetage de vestiges archéologiques sur une surface conséquente, dans l'urgence, avec la grande difficulté de ne pas disposer d'équipes aguerries à cette pratique. Le choix méthodologique alors retenu est celui de la méthode Wheeler, c'est-à-dire le découpage de l'aire de fouille en carrés réguliers.

De cette opération, tout à fait exceptionnelle et inédite, on retient aujourd'hui des apports scientifiques majeurs pour la connaissance de Marseille grecque, romaine et médiévale, des avancées méthodologiques, notamment en matière de conservation des bois gorgés d'eau. C'est en effet pendant cette fouille que l'on met en œuvre pour la première fois, des méthodes permettant la sauvegarde d'une épave antique en vue de sa présentation au musée d'Histoire de la ville créé sur le site même.

Un autre point très important à mettre en relation avec ce chantier archéologique, confrontation douloureuse entre le monde des archéologues et celui des aménageurs, est la décision de préserver environ un hectare du site. Cet espace, dénommé « jardin des vestiges », rebaptisé dernièrement « port antique », classé parmi les monuments historiques, constitue à présent la réserve archéologique la plus importante jamais réalisée au centre ville de Marseille. Une contrainte qui, au fil du temps, est devenue un atout dans le paysage urbain, conjuguant une qualité d'espace vert à celle de réserve scientifique et d'espace culturel. Avec le réaménagement du musée d'Histoire de la ville, cette zone archéologique fait à nouveau pleinement partie intégrante du parcours de visite.

1967-2000 : un temps marqué par une forte érosion du patrimoine archéologique

La fouille du Centre-Bourse clôt de manière décisive le premier long chapitre de l'archéologie marseillaise, ouvert au sortir de la Seconde Guerre mondiale avec les interventions archéologiques ponctuelles menées à l'occasion des travaux de la reconstruction autour du Vieux-Port. Cette première période est suivie par un enchaînement presque ininterrompu de fouilles de sauvetage liées aux grands travaux urbains (parkings souterrains, tunnels, équipements publics...) provoqués par la transformation du Marseille contemporain.

Marseille. Chantier de la Vieille Major. Cliché T. Maziers, Inrap.

Pour la période comprise entre 1967 et 2000, on peut estimer à environ 20 000 m² la surface expertisée par les archéologues. Cette intense activité a généré un riche bilan documentaire touchant à l'histoire de la topographie urbaine. Dans le même temps, elle a entraîné la disparition irrémédiable – certes documentée mais avec les moyens alors disponibles et des questionnements forcément sélectifs – d'un volume très significatif de ce que l'on nomme les « archives du sol ». En cumulant toutes ces fouilles, on évalue à un peu plus de 80 000 m³ la quantité de sédiments archéologiques bouleversés. Face à ce constat pessimiste, il faut noter toutefois que Marseille se distingue d'un grand nombre d'autres villes françaises qui ont pu connaître dans le même temps une activité d'archéologie de sauvetage aussi conséquente par le fait que ces recherches ont toujours bénéficié de la présence d'équipes universitaires et CNRS facilitant l'exploitation et la mise en perspective historique dans des délais courts des résultats. La bibliographie réunie, par exemple dans le volume de la Carte archéologique de la Gaule édité en 2005, en montre toute l'importance, qu'il s'agisse de contributions spécifiques, d'actes de tables rondes, de séminaires ou de colloques.

Depuis 2001, un autre mode de gestion patrimoniale

Avec l'entrée en vigueur de la loi de 2001, s'ouvre un second chapitre de l'archéologie marseillaise qui permet un meilleur encadrement administratif de la pratique archéologique. Par ailleurs, avec le temps, l'expérience des équipes archéologiques, en particulier celles de l'Inrap, fournit des résultats de plus en plus précis et surtout une pratique uniformisée d'enregistrement des données grâce à l'emploi de progiciels (Syslat, Dicocer). Sur la base des connaissances acquises au fil de ces décennies, il a été possible au service régional de l'archéologie (DRAC PACA) de mettre en place des zones de saisines archéologiques pour garantir un contrôle plus efficace et systématique du territoire. Toutefois, pour le centre ville, à une exception près, le site du collège du Vieux-Port, c'est toujours la fouille qui a été l'option retenue lors de cette confrontation entre passé et présent. Sans nier une fois encore les progrès de l'archéologie de terrain à la connaissance de l'histoire de la ville et le volume des informations réunies, force est de constater que depuis la seconde moitié du XX^{e} siècle, et ce jusqu'à aujourd'hui, nous avons assisté et contribué à l'érosion continue de la ressource archéologique en laissant par ailleurs de côté, à de trop rares exceptions (par exemple l'abbaye de Saint-Victor, le fort Saint-Jean, la salle du Jeu de Paume), les données archéologiques en élévation. Cet état de fait s'impose maintenant à nous archéologues mais aussi aux responsables en charge du patrimoine et de l'urbanisme de Marseille.

Dans de nombreux secteurs de la ville en effet, le sous-sol est largement amputé de son histoire donnant une résonance nouvelle toute particulière à ce mot de Méry et souvent répété depuis que « Marseille est une ville sans antiquités ». D'ores et déjà, une certitude est que les générations futures de chercheurs seront dans l'obligation de poursuivre leurs travaux en utilisant comme principales sources documentaires les archives constituées par les archéologues du XX^{e} siècle et les séries de mobiliers conservées dans les dépôts et réserves de musées. La place prééminente que ces archives archéologiques auront inévitablement à l'avenir doit être aussi pour nous collégialement une préoccupation majeure.

La conservation du patrimoine archéologique à l'avenir : une responsabilité partagée

En jetant un regard sur l'archéologie à Marseille depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à aujourd'hui, à l'évidence, du strict point de vue archéologique, c'est une situation largement positive qui apparaît grâce à la quantité et à la qualité des données rassemblées par les équipes qui, au fil du temps, ont su s'adapter à la réalité du terrain, en particulier celle de l'urgence. Mais cette image positive a aussi son revers qui doit à présent être mis en évidence pour une nécessaire prise de conscience collective. Cette préoccupation est celle de la conservation patrimoniale des données archéologiques en utilisant d'autres possibilités que la fouille. Ne pas fouiller est pour l'archéologue parfois une décision difficile à prendre face à une possible source nouvelle d'information, mais ce doit être aussi une solution qui s'impose à lui dans la perspective de laisser aux générations futures de chercheurs la possibilité de poursuivre et/ou de reprendre des expertises archéologiques. Cet enjeu fondamental auquel nous faisons face ne pourra être gagné que si tous les partenaires concernés par la gestion et le devenir de l'espace urbain marseillais et sa proche périphérie deviennent des acteurs de cette protection. Une protection patrimoniale qui doit être considérée non pas comme une lourde contrainte administrative mais comme une décision responsable. Sans aucun doute, cette autre perception de l'archéologie de la ville ne sera efficiente que par une prise en compte de cette urgence, des actions de formation et de sensibilisation ciblées.

Au moment où Marseille est au cœur de l'événement « Marseille-Provence 2013, capitale européenne de la Culture », c'est sans réserve l'un des défis majeurs pour celle qui s'enorgueillit d'être la plus vieille ville de France et dont la première mention de découverte archéologique remonte à l'année 1593.

Marseille, ville-monde. Un musée d'histoire pour un patrimoine vivant

Le musée d'Histoire de Marseille et le site archéologique de la Bourse/Port antique. © Roland Carta.

Par **Laurent Védrine,** conservateur en chef du musée d'Histoire de Marseille

Le musée d'Histoire de Marseille rouvre ses portes en 2013, trente ans après sa création, et après dix-huit mois de chantier. Il s'étend sur près de 15 500 m² ce qui en fait l'un des plus grands musées d'Histoire en Europe. Le projet architectural de Roland Carta permet de recréer un lien intime entre la ville, son musée et le site archéologique.

LA PLUS ANCIENNE VILLE DE FRANCE RÉNOVE SON MUSÉE D'HISTOIRE

Rénové et agrandi, le musée se déploie autour du site archéologique de la Bourse. Ce dernier devient une véritable salle à ciel ouvert. Une façade en verre sertit l'ensemble du site archéologique donnant des points de vue sur la ville. Le bâtiment abrite un parcours muséographique sur l'histoire de la plus ancienne ville de France. Un espace d'exposition temporaire, un centre de documentation disposant d'un cabinet d'arts graphiques, un atelier pour le public scolaire, un auditorium de deux cents places et une librairie-boutique complètent le parcours.

L'ARCHÉOLOGIE AU SERVICE DE LA TRANSMISSION DE L'HISTOIRE

Les collections archéologiques sont le fruit de chantiers de fouilles urbaines terrestres (fouilles de la Bourse, des places Jules Verne et Villeneuve-Bargemon, de l'Alcazar, de la rue Malaval…) et sous-marines. Le dépôt archéologique municipal permet au musée de disposer d'un gisement inépuisable pour renouveler la présentation des collections. Leur richesse s'explique également par un partenariat avec le Département des Recherches Archéologiques Subaquatiques et Sous-Marines situé à Marseille. De nombreuses épaves et autres sites immergés (dépotoir de curage des Catalans, Quarantaine des îles du Frioul) ont été fouillés dans la rade de Marseille. L'implication de archéologues dans le projet permet la constitution d'une chaîne patrimoniale qui s'articule de la découverte de l'objet lors de la fouille jusqu'à son étude, sa restauration et sa valorisation dans le musée.

L'une des originalités d'un musée d'histoire, dans la grande famille des musées, est de partir d'un discours historique et de l'étayer par des témoins matériels, les collections, et non l'inverse. La valeur des collections tient en grande partie à leur documentation permettant de les faire parler. Les pièces archéologiques se confrontent à des œuvres graphiques (peintures, gravures, photographies), à des objets ethnographiques, des films, des dispositifs multimédia qui contextualisent les découvertes archéologiques, des maquettes, des cartes et des dessins. Grâce aux travaux des chercheurs, le musée dispose d'un comité scientifique d'une vingtaine d'experts, les collections incarnent, en terme d'usages, de productions, d'échanges, de symboles, les hommes et les femmes qui participent à l'histoire de Marseille.

Le patrimoine antique *in situ* est sans doute l'un des points forts du projet du musée d'Histoire. Le public découvre un parcours le long de l'ancienne voie grecque puis romaine reliant notamment le site archéologique de la Bourse/Port antique et les *horrea* visibles au musée des Docks romains.

UNE PORTE OUVERTE SUR LA VILLE

Le site archéologique de la Bourse/Port antique abrite notamment la porte hellénistique de la cité. Telle une porte ouverte sur la ville, le musée valorise sa situation,

▾ Carreau de pavement à décor d'aigle. XIVe siècle. Fouilles de Sainte-Barbe. Collection musée d'Histoire de Marseille. Cliché Ville de Marseille.

à deux pas du Vieux-Port, en plein cœur de la cité pour lire la ville d'aujourd'hui et susciter le plaisir de (re)découvrir l'histoire de la cité phocéenne.

Cette découverte s'opère grâce à un fil d'Ariane maritime des origines à nos jours en treize séquences, sur trois plateaux. Le parcours muséographique s'appuie sur deux idées : Marseille est la plus ancienne ville de France et c'est une cité portuaire ouverte sur la Méditerranée. La visite commence par une plongée dans la grotte Cosquer et l'évolution des paysages de la rade de Marseille. Le parcours historique proprement dit débute par la fondation de Marseille il y a 2600 ans pour se terminer par une esquisse de la ville de demain. La muséographie imaginée par Adeline Rispal, rappelle pour le premier plateau, la dimension portuaire de la ville avec un système de travées tel l'Arsenal des galères hellénistique ou celui de Louis XIV laissant apparaître un ensemble exceptionnel de six épaves de navires grecs et romains. Seront évoqués les débuts de la ville avec deux navires

◂ *Prédication de Marie Madeleine*, attribué à J. Rontzen. Huile sur bois. Début du XVI[e] siècle. Collection musée de Cluny, déposé au musée d'Histoire de Marseille. Cliché Ville de Marseille.

Le navire romain de la Bourse.
© Studio Adeline Rispal.

grecs, le port hellénistique et ses relations avec les Gaulois, Carthage et Rome, la ville romaine, les premiers temps du christianisme avec la présentation du chœur de l'église de Malaval des Ve et VIe siècles ap. J.-C., le Moyen Âge de Marseille connu pour ses faïences sous influence des potiers d'Al Andalous, et revisité grâce à un ensemble de sculptures de l'église Saint-Martin.

Le deuxième plateau situé face à Notre-Dame de la Garde, évoque Marseille entrant dans le giron du royaume de France en 1481. Le Roi Soleil, Louis XIV, dote la ville d'un nouvel arsenal des galères pour rayonner militairement en Méditerranée. La période moderne est marquée par l'épisode tragique de l'histoire de la ville, la Grande Peste de 1720.

Le dernier plateau lève le voile sur la période contemporaine de Marseille, une ville devenue 4e port mondial dans la seconde moitié du XXe siècle. Le visiteur peut admirer un plan-relief de Marseille de 1850, réalisé par Fortuné Lavastre. Le modernisme de la première moitié du XXe siècle est illustrée par les films des Frères Lumière, le Pont transbordeur et les deux guerres mondiales. Des appartements témoins évoquent la seconde moitié du XXe siècle. Enfin, la dernière séquence présente, en mezzanine, au-dessus des périodes les plus anciennes, la ville de demain.

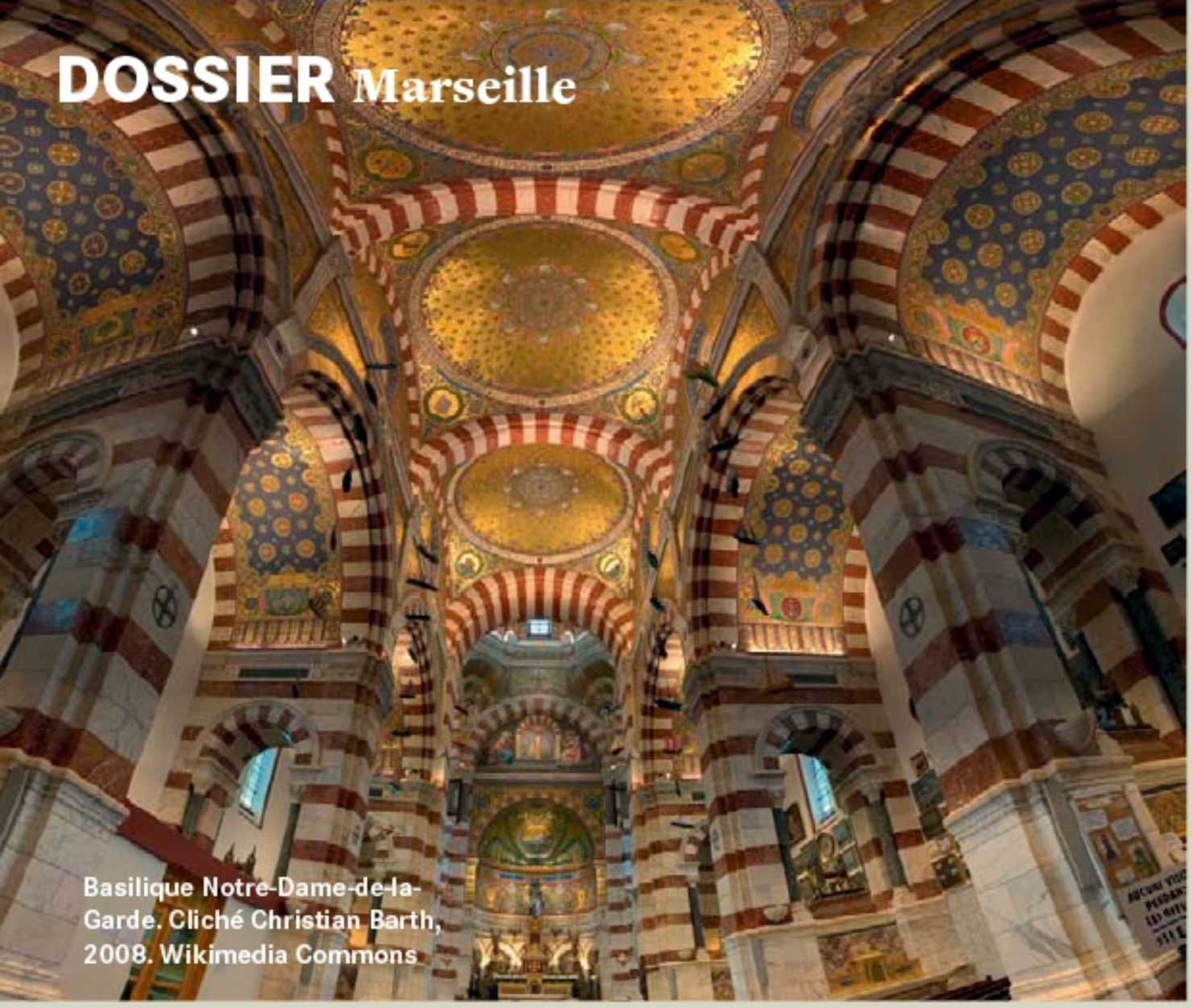
POUR UN PATRIMOINE VIVANT

Chaque séquence se déploie autour d'un objet phare (une figure de proue du XVIIIe siècle, une amphore massaliète hellénistique…), d'une rencontre avec un grand témoin (Pythéas, Jules César, le Comte de Monte-Christo…) et un scientifique.

Les *Escales de l'Histoire* permettent au jeune public d'expérimenter l'histoire. Chaque enfant pourra se glisser dans la peau d'un Romain en assemblant, par tenon et mortaise, des planches pour construire un navire inspiré de celui de la Bourse.

Un dispositif multimédia accompagne le visiteur tant dans le musée que sur le site archéologique de la Bourse mais aussi à travers la ville, le long de l'ancienne voie grecque. Celui-ci propose de découvrir un patrimoine qui n'est pas forcément visible comme la grotte Cosquer ou des collections trop fragiles pour être présentées. Il offre également la possibilité de mettre en contexte les découvertes archéologiques avec des montages en 3D. Enfin, une application Smartphone « casse les murs » du musée en faisant entrer la ville dans le musée et de « sortir les collections avec soi ».

Des parcours urbains et des ateliers sont proposés dans et au départ du musée d'Histoire de Marseille afin de comprendre un patrimoine riche et hétérogène, fruit de nombreux remplois, destructions, sauvegardes et reconstructions.



Basilique Notre-Dame-de-la-Garde. Cliché Christian Barth, 2008. Wikimedia Commons

NOTRE-DAME DE LA GARDE

C'est en 1214 qu'un prêtre de Marseille, Pierre, fit édifier un petit sanctuaire dédié à la Vierge Marie sur le triangle rocheux constituant le haut d'une colline de 161m face à la ville. La colline s'appelant « La Garde », le sanctuaire fut tout naturellement appelé **Notre-Dame de la Garde.** En 1852, avec l'accord du Ministre de la Guerre, les Administrateurs de Notre-Dame de la Garde demandèrent à l'architecte Jacques Henri Espérandieu d'établir les plans du nouveau sanctuaire d'inspiration **romano-byzantine.** La première pierre fut posée le 11 septembre 1853 par l'évêque de Marseille sur un fort datant de François Ier (donc contemporain du château d'If), dont on voit encore les bastions. Mais l'argent vint souvent à manquer et, plusieurs fois, on dut interrompre les travaux. Le 4 juin 1864, le sanctuaire put être consacré, avec un clocher non terminé. En 1866, on commença à édifier le piédestal de la statue monumentale (12,5 m). Œuvre d'Eugène Lequesne, elle fut réalisée par l'entreprise Christofle selon un procédé nouveau à l'époque : la galvanoplastie. Fabriqués à Paris, les tronçons de la statue arrivèrent à Marseille par chemin de fer en décembre 1869. On les dora à la feuille d'or. En mai-juin 1870, on les hissa en haut du clocher et on les fixa à la carcasse métallique qui avait été mise en place. Depuis lors, la statue est redorée tous les vingt-cinq ans environ. Haute de 11,20 m, elle pèse 9796 kg. Entre 1872 et 1892, on posa les mosaïques qui occupent une surface de 1200m² et comptent plus de douze millions de tesselles. Pour faciliter la montée des fidèles à Notre-Dame de la Garde, en 1889, l'ingénieur Émile Maslin eut l'idée de construire un ascenseur qui montait presque verticalement le long de la paroi d'une ancienne carrière. Il fonctionna de 1892 à 1967 et fut démoli en 1974. Depuis 1989, on utilise un petit train automobile. La construction de la basilique s'acheva par la pose, en 1897, des lourdes portes de bronze.

MAIS AUSSI...

• La grotte Cosquer

La grotte Cosquer, du nom de son inventeur le plongeur Henri Cosquer, est connue du grand public depuis l'été 1991. Son accès actuel est extrêmement difficile et dangereux : il faut plonger à 37 m de profondeur puis remonter un sillon de 175 m de long qui débouche sur une cavité noyée qui précède la grotte proprement dite, composée de plusieurs salles soit émergées soit immergées. Les spécialistes, sous la direction de Jean Clottes et Jean Courtin, ont déterminé deux phases d'occupation distinctes : une phase ancienne comportant des mains négatives (65 au total) et des tracés digitaux, datant d'environ - 27 000 ans BP (Gravettien) ; une phase plus récente comportant des signes ainsi que des peintures et des gravures figuratives, essentiellement animales, datant d'environ - 19 000 ans BP (Solutréen) : 63 chevaux, 28 bouquetins, 17 cervidés, 10 bisons, 7 aurochs, 9 phoques, 3 grands pingouins, des méduses, des poissons ou des cétacés. Une gravure a été interprétée comme une représentation du thème de l'« homme blessé ». De très nombreux signes (216) dont huit représentations sexuelles (2 masculins et 6 féminins) complètent cet inventaire. La grotte a fait l'objet d'un classement au titre des monuments historiques le 2 septembre 1992.

• La fontaine du Barquiou

Elle fut la première fontaine de la ville haute de Marseille au Moyen Âge. Dans la ville épiscopale, elle servit de lavoir à partir du XIII[e] siècle sous le nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

• Canebière

L'artère la plus connue de Marseille est un lieu incontournable. Son étymologie prête pourtant à confusion. Elle fut tracée au XVII[e] siècle près du port, à l'emplacement occupé par les cordiers et les marchands de chanvre, mot qui se dit en latin *cannabis*. À la fin du XVIII[e] siècle, la destruction de l'arsenal des Galères lui permet d'atteindre le port et d'aller ainsi « au bout de la terre ». Le professeur Paul Masson a proposé, en 1935, une autre étymologie latine : *canabae*, c'est-à-dire « magasins, cabarets et hangars », ce qui semble bien correspondre à la réalité maritime de la cité.

LAZARE À MARSEILLE

Selon des chroniques très anciennes, la région de Marseille fut le lieu où Lazare et ses sœurs, Marthe et Marie, ainsi que d'autres chrétiens, accostèrent après avoir été jetés dans une barque, sans provisions, sans rames, sans pilote, abandonnés aux hasards de la mer par leurs persécuteurs, peu après la mort de Jésus. À peine débarqué, Lazare se mit à prêcher la bonne nouvelle, et devant le succès remporté, de nombreuses personnes arrivèrent de tout la Province (Provence) et même des Gaules et d'Italie. Nommé évêque de la ville, Lazare fut rapidement en butte aux persécutions. Aussi, fit-il creuser dans le rocher à l'endroit où fut bâtie plus tard la célèbre abbaye de Saint-Victor, une crypte dans laquelle il se retirait avec ses néophytes. Par la suite, des catacombes furent aménagées. La tradition de Marseille rapporte que le martyre du saint évêque eut lieu un 31 août, sous le règne de l'empereur Domitien (81-96). Ses reliques sont vénérées à Autun. D'aucuns pensent que ce récit provient d'une confusion avec un personnage postérieur, nommé lui aussi Lazare, qui fut évêque d'Aix et qui mourût en 440 et fut inhumé dans les cryptes de Saint-Victor.

▸ **Résurrection de Lazare. Ivoire (Venise ou empire byzantin). Vers 900–1000. British Museum. Cliché Andreas Praefcke, 2011. Wikimedia Commons.**

MAIS AUSSI...

• Pythéas

Sur la Canebière, on trouve le buste d'un des plus célèbres Marseillais de l'histoire : Pythéas, l'un des tout premiers grands voyageurs de l'Antiquité. Ses périples s'effectuèrent à la fin du IVe siècle av. J.-C. À l'époque, les Grecs ne connaissaient que trois continents : l'Afrique (Lybie) au sud, l'Asie (Inde) à l'est, et l'Europe (peu connue au nord) qui s'arrêtait à l'ouest en face de l'océan. « C'est au front océanique des terres du couchant, du nord et aux îles voisines que Pythéas a concentré son enquête. Les résultats étaient consignés dans deux ouvrages aujourd'hui perdus : le *Peri Okeanou* (Sur l'Océan) et le *Periodos Gè* (Circuit de la terre) » (Fr. Salviat). Lors de son premier voyage, Pythéas reconnaît la façade ouest de l'Europe jusqu'aux îles britanniques tout en mesurant avec application la route. Il dépasse l'Écosse, les îles Hébrides et Orcades jusqu'à l'*ultima Thule*, terre extrême, considérée comme légendaire mais qui correspond certainement à l'Islande. Lors d'un second périple, le savant navigateur marseillais ira jusqu'à la mer Baltique, à l'embouchure de la Vistule. L'*Anthologie latine* (VII, 690) lui a rendu un vibrant hommage par cette épitaphe : « (...) ce que le sort t'avait donné, ce que tu avais appris, toi que la nature avait fait exceller de tant d'intelligence ; c'est pour cela que tu es allé jusqu'aux îles des Bienheureux, Pythéas ».

LE CHÂTEAU D'IF

Jusqu'au XVI[e] siècle, l'île d'If est sauvage et un havre occasionnel pour les pêcheurs. Elle fait partie de l'archipel du Frioul qui compte 4 îles : Pomègues, Ratonneau, Tiboulen et If. C'est François I[er], lors d'une visite à Marseille en 1516, qui en mesure l'importance stratégique et ordonne qu'on y dresse une forteresse. Très vite, celle-ci change de fonction et devient prison. À partir du XVII[e] siècle, les protestants sont jetés en masse dans les cachots où ils périssent en grand nombre. Aux prisonniers de marque cependant, la forteresse offre des conditions de vie tout à fait décentes. Le prisonnier le plus célèbre sera sans doute l'abbé José Custodio Faria (1746-1819) qu'Alexandre Dumas rendra immortel avec le *Comte de Monte-Cristo*. Après avoir accueilli les insurgés de 1848 et les communards de 1871, la forteresse perdra sa vocation carcérale et sera ouverte au public en 1890. Quant à Edmond Dantès, la chronique d'If n'en a pas gardé souvenir. En revanche, le trou que ce personnage de fiction creusa dans le mur d'une des cellules est toujours bien visible ! Le Château d'If se visite aujourd'hui grâce à une ligne régulière et accueille chaque année plus de 90 000 visiteurs.

Chateau d'If. Cliché Georges Seguin, 2012. Wikimedia Commons.

MAIS AUSSI...

• La sardine du port de Marseille

C'est Paul François Jean Nicolas, vicomte de Barras (1755-1829), qui raconta dans ses mémoires cet épisode devenu célèbre. Capturé par les Anglais en 1778 à Pondichery, Barras bénéficie, comme bon nombre de soldats français, des accords d'échange de prisonniers alors en vigueur, et en mai 1779, il embarque avec d'autres ex-prisonniers en direction de la France sur la frégate la *Sartine*, baptisée du nom du ministre de la Marine de Louis XVI de 1774 à 1780. Comme il est alors d'usage, la *Sartine* doit naviguer sous pavillon d'entente, une signalétique particulière équivalent à un sauf-conduit la garantissant contre toute attaque de navire anglais et lui assurant donc la tranquillité du voyage. Par erreur d'interprétation du pavillon, la frégate est canonnée par les Anglais et arrivera en se traînant jusqu'à la passe d'entrée du port de Marseille où elle s'échouera en travers rendant toute circulation maritime impossible. On raconte que c'est un certain Molinari de la Ciotat qui eut l'idée de faire gonfler à l'aide de roseau 5 000 boufigues (vessies de porcs) afin de renflouer la *Sartine* qui avait bouché le port de Marseille !!!

• La *Marseillaise*

Vous ne le savez peut-être pas, mais la *Marseillaise* n'est devenu l'hymne national de la France républicaine qu'en 1879 ! Composée par Rouget de Lisle dans la nuit du 25 au 26 avril 1792, à Strasbourg, sous le titre de *Chant de guerre pour l'armée du Rhin*, elle fut longtemps interdite car jugée subversive au XIX[e] siècle. Ce chant patriotique et guerrier, empreint de liberté face aux menaces qui pesaient sur la France, fut transmis aux Marseillais par un jeune docteur, François Mireur, arrivé dans la ville pour gérer l'organisation des volontaires. Adopté par les 500 volontaires marseillais qui le chanteront au cours de leur marche vers Paris en juillet, il rencontre un tel succès qu'il deviendra célèbre et sera imprimé à Paris sous le nom d'« hymne des Marseillais ». Après la prise du château des Tuileries le 10 août 1792, le chant prend définitivement le nom de *Marseillaise*.

• Les Navettes marseillaises

Les navettes se dégustent traditionnellement à la Chandeleur : Fête des Chandelles, fête de la Présentation de Jésus au Temple et de la Purification de la Vierge. Elles évoquent pour les Provençaux, la barque miraculée «La nave» qui aurait amené sur nos côtes, Marie-Madeleine, Marie Salomé, Marthe et Lazare depuis la Terre Sainte. La navette Marseillaise est l'un des rares biscuits confectionnés sans levure qui se savoure et se conserve tout au long de l'année. Passé les premiers jours, il suffit de les réchauffer légèrement pour qu'elles retrouvent leur délicat parfum de fleur d'oranger et leur souplesse.

ARCHÉOTHÉMA
Histoire et archéologie

Abonnement

ABONNEZ-VOUS !

Archéothéma **est devenue l'une des revues francophones de référence pour les amoureux d'archéologie et d'histoire. Abonnez-vous ! Rendez-vous sur www.archeothema.com et ABONNEZ-VOUS EN LIGNE!**

ABONNEMENT

Vous trouverez ci-joint le règlement de mon abonnement à :

❑ **Oui, je m'abonne à la revue *Archéothéma***

1 an, 6 numéros : France 38€, étranger 44€.
À l'ordre d'**Archeodunum SAS**

❑ chèque
❑ mandat postal

À _____ le __/__/____

Signature :

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE !
www.archeothema.com

Coupon à envoyer à :
Archeodunum - Archéothéma
500, Av. Juliette Récamier
69 970 Chaponnay
par téléphone : 04 72 89 40 53
par fax : 04 72 89 54 04
e-mail : info@archeothema.com

Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____
_____
_____
_____
Code postal : _____
Ville : _____
E-mail : _____

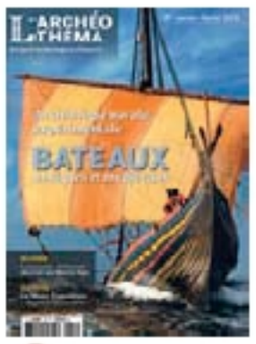
Mention AT29

Commande de numéros anciens

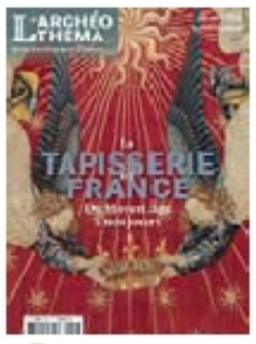
www.archeothema.com

ARCHÉOTHÉMA
Histoire et archéologie

AT 17


AT 18

AT 19


AT 20

AT 21

AT 22

AT 23

AT 24

TOUS LES ANCIENS NUMÉROS À 6 € ! *

*frais de port en sus

Visitez notre site internet

Tous les numéros (hors épuisés) sont à la vente sur notre site internet. **www.archeothema.com**

*** Frais de port :**

Pour la France : 1 ex. = 2€ | 2-3 ex. = 3€ | 4-7 ex. = 4€ | 8-10 ex. = 5€
Pour l'Europe : 1 ex. = 4€ | 2-3 ex. = 6€ | 4-7 ex. = 10€ | 8-10 ex. = 15€
Pour toute commande au-delà de 10 numéros ou toute commande **hors-Europe**, veuillez nous contacter à l'adresse : info@archeothema.com

Coupon à envoyer à :

Archéothéma, 500 Av. Juliette Récamier,
69970 Chaponnay
par téléphone : 04 72 89 40 53 | par fax : 04 72 89 54 04
par mail : info@archeothema.com
Je commande les numéros d'*Archéothéma* suivants
au prix de 6€ par numéro (frais de port en sus*) :

__ __ __ __ __ __ __ __ __ __ __

__ __ __ __ __ __ __ __ __ __ __

__ __ __ __ __ __ __ __ __ __ __

❑ chèque (à l'ordre de Archeodunum SAS)
❑ mandat postal

À _____ le __/__/____.

Signature :

Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____
_____
_____
Code postal : _____
Ville : _____
E-mail : _____

AT 25

AT 26

AT 27

AT 28

> Les Hors-séries d'*Archéothéma*

AT HS 3

AT HS 4

AT HS 5

AT HS 6

LES NUMÉROS DISPONIBLES

2. La mer Morte
3. La Croatie romaine et médiévale
5. Les judaïsmes au temps de Jésus
6. L'archéologie des cours d'eau en France
7. Cluny, aux origines de la communauté
8. Le renouveau carolingien (730-830)
9. L'archéologie en Arabie Saoudite
10. Le Néolithique sur la façade atlantique
11. Lattes, une cité antique du sud de la Gaule
12. Les Alpes du Néolithique à la conquête romaine
13. Les frontières de Rome
14. Le peuple gaulois des Nerviens
15. Cités de Syrie occidentale et du Liban
16. La médecine à l'époque romaine
17. La Tripolitaine antique
18. L'archéologie navale expérimentale
19. Rome et la Chine
20. La Tapisserie en France
21. Toulouse gauloise
22. Vercingétorix
23. Les châteaux en pays cathare
24. Glanum, la cité des Salyens
25. Les Burgondes
26. Les ponts en France
27. Police scientifique et archéologie
28. Inventions et techniques
Hors-série n°1. Sainte Russie
Hors-série n°2. Valence
Hors-série n°3 . Cochons de Romains
Hors-série n°4. Alexandre le Grand
Hors-série n°5. Les métiers de l'archéologie
Hors-série n°6. Jeanne d'Arc

Évocation des ateliers de potiers de Siorac-de-Ribérac (Dordogne). Dessin Laurent Sieurac.

Tête de rapace provenant du site gaulois d'Ecorneboeuf (Coulounieix-Chamiers-24). Cliché Bernard Dupuy - Fonds ancien musée Vesunna.

« QUOI DE NEUF CHEZ LES PÉTRUCORES ? »

10 ans d'archéologie en Périgord gallo-romain

Du 13 juillet 2013 au 2 mars 2014

***Vesunna*, site-musée gallo-romain de Périgueux**

Truelle à la main sur le terrain, dans les laboratoires ou les dépôts de fouilles, archéologues et historiens mènent l'enquête sur les vestiges du Périgord antique. À la ville comme à la campagne, le sous-sol livre peu à peu les secrets des anciens Pétrucores. Découvrez les nouveautés des recherches conduites depuis 10 ans. Interrogez la carte interactive du département et faites parler l'objet qui vous sera confié à l'entrée du musée.

De l'interview d'un archéologue sur le terrain, vous franchirez la barrière du temps pour vous retrouver dans une ferme viticole antique, une riche villa, une cérémonie religieuse ou dans un relais routier. Vous comprendrez comment les questions d'organisation du territoire, d'habitat, d'activités économiques ou culturelles ont été éclairées par les découvertes des chercheurs qui, en une décennie, ont révélé et mis en connexion les fragments de notre passé.

Cet été, ateliers pour les 7/14 ans et visites commentées en lien avec l'exposition temporaire.

INFORMATION PRATIQUES

- **Vesunna fête ses 10 ans.** Vendredi 12, samedi 13 et dimanche 14 juillet (concert, démonstrations de la *Legio VIII Augusta*, cinéma en plein air *Ben Hur*).
- **Visites commentées.** Tous les jours du 15 juillet au 31 août.
- **Visites nocturnes.** Mardis 23 juillet et 13 août - 21h.
- **Renseignements :**

Vesunna Site-musée gallo-romain
20 rue du 26e R. I. - 24000 Périgueux
Tél. 05 53 53 00 92
www.perigueux-vesunna.fr

Petite histoire et anecdote

Les explorateurs de la fin du XV^e^ et du XVI^e^ s. notent que les indigènes usent de ce fruit pour combattre la maladie. Eux-mêmes constatent qu'il redonne l'appétit, combat le scorbut fréquent sur les bateaux, calme la fièvre. Les Enzymes et les vitamines (A, B et C), contenus dans l'ananas frais en font, en terme diététique, un aliment naturel de prévention de la santé. Mais en tant que fruit, dans le système diététique galénique (hérité des médecins de l'Antiquité et toujours suivi aux XV^e^ et XVI^e^ s.), on le classe comme aliment chaud et humide (tel le coing). On doit donc s'en méfier, car une trop grande consommation entraînerait des diarrhées, dysenterie et inflammations. Son acidité irrite la bouche et fait saigner les gencives. On croit même que le jus d'ananas a le pouvoir de faire avorter les femmes enceintes. Les médecins préconisent donc de consommer ce fruit confit au sucre ou au miel, ou bien macéré dans du vin doux. Cette dernière préparation deviendra un classique dans la manière d'apprêter l'ananas.

Pour en savoir plus

• Marika Galli, « L'assimilation de l'ananas dans les gastronomies française et italienne », dans *Le choix des aliments. Informations et pratiques alimentaires de la fin du Moyen Âge à nos jours*, Collection Tables des hommes, PUFR et PUR, 2010, pp.77 -95.

Histoire d'ananas

Originaire du centre-est de l'Amérique du Sud (Brésil, Argentine, Paraguay), l'ananas est diffusé par les Amérindiens dans le nord du continent et dans les Caraïbes. Christophe Colomb le découvre, lors de son second voyage en 1493, en Guadeloupe. Son nom en *tupi* (langue des Indiens du Brésil) est *nana*, *anana*, *ananassa*. L'explorateur génois le décrit comme une grosse pomme de pin, au goût excellent, que l'on coupe au couteau comme un navet.

Comme tout nouveau produit (et ils sont nombreux à venir des Amériques), on cherche à le comparer avec des fruits connus pour le rendre moins douteux. Mais son goût très sucré et acidulé le rend de suite très apprécié des explorateurs des XV^e^ et XVI^e^ s. On le rapproche, pour le décrire, de la pêche, de la pomme, du coing et du muscat tout à la fois, ou bien encore de la fraise, de la framboise, de l'abricot et du musc, ou encore du melon.

L'ananas est sans doute connu en Espagne depuis 1535, mais la difficulté à conserver ce fruit qui ne supporte pas les longues traversées en bateau retarde son assimilation dans la cuisine européenne. En 1658, un Français aurait commencé la culture en pot sous serre, mais ce mode de production très coûteux se développe surtout au XVIII^e^ s. et reste très limité. Le fruit est donc importé confit depuis les lieux de production : l'Amérique du Sud, les îles des Caraïbes et l'Asie du Sud-Est où il est introduit par les Espagnols et les Portugais.

En France, il entre dans les livres d'office (recettes de mets froids qui se préparent dans l'office) à la fin du

Cliché © Amélie Rullier

XVIII[e] s. ce qui marque son intégration. De par son coût élevé de production et de transport, l'ananas devient un aliment de valorisation sociale associé à la consommation de luxe. À la fin du XIX[e] s., la conserve d'ananas va démocratiser le fruit dans le monde entier.

Il faut attendre le milieu du XIX[e] s. pour voir des recettes à base d'ananas dans les livres de cuisine. Jules Gouffé avec son *livre de cuisine* rédigé en 1867, à la fois pour les ménages et pour les professionnels, use de l'ananas dans les entremets sucrés chauds et froids, et dans les desserts (10 recettes en tout). Il le classe dans les fruits hivernaux. Il est associé à la fraîcheur et entre dans des préparations glacées. On le combine à d'autres saveurs telles l'orange, la pomme, l'abricot. **Par Sylvie Campech et Amélie Rullier**

Recette
Ananas Condés

d'Auguste Escoffier (1934)

Ingrédients pour 6 personnes

300 g de riz à grains ronds
150 g. de sucre
1 pincée de sel
1 l. de lait
6 jaunes d'œufs
1/3 d'une gousse de vanille
Les zestes d'une orange et d'un citron
50 gr de beurre

✑ Faire macérer des tranches d'ananas coupées en deux dans du kirsch et du sucre.

✑ Mettre le riz dans une casserole et le couvrir d'1l d'eau froide. Au premier bouillon, égoutter le riz avant de le remettre dans la casserole. Mouiller de lait bouillant, ajouter le beurre, la pincée de sel et la vanille. Couvrir la casserole et la placer sur le feu.

✑ Quand l'ébullition commence, mettre le riz au four à 150°C, sans remuer pendant 30 minutes. Sortir le riz du four, ajouter le sucre.

✑ Faire cuire à nouveau environ 20 minutes. À la sortie du four, ajouter les jaunes d'œufs, les zestes d'agrumes, et mélanger à la fourchette sans briser le riz.

✑ Faire prendre forme dans un moule à bordure, uni et beurré, de grandeur voulue. Laisser refroidir avant de démouler et dresser les tranches d'ananas dessus.

✑ Napper d'un sirop de kirsch fait de la réduction du jus de macération.

Albanie. Le centre monumental romain d'Apollonia d'Illyrie

Par **Erik Follain,** docteur en archéologie

Le site d'Apollonia d'Illyrie est actuellement le plus grand parc archéologique d'Albanie où seul l'ancien monastère Sainte-Marie, devenu musée de site, est implanté dans l'emprise des vestiges. Située sur la côte sud, la ville antique occupe la première ligne de relief, à une dizaine de kilomètres du rivage de l'Adriatique. Ses deux collines dominent la plaine de la Myseqë, arrosé par le fleuve Aoôs dont le rôle portuaire fut souligné par Strabon.

Corinthe et Corfou, ont créé cette colonie, vers la fin du VII[e] siècle av. J.-C., pour disposer d'un centre de diffusion du vin et des productions de luxe. Un vaste système de fortifications, mis en place à l'époque classique, protège la ville. À l'époque romaine, Apollonia fait le choix du vainqueur, en se rangeant au côté de César pendant les guerres civiles. La cité entre alors définitivement dans le monde romain, en gardant un statut privilégié. Prospère pendant le Haut-Empire, la ville sera victime de séismes à répétition qui mèneront à sa disparition. On retiendra deux faits marquants : le séjour, pour ses études, du futur Auguste ; le débarquement de Trajan aux commencements de la Seconde Guerre dacique

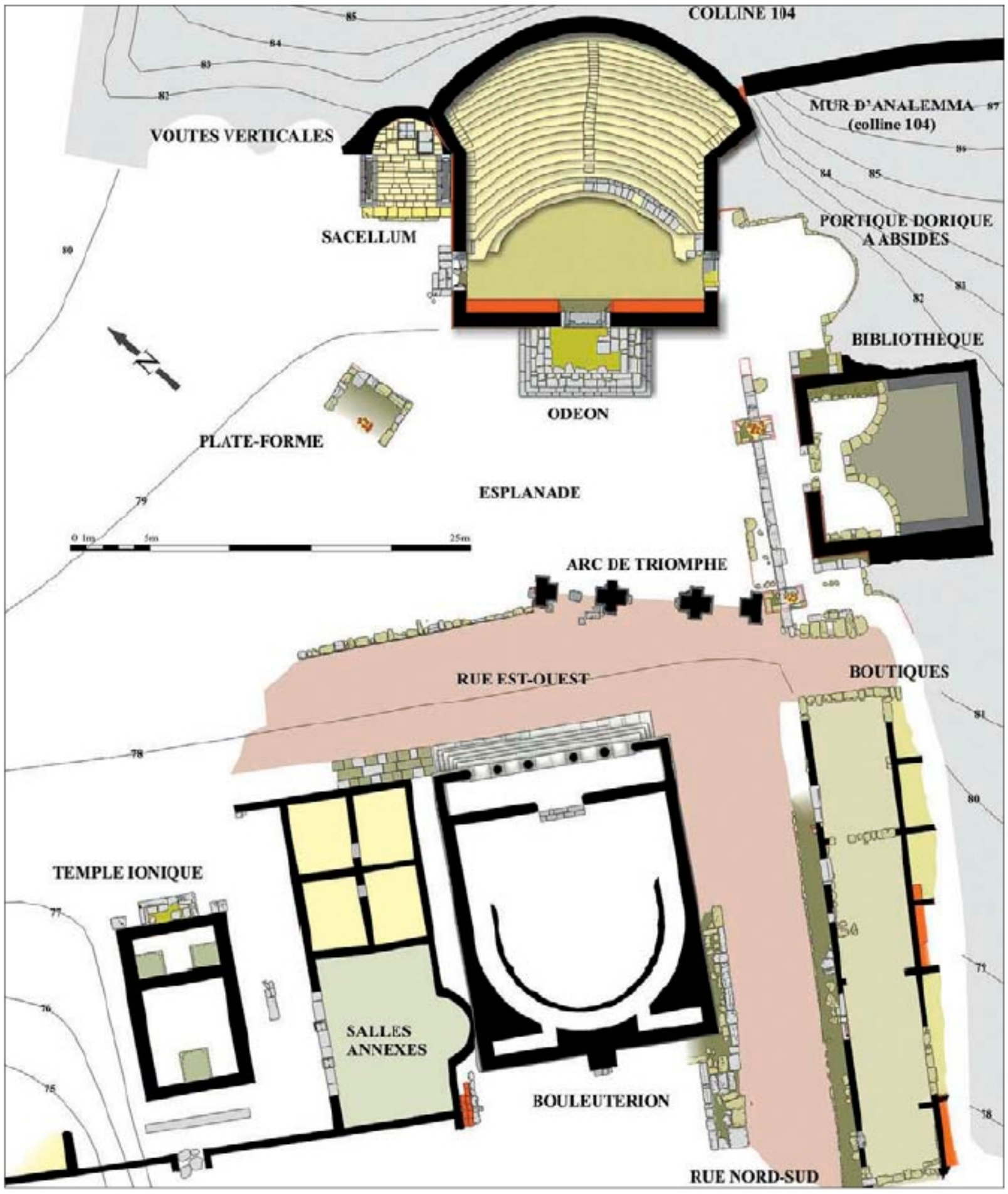
À partir du début du XIX[e] siècle, quelques érudits entament prospections et travaux topographiques. En 1928, le Français Léon Rey entreprend des fouilles systématiques. En explorant le pied d'une des deux collines, il met au jour de nombreux vestiges de monuments, qui prendront rapidement le nom de « centre monumental romain ». Après la Seconde Guerre mondiale, les fouilles archéologiques reprennent et, parallèlement, l'Institut des Monuments Culturels mène de nombreuses campagnes de restaurations. L'effondrement du régime communiste permet, de nouveau, la collaboration avec les équipes étrangères. Fondée à l'initiative de Pierre Cabanes et bénéficiant du soutien du gouvernement albanais et du Ministère des Affaires Étrangères de la France, la Mission épigraphique et archéologique française en Albanie œuvre depuis 1993 sur le site.

Replacé dans la ville, le centre monumental se situe à l'est, au pied méridional de la colline 104 (par référence à son altitude). Couvrant une emprise d'un demi-hectare, à comparer aux quatre-vingt-six hectares *intra muros*, le centre monumental occupe une terrasse, en pente douce. Son principal élément structurant est une voirie comprenant un carrefour de deux rues, dont l'une est bordée de boutiques, et une esplanade. Les monuments se répartissent autour de ce système viaire et l'on peut énumérer : le *bouleuterion*, l'odéon, le temple ionique et ses annexes, le *sacellum*, la bibliothèque et l'arc honorifique. Le centre monumental romain cumule donc des fonctions politiques, sociales, culturelles et commerciales, et est un exemple de l'architecture d'époque impériale du II[e] siècle. Ces trois dernières années, le centre monumental a fait l'objet d'un travail universitaire visant à restituer son paysage.

LE CENTRE MONUMENTAL ROMAIN D'APOLLONIA

↑ Le centre monumental romain vu depuis la pente de la colline 104. © E. Follain.

→ La façade restituée du *bouleuterion*. © E. Follain.



↑ Plan du centre monumental. © E. Follain.

Le podium du temple ionique. © E. Follain.

↑ Les vestiges de l'odéon : le mur supportant l'estrade de la scène a malheureusement été rasé pour le déroulement des spectacles actuels. © E. Follain.

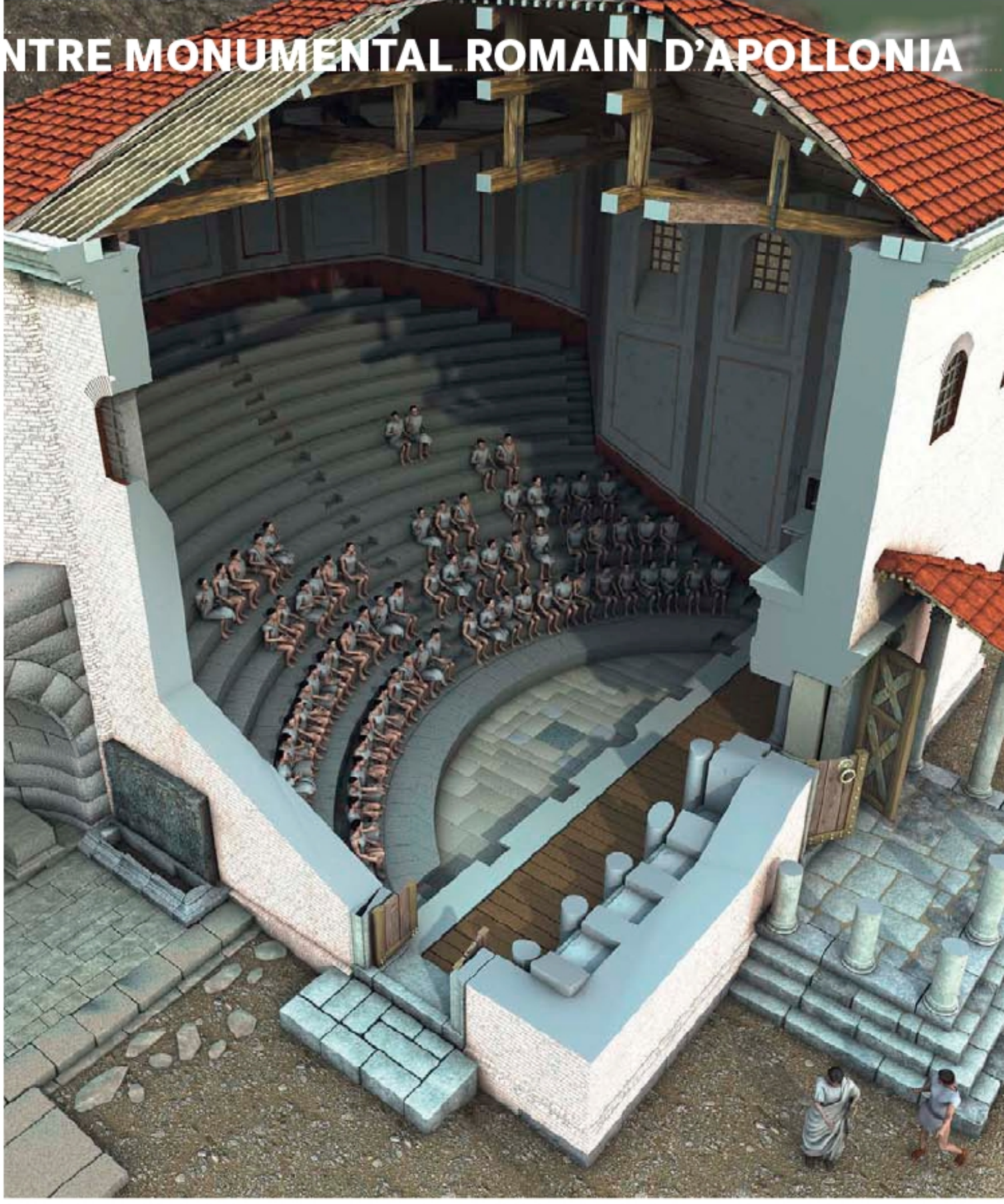
Le centre monumental romain, monument par monument

Le ***bouleuterion*** n'est malheureusement pas identifié comme tel par sa dédicace (c'est d'ailleurs le seul mot détruit de l'inscription). Les fouilles de Léon Rey ont mis au jour une grande partie des blocs de sa façade, effondrée sur la chaussée. C'est l'anastylose de cette façade, réalisée par les services patrimoniaux albanais dans les années soixante-dix, qui lui a redonné une partie de son aspect originel. Le monument associe un portique d'entrée et une salle à hémicycle, où le volume des gradins, l'ambulacre et deux cages d'escaliers intérieurs sont encore visibles. L'absence de bloc scénique le définit bien comme un *bouleuterion*. Comparé à d'autres monuments de ce type, l'édifice présente quelques singularités : son portique de façade, ses orientations (*cavea* axée dans le sens de la longueur et façade sur l'un des petits côtés), un hémicycle en fer à cheval et non semi circulaire, et, enfin, son fronton.

Le second édifice à hémicycle a la particularité de présenter un plan rectangulaire s'évasant en arrière et se terminant par un mur courbe, intérieurement, et à pans coupés, extérieurement. Ce plan, unique, est sans aucun doute à mettre en rapport avec sa toiture. La découverte, par Lèon Rey, de sa scène l'identifie sans conteste comme un **odéon**. Ses trois entrées sont conservées. Celle de la façade est d'une importance plus grande, par ses dimensions et, surtout, par l'aménagement d'un porche. Sur les degrés de celui-ci, on peut restituer une colonnade dont les éléments d'entablement ont été clairement identifiés lors de cette étude

Contre le *bouleuterion*, un ensemble de cinq salles constitue une partie des annexes d'un **temple d'ordre ionique**. L'examen des vestiges moins bien conservés de ce secteur révèle la présence d'une aile symétrique, plus à l'ouest. De même, on observe quelques tronçons du stylobate d'un portique reliant les deux blocs et entourant le temple sur trois côtés. La fermeture de ce *temenos* sur la rue, au droit de la façade du *bouleuterion*, n'est pas définie, même si l'hypothèse d'une clôture et d'une entrée reste probable. Du temple ne subsiste plus que le podium et quelques éléments d'entablement ionique. On distingue, grâce aux cloisonnements du podium, la *cella* et

LE CENTRE MONUMENTAL ROMAIN D'APOLLONIA



↑ Écorché de la restitution de l'odéon. © E. Follain.

le *pronaos*, ainsi que trois socles. Ceux-ci correspondent à la statue du culte, dans la *cella*, et à deux autels, dans le *pronaos*. Les vestiges de l'escalier sont trop inhabituels (escalier en pi d'une faible largeur) pour un temple et sont vraisemblablement l'indice d'une réoccupation tardive, voire médiévale de l'édifice. C'est un escalier droit, prenant la largeur de la façade qui a donc été restitué. Une attribution à Artémis est suggérée par la découverte d'un fragment de statue de cette divinité. Ceci n'aurait rien de surprenant puisque son culte est particulièrement présent à Apollonia.

Une petite installation, antérieure à l'odéon, parasite une niche du mur de contention de la colline 104. Elle comprend une surface dallée encadrée par deux socles moulurés et une base ornée de pattes de félin et de rosaces. En avant des deux socles, une accumulation de blocs architectoniques est à l'origine d'une interprétation comme petit temple à deux colonnes en façade. Pourtant, ces blocs ne peuvent pas s'intégrer à une restitution de ce petit monument. La maçonnerie contiguë de l'odéon prouve que le socle est ne se poursuivait pas en hauteur. Il s'agit donc bien d'une installation hypèthre (à ciel ouvert), dont les deux socles supporteraient une statuaire, tout comme la base placée dans la niche. On parlera donc de ***sacellum***, pouvant alors, par comparaison (en particulier avec certains des dispositifs présents dans les *augustea*), appartenir au culte impérial.

Un édifice, de plan carré et comportant une entrée unique en façade, intègre les arasements d'un portique dorique antérieur. La présence d'une banquette, contre une partie de la paroi interne, justifie son identification comme une **bibliothèque**. Elle serait destinée à supporter les armoires contenant les ouvrages et les archives. La présence d'une bibliothèque à Apollonia n'aurait rien de surprenant si l'on se réfère à l'exemple de sa voisine *Dyrrachium*, où une inscription atteste la construction d'un édifice de ce type. La concurrence et l'émulation, qui ont toujours existé entre les deux villes, font qu'on imagine mal Apollonia privée de cet équipement. Parallèlement, une fonction d'*augusteum* a été évoquée : la banquette pouvant également supporter des statues des empereurs et leurs familles. On pense alors à l'exemple de Narona, en Croatie. L'absence de cette statuaire, dans l'édifice d'Apollonia, fragilise cette hypothèse.

↑ Évocation de l'intérieur de la bibliothèque. © E. Follain.

↓ Les vestiges de la bibliothèque fortement imbriqués dans ceux du portique dorique arasé préalablement. © E. Follain.

LE CENTRE MONUMENTAL ROMAIN D'APOLLONIA

Vue restituée de la rue est-ouest.
© E. Follain

L'**arc honorifique** est probablement le dernier monument construit. La base de ses quatre piles ainsi que quelques fragments architecturaux permettent de restituer la silhouette d'un arc à l'ordre adossé et aux trois passages inégaux. Sa position en bordure du carrefour, en position biaise par rapport aux autres monuments, peut paraître surprenante. Elle n'est que la prise en compte de son environnement architectural, puisque ainsi l'arc est plus aisément perçu depuis les deux rues. Ses trois passages canalisent la circulation piétonnière et, depuis le carrefour, contribuent à sa répartition en direction de chacun des monuments. Il a été associé à la venue de l'empereur Caracalla, de retour de sa campagne contre les Parthes. Son assassinat privera la ville de sa visite.

Agora ancienne et agora nouvelle ?

Replacer le centre monumental romain dans l'évolution urbanistique de la ville peut sembler prématuré, mais les recherches actuelles menées sur le replat, au pied des deux collines, sont d'ores et déjà un élément de réflexion. Cet espace est maintenant considéré comme l'agora de la ville, la présence probable d'un premier *bouleuterion* d'époque classique, rasé lors de la construction d'un vaste portique hellénistique, le prouve. Quant au centre monumental romain, il semble succéder à un vaste espace libre, bordé d'un portique en équerre. Probablement dès la période augustéenne, ce secteur de la ville devient le lieu où s'affirme l'attachement au pouvoir impérial, par l'installation du *sacellum*. Le temple ionique et ses annexes pourraient être, soit contemporains, soit postérieurs de quelques décennies. Il faut attendre ensuite le courant du II^e^ siècle pour qu'une phase édilitaire sans précédent donne au centre monumental sa configuration définitive avec la construction presque simultanée du *bouleuterion* et de l'odéon, suivie rapidement par celle de la bibliothèque et achevée avec celle de l'arc honorifique. La destruction du portique hellénistique de l'agora, daté des II^e^ et III^e^ siècles, paraît contemporaine de la phase édilitaire qui donne à la ville le centre monumental romain. Doit-on alors parler d'*agora* ancienne et d'*agora* nouvelle ? L'hypothèse est séduisante mais son argumentaire reste en attente de nouvelles données, en particulier chronologiques. On peut cependant remarquer que ces deux « agoras » ne donnent pas de la ville une même image. Le portique hellénistique, par ses proportions et la qualité de ses architectures, est la démonstration d'un pouvoir local aux moyens économiques très importants. Par contraste, le *bouleuterion* et l'odéon du centre monumental témoignent de biens modestes ressources. Il est encore trop tôt pour interpréter cette différence comme l'indice d'un brusque déclin d'Apollonia, et l'on ne peut écarter une raison purement conjoncturelle, comme un tremblement de terre dont la ville ne se serait jamais relevée.

POUR EN SAVOIR PLUS

- *Apollonia d'Illyrie*. Mission épigraphique et archéologique en Albanie fondée par P. Cabanes et dirigée par J.-L. Lamboley et B. Vrekaj, 1. *Atlas archéologique et historique*, textes réunis par V. Dimo, Ph. Lenhardt, F. Quantin, Coll. EFA n° 391, École française d'Athènes - Ministère des Affaires Étrangères - École française de Rome, 2007, 362 p., 246 illustrations, un plan hors-texte.
- J-L. Lamboley, F. Drini, F. Quantin, S. Verger, S. Shpuza et A. Skenderaj, « Apollonia d'Illyrie (Albanie) », *Chronique des activités archéologiques de l'École française de Rome* [En ligne], Balkans, mis en ligne le 19 décembre 2012, consulté le 23 janvier 2013. URL : http://cefr.revues.org/511
- E. Follain, « Évocation des fouilles d'Apollonia en Albanie 1994-2005 », dans R. Vergnieux, C. Delevoie, *Virtual Retrospect* 2007 n°3, Ausonius, 2009, pp. 215-220.
- E. Follain, « La restitution du centre monumental romain d'Apollonia d'Illyrie : l'exemple du monument des agonothètes », dans R. Vergnieux, C. Delevoie, *Virtual Retrospect* 2009 n°4, Ausonius, 2010, pp. 115-122.

Le Prix d'archéologie de la Fondation Simone et Cino del Duca 2013

Entretien avec Françoise Villedieu, directeur de recherche au CNRS et directeur de la mission archéologique franco-italienne « Rome, le Palatin, vestiges des résidences impériales sur la Vigna Barberini ».

Institut de France. Le Prix d'archéologie de la Fondation Simone et Cino del Duca 2013 a été décerné à la mission archéologique franco-italienne « Rome, le Palatin, vestiges des résidences impériales sur la Vigna Barberini », dirigée par Françoise Villedieu, directeur de recherche au CNRS.

Depuis 2005, une cérémonie de remise des Grands Prix des Fondations de l'Institut de France est organisée chaque année. La qualité des lauréats et l'importance des montants distribués placent ces prix parmi les plus importants à l'échelle internationale dans les domaines scientifiques, culturel et humanitaire. Vous êtes, cette année, la lauréate du Prix d'archéologie de la Fondation Simone et Cino del Duca 2013, d'un montant de 150 000 euros. Quelle a été votre réaction en apprenant cette importante nouvelle ?

D'une part j'ai été extrêmement sensible à l'honneur qui m'a été fait en distinguant ainsi le projet que j'ai présenté et, par ailleurs, je me suis réjouie à l'idée que, grâce à ce prix, nous allions être en mesure de reprendre et poursuivre les recherches sur le terrain.

Pouvez-vous nous présenter vos recherches ?

À Rome, mes recherches se fondent sur les données livrées par les fouilles que nous menons dans l'angle nord-est de la colline du Palatin et elles portent sur des vestiges qui illustrent les étapes de la constitution du palais des empereurs et son évolution, tant sur le plan architectural qu'en relation avec le paysage urbain.

Comment arrive-t-on aujourd'hui à fouiller à Rome, en plein cœur de la ville, dans une zone aussi dense, dont la stratigraphie présente une puissance de plusieurs mètres ?

Le site que nous explorons est à l'intérieur du parc archéologique Forum-Palatin, dans une zone qui n'est donc pas menacée par les aménagements contemporains. En revanche, il s'y pose des problèmes de mise en valeur et d'entretien : nos fouilles ont eu pour but de comprendre quelle avait été la destination de cet espace durant les différentes périodes de l'histoire de la ville, mais aussi de mieux connaître l'état des vestiges afin d'en garantir la conservation.

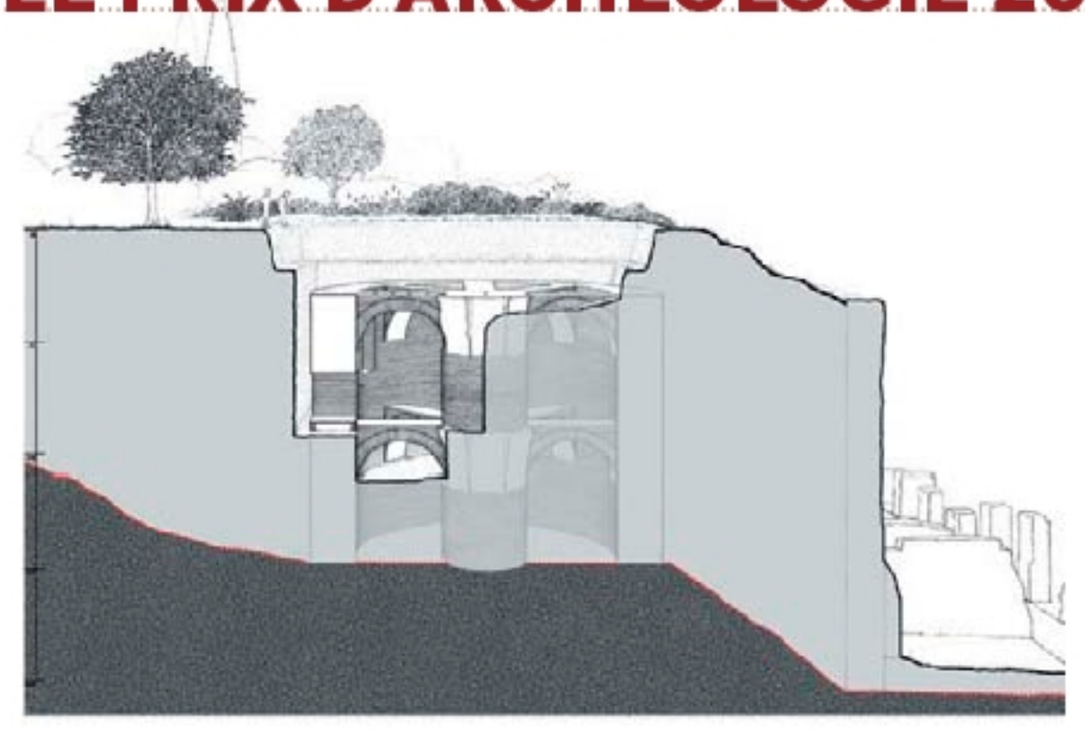
L'exploration archéologique du site de la Vigna Barberini a été réalisée de 1985 à 1999 sous l'égide de l'École française de Rome et de la Soprintendenza archeologica. Puis les fouilles furent suspendues pendant quelques années, pour permettre la publication du matériel mis au jour, avant de reprendre de plus belle à partir de 2009. Je trouve cela plutôt intéressant. Est-ce une pratique courante en archéologie d'interrompre les recherches sur le terrain pendant quelque temps pour se consacrer à la publication ?

On ne peut pas parler de pratique courante dans la mesure où chaque chantier de fouille représente un cas particulier, les conditions dans lesquelles se déroulent les travaux dépendant de la combinaison de trois données de départ qui sont : l'importance des financements, le caractère plus au moins contraignant du calendrier à respecter et la nature de la stratification analysée. Ainsi, de 1985 à 1998, le site de la Vigna Barberini a livré une masse étonnante de données correspondant à 29 siècles d'histoire et à des occupations de l'espace qui

Restitution hypothétique de la construction néronienne.

ont connu des changements radicaux. Le chapitre le plus brillant de cette longue histoire correspond à la période durant laquelle la résidence des empereurs s'est étendue progressivement sur toute la colline. Sous le principat d'Auguste, une demeure somptueuse est bâtie dans la moitié sud du site ; incorporée au domaine impérial, elle fut associée au pavillon du palais de Néron installé au voisinage. Au début des années 70, ces constructions furent ensevelies sous un corps du palais flavien et ce dernier fut totalement remanié aux temps de la dynastie des Sévères.

Pour être en mesure d'exploiter ces données, il a fallu interrompre les travaux de terrain afin de reporter les moyens disponibles sur ce volet de la recherche, qui recouvre l'étude du mobilier mais surtout le traitement de la documentation graphique et l'élaboration de plans, coupes, élévations des structures et restitutions en 2 et 3D, indispensables pour présenter nos résultats et l'analyse de toutes les observations faites sur le terrain.



→ **Coupe perspective de la construction néronienne, dans son contexte actuel et donc en grande partie encore ensevelie dans les remblais apportés, après son abandon, pour créer la grande terrasse artificielle sur laquelle fut dressé un corps du palais flavien.**

Un tronçon du mur du pourtour dans lequel s'ouvre une porte et partie de deux arcs.

Parlez-nous de ce que vous avez mis au jour en 2009 : la fameuse *cenatio rotunda*.

Les vestiges mis au jour en 2009 appartiennent à une construction datant du règne de Néron, qui se présente sous la forme d'une tour circulaire mesurant 16 m de diamètre et probablement 12 m de hauteur. Au centre se dresse un pilier de 4 m de diamètre et deux séries de huit arcs en plein cintre relient ce pilier au mur du pourtour, l'une au sommet, l'autre à mi hauteur. À cette réalisation d'une puissance peu commune, sont associées des traces et de rares vestiges qui révèlent qu'un mécanisme était fixé dans une partie de la structure. Ce mécanisme, vraisemblablement hydraulique, ainsi que le suggèrent des observations faites durant la fouille, était en relation avec des aménagements observés au sommet de la construction. L'un de ces derniers, une cavité aménagée au centre exact de la « tour », pourrait correspondre à un pivot, tandis que d'autres cavités, en forme de demi sphères, devraient avoir servi à loger des galets, ancêtres de nos roulements à bille, dont le modèle antique est connu grâce à une découverte archéologique. La forme de la construction, la datation néronienne et les indices révélant que la « tour » était couronnée par un plancher que le mécanisme pouvait entraîner dans un mouvement de rotation, nous encouragent à penser qu'il pourrait s'agir des restes de cette salle à manger du palais de Néron dont l'historien Suétone dit qu'elle tournait sur elle-même, jour et nuit, en imitant le mouvement du Monde.

Vue du pilier central et des arcs qui s'en détachent, au sommet et à la hauteur du Ier étage.

Comment allez-vous employer ce prix prestigieux ?

Le prix va permettre de reprendre les travaux sur le terrain, où les fouilles ont été interrompues en 2010, car nous ne disposions pas de moyens adéquats ; en effet, le sol de l'époque néronienne se trouvant à 15 m environ sous le niveau de circulation actuel, l'intervention requiert des financements importants. Nous envisageons également de réserver une partie de la somme attribuée à des travaux de consolidation et de conservation des vestiges mis au jour. *Propos recueillis par Bruno Bioul*

Vue générale de la partie ouest de la fouille depuis le clocher de l'actuelle église paroissiale. © Archeodunum.

Sépulture médiévale rupestre à logette céphalique. © Archeodunum.

> CHAPONOST (RHÔNE)
Mille ans d'histoire à place ouverte

Du 13 mars au 24 avril, une fouille archéologique préventive a été conduite dans le centre-ville de Chaponost (Rhône). Le secteur concerné, les places Maréchal Foch et du 8 mai 1945, a fait l'objet de plusieurs remaniements et transformations radicales depuis la fin du XIXe siècle, masquant les traces des occupations antérieures et modifiant profondément la topographie. Aujourd'hui espace ouvert, ce centre-bourg, masque un millénaire d'histoire. Si Chaponost est connu pour ses vestiges antiques, en particulier ses tronçons de l'aqueduc du Giers qui alimentait *Lugdunum*, c'est ici une partie de l'implantation médiévale et moderne qui a été mise au jour. Le site se développe sur le rebord d'un plateau rocheux, à la jonction de deux cours d'eau (aujourd'hui canalisés et souterrains). À partir du XIe siècle, un cimetière se développe sur la partie haute du site, avec des sépultures souvent creusées dans le rocher. Cet espace funéraire est-il déjà au sein d'une implantation castrale ? La fenêtre étudiée n'a pas permis de le préciser avec certitude. En revanche, le château est attesté de manière certaine au XIIIe siècle, avec une seigneurie sous la dépendance du prieuré Saint-Irénée de Lyon. Une section de courtine des XIVe-XVe siècles, avec deux archères a été mise au jour. Mais les vestiges les plus visibles sont ceux de l'église paroissiale. Située initialement dans l'enceinte castrale, elle est agrandie en plusieurs étapes à la fin du XVIIe siècle, débordant sur le fossé. Ce lieu de culte et le cimetière adjacent restèrent en activité jusqu'en 1892. Avec la construction d'une nouvelle église plus à l'ouest, de l'autre coté de la rue, l'espace libéré devient une place publique qui évolue au cours du XXe siècle. **par Josselin Derbier, Archeodunum**

↓ **Détail d'une sépulture : insigne d'un pèlerin de Saint-Jacques. © Archeodunum.**

→ **Détail d'une archère. © Archeodunum.**

> ROUEN (SEINE-MARITIME)

Découverte d'un christ roman

Les travaux d'aménagement d'un Historial Jeanne d'Arc, dans une partie de l'archevêché de Rouen, sont actuellement suivis par le Service Régional de l'Archéologie de Haute-Normandie. Un sondage, à l'emplacement du futur bâtiment d'accueil, a révélé les vestiges arasés du mur de clôture du palais archiépiscopal du XI[e] siècle et du mur gouttereau de la grande salle de la fin du XIII[e] siècle. L'un des blocs, pris dans les murs, se distinguait à la fois par ses dimensions (1,17 m x 0,50 m x 0,50 m) et par la nature de la roche mise en œuvre (pierre de Caen). L'enlèvement de la maçonnerie a permis la découverte exceptionnelle d'un bas-relief roman, accompagné d'une inscription partiellement conservée. La posture du personnage figuré correspond clairement à celle d'un christ en majesté : de face, assis, le bras gauche dirigé vers le sol et le bras droit à l'horizontal. Le bas-relief se poursuivait sur d'autres blocs, et ce bloc constituait ainsi l'élément central d'un tympan. La qualité de la sculpture et le lieu de la découverte suggèrent qu'il s'agit de la partie centrale du décor du tympan du portail central de la cathédrale romane. Le bloc vient d'être extrait de la maçonnerie et est actuellement en cours de restauration. Il sera ensuite présenté au public dans l'une des chapelles de la cathédrale gothique de Rouen comme un témoignage unique de l'édifice roman. **Source Érik Follain et Dominique Pitte**

→ **Bas-relief roman du Christ. Cliché É. Follain.**

> Le Bono. Une nécropole pré- et protohistorique mise au jour.
Des sondages avaient mis en évidence la présence de vestiges du Néolithique et de l'âge du Bronze au Bono, petite commune du Morbihan, dans le cadre de l'aménagement d'une Zac. Puis une équipe d'une dizaine d'archéologues a mis au jour une nécropole de l'âge du Bronze d'un type peu courant dans l'ouest de la France puisqu'il s'agirait d'une dizaine de tombes d'agriculteurs, regroupées sur environ 300 m², avec cinq sépultures parfaitement alignées. Un petit vase décoré a été retrouvé au fond de l'une d'elle. Une vingtaine de « fours à pierres chauffées », permettant une cuisson à l'étouffée et caractéristique V[e] millénaire av. J.-C., ont également été découverts. Mais ce qui est encore plus remarquable, ce sont quatre grands fours rectangulaires car ces structures, exceptionnelles par leur taille et leur aménagement soigné, posent problème aux archéologues. Quelle était leur fonction ? De quand datent-ils exactement ? Une datation au carbone 14 est en cours. **Source *Le Télégramme***

> Péronne. Fermes gauloises et romaines. Les vestiges d'une occupation gauloise datant de 450 av. J.-C., ainsi que d'une occupation romaine du Haut-Empire (I[er], II[e] et III[e] siècles ap. J.-C.) ont été découverts sur le site de la future ZAC de Maismont, dans la Somme. À cet endroit, se trouvait une ferme gauloise avec des enclos, dont il reste des traces, ainsi que trois édifices construits avec du bois et du torchis. Des fossés correspondant à des enclos ont également été observés et de la vaisselle gallo-romaine mise au jour. Une seconde campagne de fouille devrait permettre de préciser la chronologie, ainsi que la nature de l'occupation romaine. **Source *Courrier Picard***

> SEYSSES (HAUTE-GARONNE)

Une sépulture collective de l'âge du Bronze

La construction d'une zone pavillonnaire au lieu-dit La Boulbène des Vitarelles, sur la commune de Seysses, a donné lieu à une opération d'archéologie préventive en février 2012. Une sépulture collective de l'âge du Bronze moyen a été mise en évidence, ainsi qu'une occupation du premier âge du Fer associée à des aménagements sommaires de foyers et de fosses. Cette sépulture avait été repérée lors des sondages diagnostics menés sur le site en 2011 par l'Inrap. Il s'agit d'une fosse circulaire à fond plat et parois verticale de 1,85 m de diamètre, avec une profondeur de 0,50 m. Elle contient quatre individus superposés : deux adultes, dont au moins un de sexe féminin, et deux immatures, âgés respectivement de [1-9] ans et de [5-14] ans. Aucun mobilier n'est associé à cette inhumation. Une datation par le carbone 14 sur des prélèvements osseux situe cette sépulture entre 1520 et 1430 avant J.-C. Les dépôts des corps ont été pratiqués en deux phases. L'enfant le plus jeune a d'abord été déposé au fond de la fosse. Une fois le corps de cet enfant décomposé, les trois derniers corps ont ensuite été déposés simultanément, et la fosse définitivement comblée. Cette inhumation constitue à ce jour un modèle inédit parmi les pratiques funéraires du Bronze moyen. **par Sandrine Oesterlé (Hadès).**

La sépulture collective de la Boulbène des Vitarelles (Seysses). © Hadès 2012.

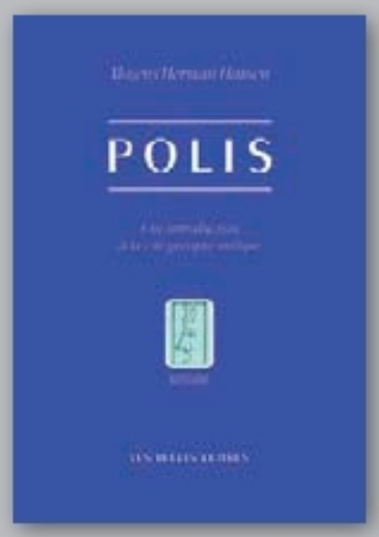
Le premier inhumé, un enfant décédé entre l'âge de 1 an et 9 ans. © Hadès 2012.

www.lesbelleslettres.com

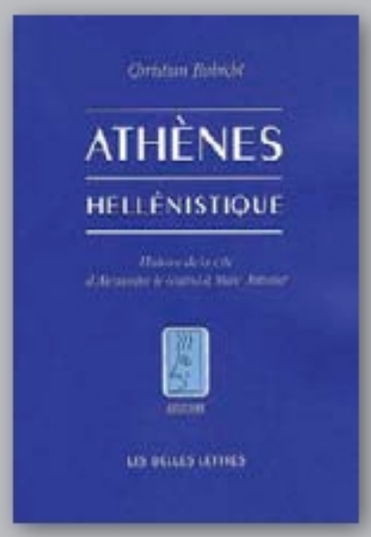
« Il ne faudrait pas nous faire des villes anciennes, l'idée que nous donnent celles que nous voyons s'élever de nos jours. »

Fustel de Coulanges

370 p. - 32,50 €

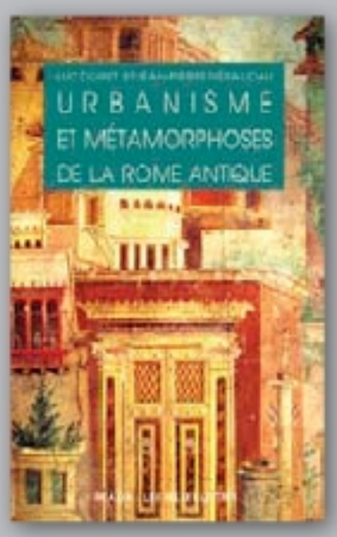


280 p. - 25,40 €



596 p. - 39,60 €

338 p. - 27,40 €



448 p. - 25,40 €

336 p. - 25 €

↑ Reconstitution du plan d'une maison néolithique en cours en fouille. © Archeodunum.

CAZAN (BOUCHES-DU-RHÔNE)

Fouille d'un important habitat néolithique à Vernègues

À Cazan, sur la commune de Vernègues et en bordure de la nationale 7, une fouille archéologique qui a duré trois mois vient de s'achever le 31 mai dernier. Sur ce site, une équipe d'archéologues de la société Archeodunum a mis au jour les vestiges d'un important habitat daté aux alentours de 4000 ans avant notre ère, soit de la période du Néolithique moyen.

Cette opération a été réalisée préalablement à la construction d'un lotissement réalisé par la société PACA Expansion et elle a concerné une surface de 11 000 m² prescrite par le SRA Provence-Alpes-Côte-d'Azur.

Le décapage exhaustif de cette zone a permis la mise au jour de plus de 700 structures qui se rapportent pratiquement toutes à une occupation homogène du Néolithique. La plupart de ces structures correspond à des trous de poteau dont les implantations nous permettent de percevoir entre sept et dix plans de maisons. Il s'agit d'édifices d'environ 8 m de large pour 18 m de long qui présentent trois lignes parallèles de poteaux soutenant une toiture à deux pans. Ces maisons possèdent une même orientation garantissant une meilleure solidité face aux vents dominants, et certaines sont espacées régulièrement sur une même ligne. Enfin, deux autres bâtiments devaient posséder des poteaux très imposants et implantés profondément, ce qui laisse penser à des édifices monumentaux pouvant avoir une fonction autre que domestique.

À côté de ces aménagements, la fouille a permis la mise au jour de deux sépultures et de plusieurs puits, silos, fosses dépotoirs et foyers à pierres chauffées. Toutes ces structures illustrent les différentes activités domestiques réalisées aux abords des maisons qui ont aussi livré des vestiges matériels de la vie quotidienne. Parmi ceux-ci, les fragments de poteries sont les plus courants avec les outils en silex ou en obsidienne, des meules et les restes des animaux consommés. Dans un puits a aussi été découverte une alène en cuivre. Cet élément est exceptionnel, car il rejoint les très rares premiers objets en métal qui signent les prémices du développement de la métallurgie en Europe occidentale.

Pour cette période du Néolithique dans le sud de la France, si beaucoup de vestiges avaient été mis au jour jusqu'à maintenant, aucun habitat structuré n'était encore réellement connu. Le site de Cazan vient donc combler une lacune importante tout en livrant une très grande richesse d'informations qui laissent envisager un statut particulier à cet habitat. Les travaux s'orientent maintenant vers des études en laboratoire pour analyser toutes ces découvertes. Elles pourront ainsi améliorer la compréhension de l'occupation humaine en Provence durant le Néolithique. **Par Clément Moreau, Archeodunum**

Brèves

> **Fleury-devant-Douaumont. De nouveaux Poilus déterrés.** Vingt-six corps de soldats français ont été découverts à Fleury-devant-Douaumont, dans le département de la Meuse, dans la cave d'une ferme aujourd'hui pulvérisée par les combats du milieu de l'année 1916, et sept ont pu être identifiés grâce à leur plaque. C'est la mise au jour d'un porte-monnaie de cuir révélant la présence d'une croix de guerre 14-15 qui a intrigué les inventeurs car il s'agit d'une pièce rare. Selon les premières études, il pourrait s'agir d'un petit hôpital de front où ces soldats seraient arrivés morts ou seraient morts là, des suites de leurs blessures. À moins qu'il ne s'agisse d'une morgue provisoire à proximité d'un poste de secours. **Source *Le Républicain Lorrain***

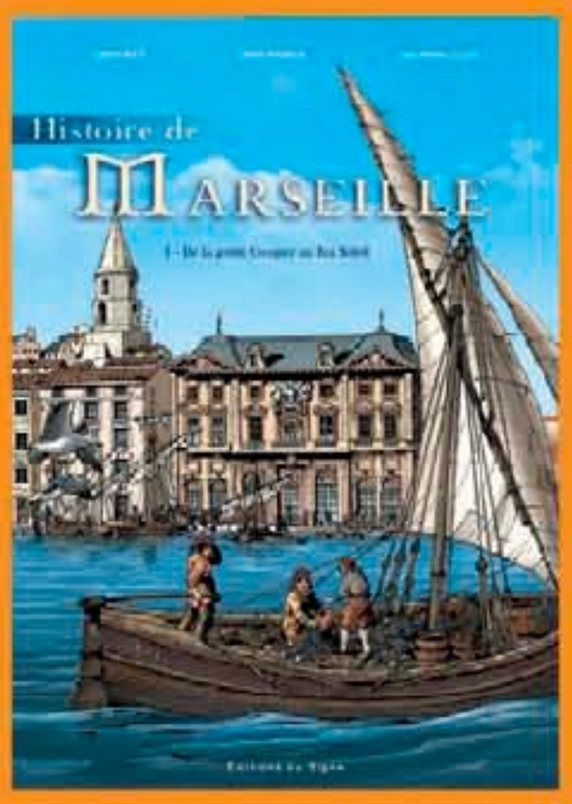
> **Mexique.** Un petit robot semblable à celui qui a exploré les conduits de la Grande Pyramide de Gizeh, a découvert trois anciennes pièces qui se cachaient sous le célèbre temple du Serpent à plumes, Quetzalcoatl, près de la Pyramide du Soleil à Teotihuacan. Long de 90 cm, nommé Tlaloc II-TC, il a été descendu dans un tunnel inexploré vieux de 2000 ans, découvert lors de fortes pluies en 2003. Le robot télécommandé a renvoyé les images de trois anciennes pièces dans le tunnel. Les chercheurs pensent que cette découverte pourrait apporter de nouvelles informations sur d'anciennes cérémonies, comme les enterrements. Les archéologues vont maintenant enlever les débris qui bloquent une partie des 120 mètres de long du tunnel. Ils pensent que les décombres cachent un escalier qui mène trois à quatre mètres plus bas. **Source *IBTraveler***

> **Kazakhstan.** Des archéologues ont mis au jour un sarcophage en pierre contenant le corps d'une jeune fille au cours de travaux de rénovation de routes dans la région d'Urdzhar, dans l'est du pays. Il s'agissait à l'évidence d'un personnage important à en juger par les trésors enterrés avec elle, notamment une coiffe en or ornée de figures d'animaux et garnie de pointes de flèches, semblable à celle portée par «*L'Homme d'Or*», un prince guerrier Scythe inhumé avec quelque 4000 ornements d'or. Ce type de coiffure faisait partie des vêtements cérémoniels des princes scythes. La tombe, qui contenait aussi de la céramique et les os d'un mouton sacrifié, pourrait dater du IVe ou IIIe siècle av. J.-C., la même période que le site funéraire de «*L'Homme d'Or*». **Source *Eurasianet***

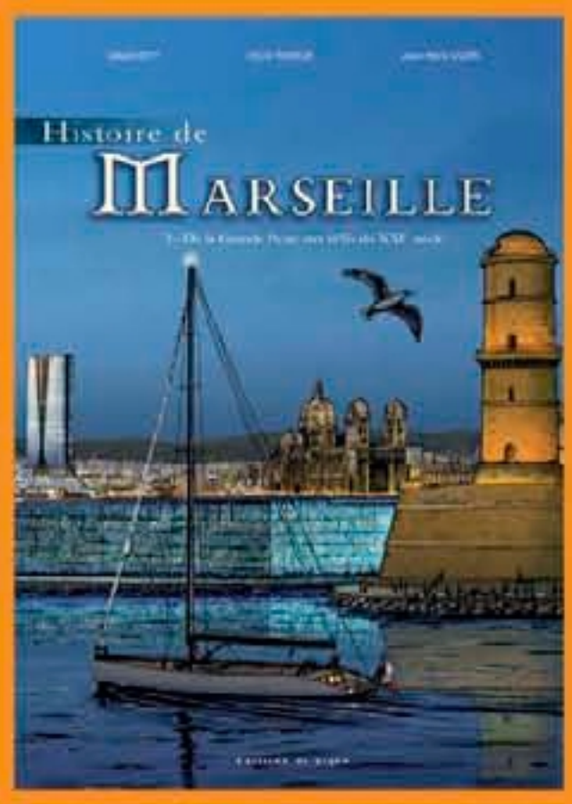
> **Angleterre.** Huit bateaux préhistoriques ont été découverts dans une carrière près de Peterborough sur le site de Much Farm, dans l'est de l'Angleterre. La plupart d'entre eux sont étonnamment bien conservés. Leur particularité ? Ils ont tous été coulés délibérément il y a plus de 3000 ans car les traverses fermant les poupes ont été enlevées. L'un d'eux est recouvert à l'intérieur et à l'extérieur de motifs décoratifs gravés. Un autre a des poignées taillées dans le tronc de l'arbre pour le soulever hors de l'eau. Un autre encore porte des traces de foyer sur le pont plat et large où les prises étaient probablement cuites. Plusieurs d'entre eux portent des signes d'anciennes réparations (comme des «rustines» d'argile...). L'équipe de l'Unité archéologique de Cambridge attend les résultats des tests de datation au carbone 14, mais elle estime que la date la plus ancienne des bateaux est environ 1600 av. J.-C. et les plus récents, 600 ans plus tard. **Source *The Guardian***

Découvrez au fil des bulles l'« Histoire de Marseille » en BD

En 2 tomes



Tome 1 : De la grotte Cosquer au Roi Soleil



Tome 2 : De la Grande Peste aux défis du XXIe siècle

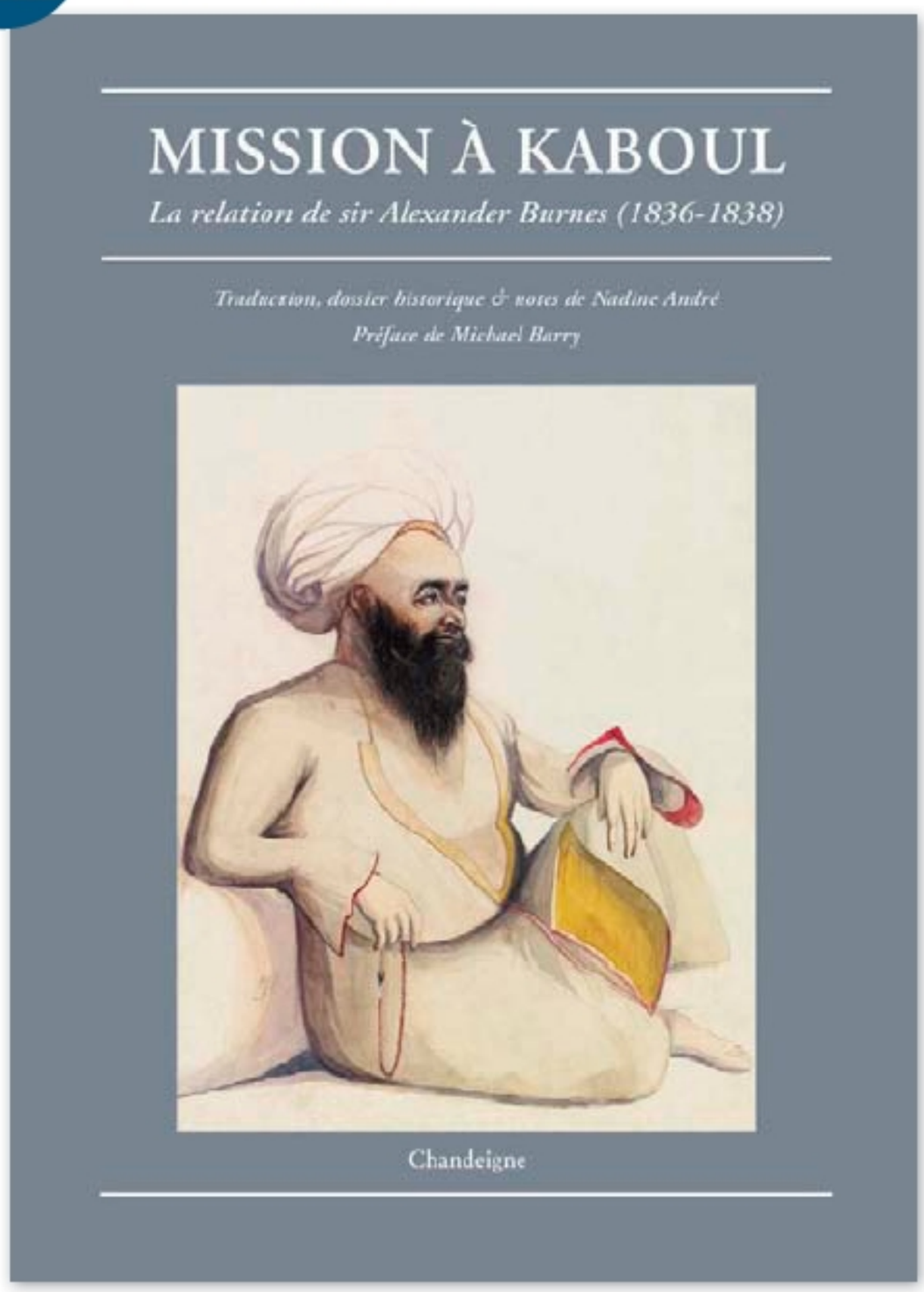
Un cadeau original
pour tout lecteur, de 7 à 77 ans...

Auteurs
- Gilbert Buti (Professeur, histoire moderne, Aix-Marseille Université et MMSH d'Aix-en-Provence)
- Olivier Raveux (Chercheur CNRS, MMSH d'Aix-en-Provence)

Dessinateur :
- Jean-Marie Cuzin

Approfondissez votre soif de connaissance en lisant la collection « Des Alpes à la Côte d'Azur, histoire de la Provence » également en BD.

En vente en librairie,
par téléphone au 03 88 78 91 91 et sur
www.editionsdusigne.fr



← **Alexander Burnes, Michael Barry (préface), Nadine André (trad. et notes) – *Mission à Kaboul - La relation de Sir Alexander Burnes (1836-1838)*, éditions Chandeigne, Paris, 2012, 490 pages, 29€**

▸ Grand public – coup de cœur

Mission à Kaboul

Par Alexander Burnes, Michael Barry et Nadine André

Bien avant les guerres de la fin du XX^e^ siècle et du début du XXI^e^, l'Afghanistan a été au cœur de la géopolitique mondiale. De 1813 à 1907, cette terre est au centre des luttes d'influences pour le contrôle de l'Asie centrale par les empires russe et britannique. En 1836, un officier de l'*East India Company*, Alexander Burnes, est envoyé en mission à Kaboul. Officiellement chargé de nouer des contacts commerciaux, ses objectifs sont en réalité politiques et diplomatiques : gagner l'émir aux intérêts de la couronne. Ce dernier ayant choisit l'alliance avec le Tsar, l'armée britannique intervient et le destitue. Figure emblématique de l'occupation, Alexander Byrnes est lynché par la population le 2 novembre 1841 et le contingent britannique contraint de quitter Kaboul. Ce livre est la relation des premières années de mission de Byrnes (1836-1838) en terre afghane. Si ce récit est un témoignage prenant sur le contexte de la première guerre afghane, il est aussi plus que riche d'enseignement sur un pays et sa culture, fourmillant d'anecdotes et de remarques allant du quotidien à l'histoire. Cette édition est accompagnée d'un dossier historique, de mini biographies et d'un dossier cartographique complétant agréablement le récit. Un ouvrage à la fois dépaysant par son décalage temporel et pourtant éclairant sur la situation actuelle au cœur de l'Asie.

▸ Grand public

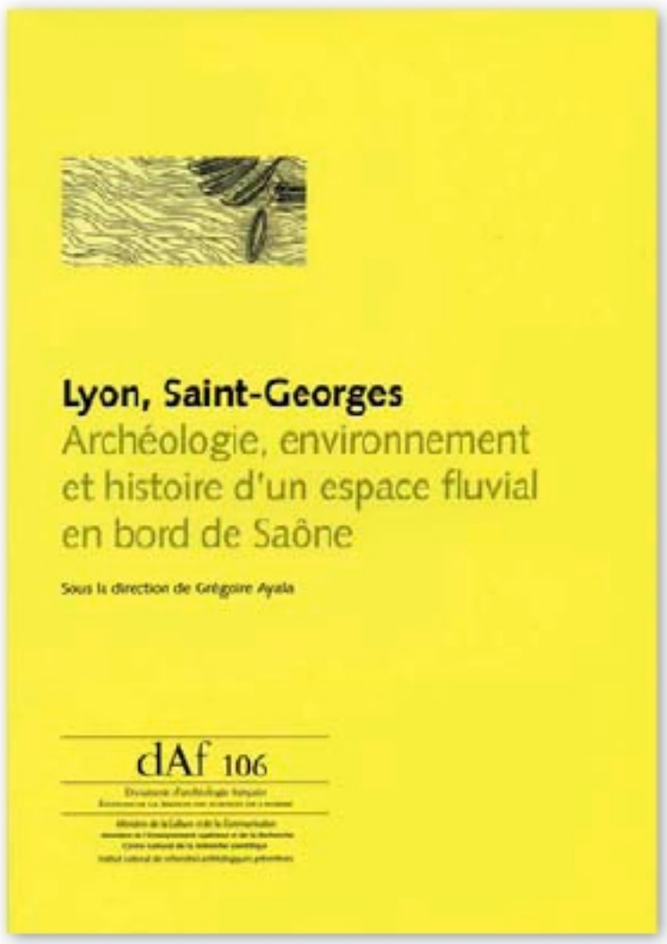
MARSEILLE POUR LES NULS

Sous la direction de Pierre Échinard, Edmond Échinard et Médéric Gasquet-Cyrus

Quelle est la cité française la plus légendaire, la plus bruyante, la plus vivante et la plus ancienne des cités françaises ? Marseille bien sûr ! Saviez-vous que Massalia a été fondée grâce à la love story entre Gyptis, la fille du roi des Ségobriges, et le chef des Grecs, Protis ? Que l'on y parle encore le marseillais ? Que l'OM est le meilleur club de football du monde (sans exagération aucune bien sûr) ? Si vous souhaitez apprendre à parler avé l'accent, découvrir le cosmopolitisme de cette ville, les grands chantiers à venir, et comprendre pourquoi Marseille est capitale européenne de la culture cette année, si vous voulez tout savoir sur son histoire, ses 111 quartiers renommés, son port, sa vie économique passée et actuelle et ses multiples attraits, plongez dans Marseille pour les Nuls ! Organisé en cinq parties, ce volumineux ouvrage vous aidera à mieux comprendre la « cité phocéenne » dans ses différents aspects. Vous êtes féru d'histoire et vous voulez comprendre celle de cette ville singulière, ce livre est le vôtre. Vous êtes à la recherche de personnages, de monuments, de quartiers ou de rues insolites, ce livre sera votre compagnon. Vous voulez saisir toute l'originalité de la grande ville méditerranéenne, cet ouvrage devrait vous y aider. Vous apprendrez tout sur Marseille ! Un ouvrage dirigé par Pierre Échinard, Edmond Échinard et Médéric Gasquet-Cyrus.

↓ **Pierre Échinard, Edmond Échinard et Médéric Gasquet-Cyrus (sous la direction de), Marseille pour les Nuls, éditions First-Gründ, 2013, 411 pages, 22,95€**

Grégoire Ayala (sous la direction de), *Lyon, Saint-Georges, Archéologie, environnement et histoire d'un espace fluvial en bord de Saône,* éditions de la Maison des Sciences de l'Homme [Documents d'Archéologie Française 106], Paris, 2013, 436 pages, 74,00€



Public averti

Lyon, Saint-Georges : les archives du bord de Saône

Sous la direction de Grégoire Ayala

Au début des années 2000, les berges de Saône dans le quartier Saint-Georges à Lyon, font l'objet d'une fouille archéologique préventive majeure, en amont de la construction d'un parc de stationnement. Les résultats sont spectaculaires, en particulier avec la mise au jour de plusieurs bateaux, allant des chalands romains à des barques-viviers modernes. Mais les découvertes de cette fouille complexe ne s'arrêtent pas là, c'est tout un pan de l'histoire de Lyon et de la vie en bord de rivière qui a été dévoilé. Le dynamisme de l'antique Lugdunum est mis en évidence avec un débarcadère et un bac de passage de la fin du I^er^ siècle de notre ère. Après une période de repli au haut Moyen Âge, le secteur est peu à peu urbanisé à partir du XII^e^ siècle, et voit la naissance du port Sablet. Il connaît au XVII^e^ siècle un aménagement monumental avant de disparaître au milieu du XIX^e^ lors de la construction des quais. Cette publication pointue restitue l'essentiel des résultats de la fouille, présentant en détail les trouvailles : objets en bois, en céramique, en métal, mais aussi rejets de faune, analyse des pollens piégés dans les sédiments humides, ou encore éléments de statuaire antique. Si ce travail est avant tout destiné à la communauté scientifique, il rend accessible au plus grand nombre une abondante masse d'informations et un riche corpus visuel susceptible de rassasier la curiosité sur cet exceptionnel chantier.

Grand public

SITES GAULOIS EN FRANCE

Renée Grimaud (texte), Bruno Colliot (photographies)

Du sépia d'un petit Lavisse aux découvertes et expositions les plus récentes, l'image des Gaulois a bien changé. La vision unilatérale des témoignages écrits grecs et romains, est aujourd'hui mise en perspective par les progrès de l'archéologie. C'est toute une civilisation, riche et complexe, bien loin du stéréotype du barbare chevelu, que dévoilent de nombreux sites. Le guide que vient de faire paraître les éditions Ouest-France est une initiation et une invitation à cette découverte à travers notre territoire. Des « classiques » de la Guerre des Gaules (Alésia, Bibracte, Gergovie…) en passant par la Gaule du Sud, c'est un voyage à la rencontre d'une sélection de 25 sites qui est proposé. Organisé de manière géographique, cet ouvrage se focalise avant tout sur les *oppida* (villes fortifiées) car ce type de site demeure le plus emblématique, et surtout, le plus souvent mis en valeur. Un petit carnet d'adresses permet d'ailleurs d'identifier les musées de sites et ceux présentant des objets gaulois, de même que les archéosites (espace de reconstitution). De nombreux encarts thématiques (cuisine gauloise, armement, agriculture et élevage, travail de l'os, etc.) permettent une agréable mise en perspective pour un guide d'accès facile qui prend en compte l'avancée des connaissances.

Renée Grimaud (texte), Bruno Colliot (photographies) – *Sites gaulois en France*, éditions Ouest France [collection Itinéraires Découvertes], Rennes, 2013, 144 pages, 200 photos, 16,50€

▸ Publics étudiants, curieux

LES GRAVETTIENS

Sous la direction de Marcel Otte

Après un volume sur *les Aurigniaciens*, les éditions Errance publient un second manuel relatif à une civilisation préhistorique. Il y a 30 000 ans, émerge dans les steppes au-delà de l'Oural, un nouveau modèle, partout associé aux hommes modernes, dits Cro-Magnon. Pendant une dizaine de millénaires va se diffuser jusqu'à l'Atlantique une identité marquée par une grande maîtrise dans la fabrication de lames de pierre minces et rectilignes. En pleine glaciation du Würm, c'est aussi une phase de grande créativité artistique avec un art mobilier fascinant (Vénus de Brassempouy, Dolni Vestonice, Lespugue, Willendorf…) ou l'ornementation des grottes avec des mains négatives (Arcy-sur-Cure, Cosquer, Pech-Merle…). C'est une période montrant des signes précoces de sédentarité. En Pologne, les hommes laissent les traces de cabanes construites avec des ossements de mammouths alors qu'un peu partout des tombes, parfois regroupées en nécropole, présentent des traces de rites funéraires. Construit selon un plan thématique et assez abondamment illustré, ce manuel est une riche synthèse qui permettra un accès aisé à l'étudiant comme au curieux désirant déblayer un champ nouveau de savoirs. Chaque chapitre est accompagné d'une abondante bibliographie.

Marcel Otte (sous la direction de), *Les Gravettiens*, éditions Errance, Paris-Arles, 2013, 350 pages, 40,00€

▸ Publics averti et passionné

COMPRENDRE LES SAVOIR-FAIRE MÉTALLURGIQUES ANTIQUES ET MÉDIÉVAUX

Sous la direction de Florian Tereygeol

Depuis 2007, une équipe de chercheurs du CNRS et des universités s'est réunie autour de la plateforme d'expérimentation métallurgique du site des mines d'argent de Melle (Deux-Sèvres). Plusieurs thématiques d'études sur les métallurgies antiques et médiévales, portant aussi bien sur les chaînes opératoires que sur les matériaux – du minerai à l'objet – ont ainsi pu donner lieu à des expériences. Ces travaux d'archéologie expérimentale ont pour but de tester des hypothèses formées lors de l'étude de sites archéologiques ou l'analyse de documents d'archives en les confrontant à la pratique. Le présent ouvrage rassemble une série de contributions dévoilant le résultat de ces expérimentations, souvent réalisées en public. Si l'assemblage est hétéroclite, il offre cependant d'intéressants points de vue sur des sujets variés : bas-fourneaux, réduction de minerais, fabrication de monnaies grecques, romaines et médiévales, affinage de l'argent en suivant des traités comme le *De Re Metallica* d'Agricola (1556), fabrication du plomb des vitraux d'après un traité du XIVe siècle, etc…

Florian Tereygeol (sous la direction de), *Comprendre les savoir-faire métallurgiques antiques et médiévaux*, éditions Errance, Paris-Arles, 2013, 246 pages, 29,00€.

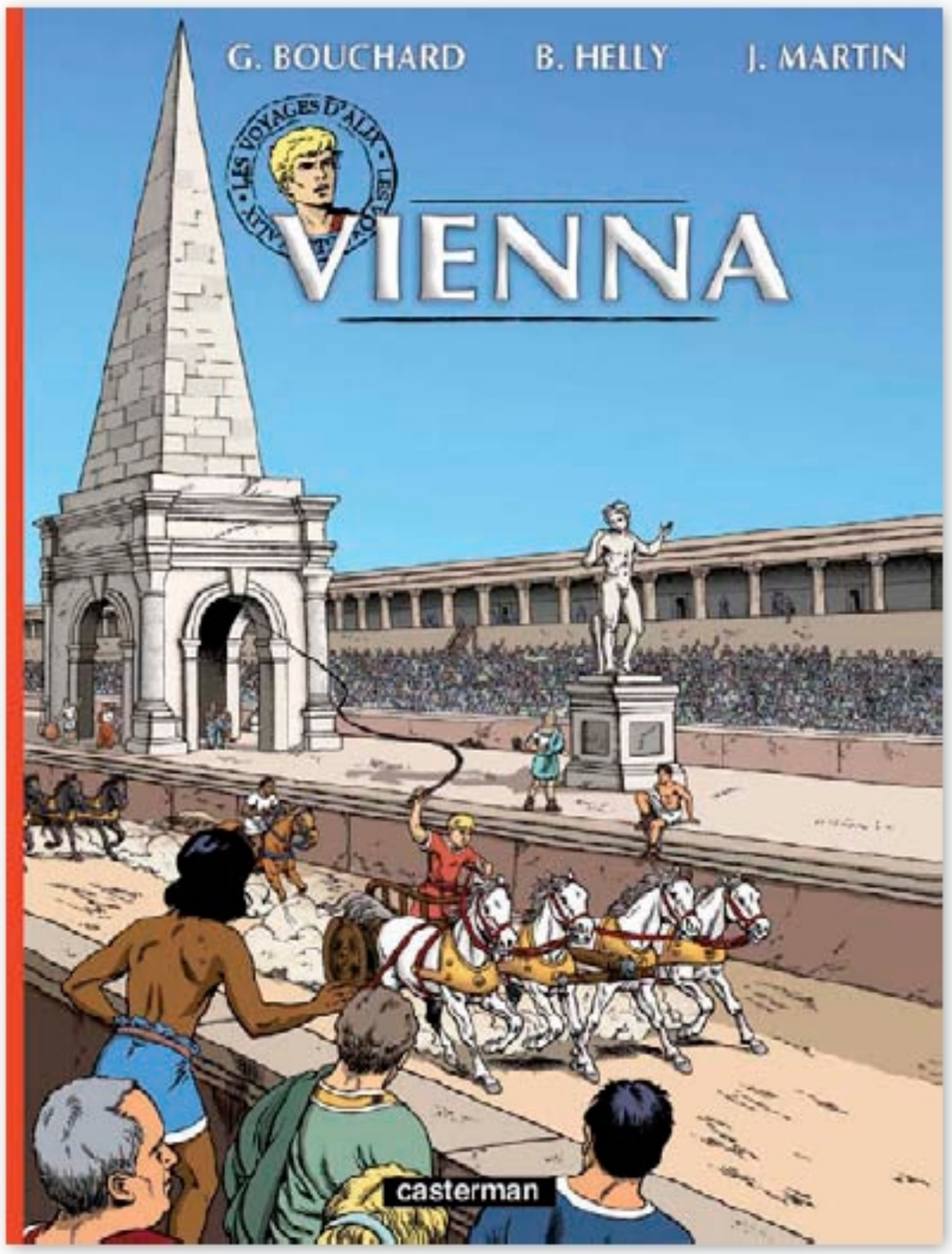
▸ Grand public

Les voyages d'Alix : Vienna

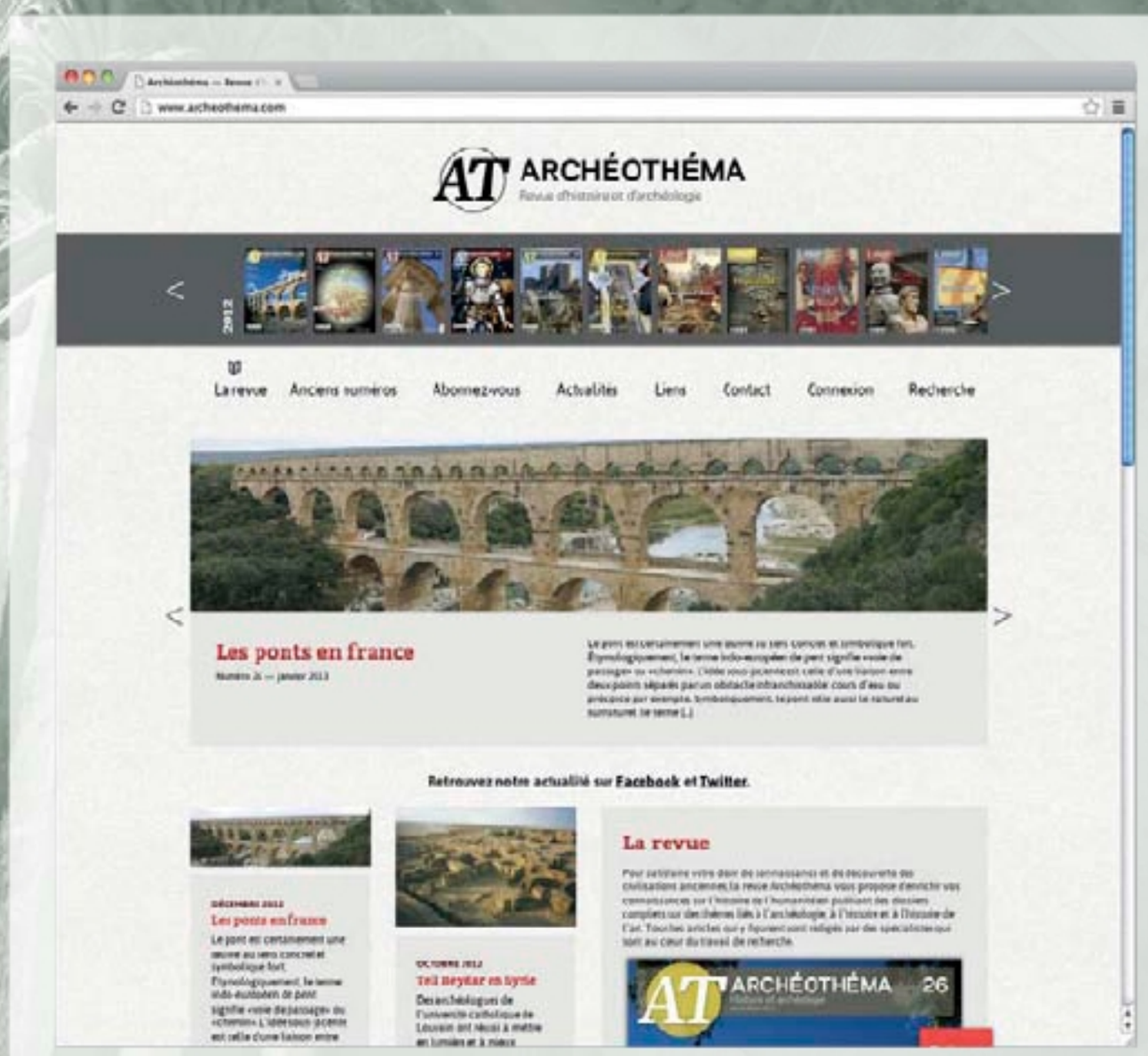
Jacques Martin, Benoît Helly, Gilbert Bouchard

Sur les pas du célèbre Alix et de son compagnon Enak, ce volume de la collection « les voyages d'Alix », nous entraîne à la découverte de la cité des Allobroges. Vienne, aujourd'hui dans le département de l'Isère, est une agglomération riche en vestiges antiques. Si leur étude a commencé dès la Renaissance, découvertes et avancées des connaissances permettent de montrer aujourd'hui de nouveaux aspects de la ville. Comme pour les autres ouvrages de la collection, il ne s'agit pas d'une aventure en bande dessinée mais d'un volume abondamment illustré de dessins de Gilbert Bouchard, dont le texte a été signé par Benoît Helly (Service régional de l'archéologie – DRAC Rhône-Alpes). Si les représentations et restitutions s'appuient sur des données factuelles, ce type d'ouvrage permet aussi une certaine liberté dans les images que n'autoriserait pas une publication scientifique, à la limite entre réalité et imaginaire. Les vues d'ensemble comme de détails évoquent ainsi les différentes parties de la ville, des classiques comme le théâtre ou le temple d'Auguste et de Livie, en passant par des représentations de l'oppidum de l'âge du Fer, du stade (le seul connu en Gaule à ce jour), des grands entrepôts ou des luxueuses demeures de Saint-Romain-en-Gal. On y trouve aussi, pour la première fois dans la série, des dessins représentant des ateliers de plomberie et de mosaïstes, attestés à Vienne.

Jacques Martin, Benoît Helly, Gilbert Bouchard, *Les voyages d'Alix : Vienna*, éditions Casterman, 2011, 48 pages, 12,90€



Découvrez notre site internet www.archeothema.com



Vous y trouverez tout ce que vous voulez savoir sur la revue, le contenu détaillé des anciens numéros, les dernières actualités en archéologie et en histoire, les procédures d'abonnements en ligne et d'achats des numéros déjà parus.

Devenez membre du site www.archeothema.com et commentez les dernières parutions.

Découvrez l'entretien vidéo avec Joanne Farchakh-Bajjaly et Michel Al-Maqdissi sur le pillage des sites archéologiques de Syrie.

Pour toute information sur le site, contactez : info@archeothema.com
Pour une insertion publicitaire, contactez : pub@archeothema.com

ARCHÉOTHÉMA
Revue d'histoire et d'archéologie

Revue bimestrielle - 6 numéros par an
Rédaction : Archéothéma
11, rue de l'Auxois – 21121 Fontaine-lès-Dijon
06 73 38 55 15 / b.bioul@archeothema.com
Diffusion : MLP
Abonnements et ventes de numéros :
À ADRESSER À : Archéothéma–Archeodunum
500, av. Juliette Récamier, 69970 Chaponnay
TÉL : 04 72 89 40 53. **FAX :** 04 72 89 54 04
Tous les numéros de la revue sont disponibles
Archéothéma est éditée par
Archeodunum SAS, 500, av. Juliette Récamier
69970 Chaponnay / **04 72 89 40 53**
info@archeothema.com
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Frédéric Rossi
RÉDACTEUR-EN-CHEF : Bruno Bioul
DIRECTEUR ARTISTIQUE : Wladimir Dudan
RÉDACTION : Josselin Derbier
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION : Valérie Pagliasso / 04 72 89 40 53
RESPONSABLE DES PUBLICITÉS : Jacqueline Vivian
06 30 61 20 73 / pub@archeothema.com
Revue imprimée en France par
l'Imprimerie Moderne de l'Est
N° de commission paritaire: 0117 K 90184
Dépôt légal à parution – ISSN 1969 - 1815

© 2013 Archeodunum SAS
Toute reproduction de textes et d'images interdite sans autorisation de la rédaction

Coordination : Henri Tréziny

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

- Henri Tréziny, directeur de recherche au CNRS
- Ingrid Sénépart, docteur en Préhistoire, Service archéologique Municipal, Atelier du Patrimoine de la Ville de Marseille
- Sophie Bouffier, professeur d'Histoire grecque à l'Université d'Aix-Marseille, AMU/CCJ
- Lucien-François Gantès, Service archéologique Municipal, Atelier du Patrimoine de la Ville de Marseille
- Françoise Paone, ingénieure de recherche à l'Inrap, UMR7299-CCJ
- Bernard Sillano, Inrap
- Philippe Mellinand, Inrap/UMR7299-CCJ
- Manuel Moliner, conservateur du Patrimoine, archéologue municipal, Atelier du Patrimoine, Service Archéologique de la Ville de Marseille
- Charlie Newman,ociété Chronoterre Archéologie
- Juliette Michel, société Chronoterre Archéologie
- Philippe Boissinot, EHESS, TRACES/CRPPM Toulouse
- Jean Guyon, directeur de recherche émérite au CNRS
- Marc Bouiron, conservateur du Patrimoine, Ville de Nice
- Xavier Corré, Musée d'Histoire de Marseille
- Fabien Blanc, S.A.S. HADÈS, directeur de l'agence PACA
- Stéfan Tzortzis, ingénieur d'étude, Ministère de la Culture et de la Communication, Direction Régionale des Affaires Culturelles, Service Régional de l'Archéologie de PACA (Aix-en-Provence), membre de l'UMR 7268 (ADES)
- Xavier Delestre, conservateur régional de l'archéologie, direction régionale des affaires culturelles de Provence-Alpes-Côte d'Azur
- Laurent Védrine, conservateur en chef du musée d'Histoire de Marseille

La rédaction remercie Anne-Marie Tirand-Cuny et Albert Regruto.

Archéothéma
est soutenu par

Avec le soutien du CNL Centre national du livre

Révolution dans les relevés

Expert leader dans la mesure 3D

Architecture • Archéologie • Muséographie • Urbanisme • Industrie
Construction navale • Surveillance dynamique d'ouvrages

Pont Adolphe, Luxembourg
Relevé et modélisation de l'ensemble de l'ouvrage (plus grande arche de pierre construite au monde)

Scanners laser ultraperformants

• Leica • Trimble • Faro • Konica Minolta
• Gom • Videometric-technology

Interfaces facilitées vers les logiciels

• Autocad • Microstation • Esri • 3dsMax
• Alias WaveFront

Puissance logicielle de modélisation 3D

Archéotech SA
Chemin des Croisettes 23
1066 Epalinges / Lausanne
Suisse

Tél. : +41 (0) 21 657 20 60
Fax : +41 (0) 21 657 20 65
info@archeotech.ch
www.archeotech.ch

ARCHEOTECH
Explorateurs de points de vue